

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**FNA 1486 - Le
jeu de la trame -
01 - Le Rêve et
l'assassin**

**Corgiat, Sylviane
Bruno Lecigne**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

S. CORGIAT / B. LECIGNE

LE RÊVE ET L'ASSASSIN

Le Jeu de la Trame - 1



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

ANTICIPATION

S. CORGIAT / B. LECIGNE

LE RÊVE ET L'ASSASSIN

Le Jeu de la Trame - 1



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION



LES INTROUVABLES

AMIRAL BENBOW'S PRODUCTION



S. CORGIAT et B. LECIGNE

LE RÊVE ET L'ASSASSIN

Le Jeu de la Trame – 1

1986/09 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1486

ISBN 2-265-03369-3

Illustration; Doc. Sarah Brown (Mike Van Houten)

ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

Scan par Capitaine Cosmos, merci.

S. CORGIAT et B. LECIGNE

LE RÊVE ET L'ASSASSIN

Le Jeu de la Trame – 1

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1986 » « Éditions Fleuve Noir ». Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03369-3

PROLOGUE

Le Manoir du Roseau conservait depuis quelques jours la teinte sombre de l'hiver. Un matin, le vent d'est avait chassé les nuages en soufflant trois jours sans discontinuer. Puis le soleil avait réchauffé lentement la terre gorgée d'eau. A l'aube, sur les pentes grises du domaine, flottèrent les écharpes blanches des premières brumes du printemps.

Dans le pavillon central du Manoir du Roseau, l'odeur de moisi et d'essence de cèdre dégagée par les cloisons dura jusqu'à ce que l'intendant du père de Keido donnât l'ordre d'ouvrir les portes coulissantes des façades orientées au sud.

Pour la première fois depuis des semaines, Keido s'aventura dans le jardin. Il contourna le lac artificiel qui en occupait le centre et se hissa au sommet du tertre couvert de mousses bleues. Assis face aux collines, l'esprit encore un peu éteint par l'engourdissement de la saison froide, il laissa dériver son regard le long des frisures des bosquets en attente de la floraison. Rien ne retint son attention dans ce troupeau de verdure, massé jusqu'à l'horizon.

La fin brutale de l'hiver n'avait fait qu'accroître la mélancolie de Keido. Il aurait voulu entendre encore le clapotis régulier de la pluie sur l'eau du lac, sentir sur son épiderme frileux la morsure des courants d'air s'infiltrant sous les panneaux coulissants des portes, ou s'essayer à deviner les propos chuchotés des femmes rassemblées autour du brasero, dans le pavillon de gauche. Il aimait rester assis des heures durant sur un coussin, dans l'obscurité, immobile dans le murmure de pensées vagues, jusqu'à ce que vînt le moment de rendre visite à sa sœur Kirike. Au cœur de l'hiver, il avait pu croire que rien ne changerait jamais dans cette ordonnance sereine ; la pluie interminable était comme un écran de perles vivantes, cernant ses rêves et les préservant du temps et de l'espace réels ; sa sœur Kirike occupait avec lui ce lieu retranché, pour l'éternité – dans le silence de la nuit, Kirike massait longuement le sexe de Keido et la liqueur répandue sur le corps blanc de sa sœur évoquait les éclaboussures d'une pluie gelée. Parfois, Kirike recommençait sans cesse, frottant avec obstination entre ses doigts serrés le membre tendu de son frère,

jusqu'à ce que l'érection fût douloureuse, presque intolérable.

Mais la pluie s'interrompt. Le vent souffla, puis tomba. Des odeurs nouvelles s'introduisirent dans le Manoir du Roseau lorsque la température devint plus clémente. Keido croisa son père à plusieurs reprises en compagnie de Seigneurs voisins. La visite de l'un d'eux se prolongea une semaine. La veille du départ de l'hôte, Keido fut contraint de se rendre dans le pavillon central où se tenait son père. Celui-ci le présenta au Seigneur Riojuni. Keido baissa la tête en guise de salut. Les deux hommes le dévisagèrent et Keido remarqua le sourire de connivence qui déridait le masque grave des visages. Un serviteur apporta sur un plateau un bol de thé où chacun trempa les lèvres à son tour, Keido but. L'affaire avait été rapidement conclue. D'ici la fin du printemps, la main de la fille du Seigneur Riojuni serait offerte à Keido. Il l'accepterait en se réjouissant de l'honneur accordé par le riche voisin.

L'hiver était fini. Déjà, le soleil pénétrait en grandes flaqes dorées jusqu'aux coussins où s'accroupissait le père. La lumière repoussait l'ombre et l'indicible rêve de Keido fondait comme de la neige.

C'est ainsi qu'il vint après l'entrevue s'asseoir dans le jardin du domaine, redoutant l'apparition des fleurs dans les bosquets comme l'éclosion d'autant de points de détresse dans sa poitrine.

Les femmes du pavillon de gauche avaient passé l'après-midi à secouer les nattes et les coussins. Des tentures brodées de fils bleu, rouge et or pendaient de l'auvent en ondulant dans la brise.

Lorsque le soleil déclina sur les collines occidentales, Keido rentra et on tira derrière lui les portes coulissantes. La pièce unique du pavillon était plongée dans une pénombre tiède, chargée du parfum des huiles brûlées. Keido s'accroupit sur une natte, devant un grand écran de papier opaque monté sur un cadre en roseau. Il vit l'ombre des servantes affairées autour du brasero dont la combustion jetait des lueurs orangées sur le papier.

Les servantes s'éclipsèrent et une autre ombre, aux contours mouvants, s'imprima sur l'écran ; c'était Kirike. Le bruit que faisaient ses pas était comme un froissement de papier. Keido eut l'impression que cet instant perdurait, comme dans la confusion d'un rêve ; Kirike venait vers lui, son ombre grandissait sur l'écran ; pourtant, la même distance infranchissable les séparait toujours. Il vit sa sœur s'agenouiller et prendre dans la main la touffe épaisse de ses cheveux, qu'elle rejeta par-dessus son épaule. Keido eut envie de ligoter dans les longues mèches son sexe qui raidissait.

— Tu es là ? chuchota Kirike. Je ne te vois pas ! Dispose mieux la lampe.

Puis elle parla du printemps et raconta qu'un jardinier avait cueilli dans les haies les premiers boutons de fleurs de prunier.

— Tout s'éveille soudain, dit-elle avec une pointe de regret. Toi au moins, tu as pu te promener. On m'a dit que tu es allé jusqu'au tertre couvert de mousses bleues.

— J'y suis resté un long moment, à contempler les collines.

— Dis-moi comment elles sont ? s'empessa de demander Kirike. Est-ce qu'il y avait de la brume ?

— Oui. De longs bras blancs posés en bas des pentes. Mais les sommets étaient inondés de soleil. Les arbres sont encore d'un vert sombre, pourtant.

Puis il se tut et, un moment, chercha à deviner quelles étaient les pensées de Kirike. Il percevait son souffle régulier et pouvait sentir le parfum de sa peau. La jeune femme se pencha au-dessus du brasero. Keido fixa l'ombre qu'elle dessinait sur le papier. Son regard devint soudain brûlant. Il ne voyait plus que la surface mate de l'écran et l'instant lui parut fragile, à l'image de cette silhouette étirée dans un cadre de roseau tendu à craquer. Il voulut appeler sa sœur, mais serra les lèvres. Ce n'est qu'au prix d'un effort prolongé qu'il recouvra l'usage de sa voix.

— Kirike, dit-il doucement, je vais partir.

Kirike se redressa et s'écarta des braises, laissant l'écran de papier vide, aveugle.

— Viens avec moi, reprit Keido.

— Où veux-tu aller ? balbutia Kirike.

— Je ne sais pas. Si je reste ici, nous ne pourrons plus jamais nous rencontrer.

— Je sais. On m'a dit que Riojuni, le Seigneur du Bois Rouge, était venu voir notre père. Tu dois épouser sa fille. Mais si nous fuyons, on finira par nous retrouver. Et on nous exécutera sur-le-champ.

Aux oreilles de Keido, chaque syllabe se détachait nettement sur le silence profond qui régnait à l'intérieur du pavillon. Dehors, la nuit était tombée et le reflet de la lune devait se défaire sur le lac artificiel, entre les plaques de nénuphars, en éclats métalliques.

— Et puis, soupira Kirike, le Manoir du Bois Rouge est un grand et riche domaine. On dit que la fille de Riojuni est belle. La vie qui t'attend sera agréable, en vérité. Marie-toi, mon frère, je rêverai de toi, de loin.

« Loin, c'est trop loin pour moi », songea Keido. Mais, de même, leurs amours secrètes comportaient-elles d'absolues limites. Vierge, Kirike refusait toute pénétration. En imagination, Keido se voyait planté dans le ventre de sa sœur, ou forcer le passage de ses fesses, ou bien remplir sa bouche. Kirike ne permettait rien. Elle ne voulait pour elle nulle jouissance. Ce qui lui plaisait, c'était étrangler, nue et blanche, entre ses mains fraîches comme l'hiver, le bâton ferme et soyeux qui poussait entre les jambes de son frère, contemplant avec

chaque fois un peu d'ahurissement les jets saccadés de semence qui la maculaient. Elle berçait ensuite le sexe mollissant comme un petit animal blessé puis, de nouveau, elle pinçait et tirait la peau, et frottait, montait et descendait le long de l'étrange colonne palpitante, jusqu'à ce que Keido suppliât lui-même d'arrêter.

À présent, une appréhension s'était emparée de Keido : Kirike s'était-elle lassée du jeu ?

— Tu dois venir avec moi, insista-t-il. Après, il sera trop tard.

— Non, souffla Kirike, je t'en prie, parle-moi d'autre chose. Est-ce que tu as vu les boutons de fleur de prunier ?

— Je suis seulement allé sur le tertre. J'ai repensé à ta poupée, celle qu'on ouvrait comme une boîte. Tu te souviens ?

Keido entendit un « oui » qui lui parut provenir du fond de la pièce. Des formes se mêlaient et s'agitaient lentement sur l'écran. La main de Kirike se détacha de l'ensemble puis disparut de nouveau. De part et d'autre, brûlaient deux lampes à huile. L'une d'elles s'éteignit.

— Tu avais six ou sept ans, continua Keido. Je t'aimais déjà plus que tout. La mère de notre père me parlait de toi et l'envie de te voir me dévorait. On a fini par me dire que tu étais une sorte de fée et que tu pouvais être partout à la fois dans cette maison ; peut-être arriverais-je à deviner ta présence si j'étais attentif. Alors je ne t'ai plus cherchée, j'ai attendu que tu te manifestes à moi. À la fin, où que je me trouve, je t'entendais murmurer. Un jour, j'ai vu la mère de notre père qui revenait du pavillon de gauche avec ta poupée à la main. J'ai aussitôt pensé qu'elle avait été fabriquée à ton image ; par elle seulement, je pouvais voir à quoi tu ressemblais. Je me suis jeté sur la poupée. On a crié autour de moi et des mains m'ont agrippé par-derrière. Furieuse, la mère de notre père a ordonné qu'on m'enferme dans ma chambre.

Keido regretta d'avoir raconté cette histoire car, à présent, plus rien ne pouvait contenir l'invasion de la tristesse de son cœur.

— Je suis décidé à partir, Kirike. Nous pouvons rejoindre la Muraille de Pierre, puis la longer. Elle passe à un mois de voyage d'ici.

À cet instant, Keido vit que la deuxième lampe menaçait de s'éteindre. Un courant d'air glissait au ras du sol ; on venait d'ouvrir une porte au fond de la pièce.

— Kirike ! appela Keido.

On ne répondit pas. La jeune fille s'était éclipsée sans bruit. L'ombre qui apparaissait toujours sur l'écran de papier était celle de Keido lui-même. Il se leva, désireux de briser le cadre de roseau. Soudain, l'idée absurde lui traversa l'esprit que la personne à qui il s'était adressé n'était pas sa sœur mais une servante ou une dame de compagnie ou n'importe qui d'autre. Depuis toujours, il était épris d'un fantôme. Il songea à la poupée.

L'immense jardin était désert. Keido s'arrêta au bord de l'eau du lac. Des coulées de petites fleurs jaunes proliféraient le long de la berge. Des crapauds sautèrent entre les nénuphars, dont les fleurs aux pétales blancs et pointus s'ouvraient au soleil comme des mâchoires. On appela Keido. Contraint par la coutume, il devait se rendre aux bains du temple érigé en bordure de la cerisaie. Il y retrouva son père. Celui-ci fit servir, après les ablutions, du thé et des galettes de farine bouillies. Dans la senteur des huiles et des vapeurs d'eau de cèdre, Keido avala la nourriture et but le thé sans détacher les yeux de la natte sur laquelle il était assis. Le père parla :

— Les fêtes pour célébrer la floraison des pruniers débiteront dans dix jours, dit-il. Le Seigneur du Bois Rouge et moi-même ouvrirons la procession. Après quoi, nous annoncerons l'union imminente de nos deux familles.

Keido acquiesça, puis leva les yeux de la tasse de thé vide qu'il retournait entre ses doigts et regarda son père. On ne pouvait donner d'âge exact à cet homme pâle et corpulent. De gros sourcils noirs, des yeux petits et enfoncés, à peine quelques cheveux blancs... Les marques de la vieillesse n'avaient pas complètement effacé celles de l'âge mûr. Le père observa un moment de silence, absorbé en lui-même, les mains posées sur les genoux et la tête haute. Keido remplit de nouveau les tasses de thé. Le père avait quelque chose d'important à dire et cette chose inquiétait Keido car, une fois dite, il lui semblait qu'il ne pourrait plus faire marche arrière.

— Notre lignée est aussi ancienne que celle du Seigneur du Bois Rouge, commença le père. Il est bon que ce qui a été séparé à l'origine soit réuni à nouveau. Tous les Seigneurs du Pays des Collines viennent de la région de la Muraille de Pierre. Tu connais le récit du Jeu de la Trame et de la Guerre des Portes ? Il m'a toujours paru singulier, continua-t-il sans attendre de réponse, que le destin d'un pays se fonde sur le chaos et la violence ! L'histoire des siècles passés épouse ainsi notre destin individuel : retrouver l'unité perdue. Mais trêve de bavardage ! Je parlais du Jeu de la Trame. Personnellement, je n'ai vu aucune des trente-neuf Portes qui relient entre eux les pans de la Muraille. Je ne peux même pas imaginer à quoi ressemble le désert de cendre qui se trouve de l'autre côté, malgré tous les bruits que colportent les marchands ambulants et les voyageurs, depuis toujours. La légende dit qu'au moment où la moitié de cette vaste contrée a été ravagée par d'inextinguibles flammes, l'empereur Soga a entrepris la construction de la Muraille de Pierre afin de préserver l'autre moitié des terres. Mais certains prétendent que la Muraille a été construite d'abord, afin précisément d'incendier la région aujourd'hui morte. Quoi qu'il en soit, la Muraille est là, monumentale, qui sépare le Pays des Collines du Pays de Cendre... Avant de mourir, Soga a donné à

trente-neuf de ses plus valeureux guerriers une Porte et une carte dotée d'un pouvoir magique. Les cartes réunies forment le Jeu de la Trame. Le fils aîné de l'empereur Soga s'est ainsi trouvé dépossédé de l'empire et du pouvoir du Jeu, au profit de soldats. Il savait qu'il ne pourrait jamais vaincre par la force les trente-neuf Seigneurs devenus maîtres du pays. Mais, son père mort, une fourberie a germé dans son esprit : il a fait croire qu'une quarantième carte, dont le pouvoir serait celui de toutes les autres réunies, avait été cachée au sommet d'une montagne. C'est ce qui déclencha la Guerre des Portes. Les Seigneurs se sont affrontés dans le but de posséder le plus grand nombre de cartes du Jeu de la Trame et d'empêcher la suprématie de celui qui découvrirait la quarantième. Les Portes, qui étaient comme d'opulentes villes le long de la Muraille, furent irrémédiablement ruinées, puis, pour la plupart, abandonnées aux brigands, aux corbeaux et aux tempêtes de cendre. Les Seigneurs ont fui en désordre vers ces collines qui nous entourent et s'y sont installés. Le récit ne dit pas ce qu'il est advenu du fils de l'empereur Soga. Tu descends peut-être de lui, Keido, ou bien de l'un de ces Seigneurs barbares. Nous qui vivons parmi ces si belles collines, voilà d'où nous venons !

Le vieil homme but une gorgée de thé et se mit à parler pour lui-même, baissant la voix :

— La destruction est à l'origine de toute chose, et elle subsiste partout, sous forme de tensions cachées, même derrière le plus solide des édifices. Chaque année, lorsque l'hiver finit, les événements qui nous ont produits me reviennent à l'esprit. Le monde m'apparaît comme un œuf blanc et lisse, qui ne cesse de se briser en mille morceaux car le fait même qu'il soit un œuf contient la promesse de son fendillement. Je fais alors des vœux pour que le souvenir de la belle unité lisse et blanche comme la coquille de l'œuf sache nous retenir parfois de détruire ce que nous construisons. Vois-tu, je suis un peu triste, Keido. Mais je ne veux pas te communiquer ce sentiment car, pour toi, la vie commence avec ce printemps.

Il eut un sourire un peu forcé, se leva et se dirigea vers la porte coulissante qu'il ouvrit à moitié. On ne voyait pas le lac mais le croassement lointain des grenouilles rappelait l'omniprésence de l'eau qui irriguait le domaine. Le père s'immobilisa et ajouta :

— Le premier Seigneur du Roseau, celui qui a fait construire cette demeure en bois de cèdre, est arrivé de la Vingt-Troisième Porte en possession de quatre cartes du Jeu de la Trame. Il s'agissait du Tourbillon qui fait souffler un vent terrible et te transporte dans les airs, la Tête Tranchée qui te rend invisible, la Dame Muette qui paralyse ton adversaire ou te soustrait au cours du temps et enfin, la Faille qui fait s'ouvrir la terre ou te plonge dans le souvenir de tes plus lointaines origines. Ces cartes ont hélas disparu, malgré une cachette

insoupçonnée.

— Laquelle ? demanda Keido. Je la connais ?

Le père sourit et dit :

— Te souviens-tu de ma mère, Dame Ohare ? Enfant, tu lui posais sans cesse des questions sur Kirike...

Keido articula un « Je ne sais plus » à peine audible.

— Un jour, tu t'es précipité sur Dame Ohare pour lui arracher des mains une poupée ! Cette poupée, je ne sais comment, était entrée en possession de Kirike. Ce n'était pas un jouet mais un objet très ancien fabriqué à l'époque des premiers Seigneurs du Roseau. En fait, la poupée s'ouvrait comme une boîte. Son visage était sculpté à l'image de la première épouse de mon ancêtre, qui est morte jeune. En souvenir d'elle, et peut-être avec le secret espoir de la rendre à la vie, il a fait fabriquer la poupée et a dissimulé dans son ventre son bien le plus précieux : les quatre cartes gagnées au cours de la Guerre des Portes. C'est pour cette raison que Dame Ohare n'a pas voulu que tu y touches. Tu ne t'en souviens peut-être pas, tu n'étais qu'un enfant.

Keido hocha la tête sans rien signifier de précis. La poupée était à l'image d'une femme adorée par son ancêtre : il ne parvenait pas à détacher son esprit de cette idée. Pendant des années, il avait rêvé du visage de bois peint en blanc, qui se mettait à parler avec la voix de Kirike. Il serra les poings et tenta de s'arracher à ces souvenirs. Le père le regardait mais, tout à ses propres pensées, ne le voyait pas. Pour le vieil homme, l'important allait bien au-delà des sentiments individuels. Le cœur de Keido, son amour éperdu et sacrilège pour sa sœur paraissaient anodins dans la vaste trame du monde. Si le cœur du père battait, c'était pour perpétuer la lignée des Seigneurs du Roseau.

— C'est dans le ventre de la poupée que les cartes sont parvenues jusqu'à nous, reprit-il. Mais voilà, la poupée a disparu il y a quelques années. Seuls Dame Ohare et moi-même connaissions ce qu'elle renfermait. Fut-elle volée ? Détruite ?

Il s'épongea le front et ôta du brasero la bouilloire qui avait contenu l'eau de cèdre. Le lourd parfum de l'essence végétale évaporée dans le temple avait imprégné les nattes et les tentures de soie brodée.

— Il est tard, dit enfin le vieil homme.

Il agita une clochette. Peu après, les serviteurs se présentèrent, la tête inclinée pour recevoir les ordres.

Keido errait pendant des heures sous les pruniers et les cerisiers en fleur, dont le parfum légèrement acidulé achevait de confondre ses pensées. De l'autre côté du lac artificiel, non loin du tertre couvert de mousses, se dressait l'armature en bois de ce qui deviendrait bientôt un gigantesque démon de papier coloré. Des gerbes de paille et des

fatigots de branches mortes en occupaient déjà les entrailles, dans le but d'être embrasés à la fin de la procession. Après quoi, dans un silence solennel à peine troublé par le crépitement du squelette calciné du démon, le Seigneur du Roseau ferait l'annonce officielle de l'union de son fils avec la fille du Seigneur du Bois Rouge.

À présent, l'anxiété de Keido prenait les caractères de l'ivresse. Il tituba le long de la berge du lac, attiré par les mâchoires démesurément ouvertes des fleurs de nénuphar. Une brise se leva et le dégrisa. Il entendit bruire les branches de cèdre dans son dos et, peu après, le ciel du levant s'inonda d'une teinte rouge sang. Une longue bande de nuages s'y étirait, d'un bout à l'autre de l'horizon. Keido pensa à un long ver blanc s'entortillant dans une blessure fraîche.

Il se mit à courir dans les sentiers du jardin, en direction du pavillon de droite dont les portes étaient grandes ouvertes. Des femmes secouaient les nattes et les coussins. Apercevant Keido hagard, elles s'éclipsèrent comme des oies épouvantées. L'une d'elles revint peu après, sans bruit, soutenant un plateau de victuailles. Elle inclina la tête et, s'approchant encore de Keido, lui tendit une feuille de papier pliée en quatre. Quelqu'un avait écrit :

« Kirike s'inquiète et souhaite te recevoir au plus vite. »

Puis la femme inclina de nouveau la tête avant de disparaître dans le corridor au fond de la pièce, qui rejoignait le pavillon central et les dépendances du nord. Keido mangea rapidement et, en conséquence de ses récentes insomnies, il s'abattit comme une masse et dormit jusqu'au milieu de l'après-midi.

Le vent avait forcé lorsqu'il s'éveilla. Le chant des oiseaux était couvert par le bruissement du feuillage des grands cèdres. De la porte ouverte, Keido vit une petite foule rassemblée près d'une rive du lac. Il reconnut à leur costume bleu foncé l'armée des jardiniers, non loin d'un amoncellement de corbeilles de pétales blancs fraîchement cueillis, pour la procession. Quelques pétales voletaient de-ci, de-là, emporté par le vent comme de frêles papillons. Une lumière veloutée conférait à la scène une ambiance étrange. De nouveau, Keido se crut ivre.

Il lissa les pans froissés de sa robe de toile et alla trouver Kirike. Le pavillon de gauche semblait hermétiquement clos. Un silence religieux régnait derrière les portes. Keido pénétra sans bruit dans la pièce où Kirike brodait dans la solitude. Elle venait de saupoudrer les braises d'une poignée de sciure de bois de cèdre. Il faisait trop chaud, l'air était trop parfumé. Keido passa la main dans les cheveux de sa sœur coite, puis s'accroupit face à elle.

— Ton esprit est ailleurs, aujourd'hui, dit-il. Que se passe-t-il ?

— Pardonne-moi, répondit Kirike. Je t'ai attendu chaque soir ces derniers jours, mais en même temps, je t'ai remercié de n'être pas

venu. Mon frère, montre-moi ta virilité.

Keido se dévêtit et s'approcha de Kirike qui prit le sexe à pleines mains. Elle le serra sans remuer jusqu'à ce qu'il fût complètement rigide. Le contact seul des doigts suffisait au membre apprivoisé pour s'épanouir et se dresser. Keido gémit, attendant, le souffle court, que Kirike commençât à caresser. Elle tira lentement sur la peau. Elle paraissait calculer chaque geste pour que le plaisir fût rapide et violent ; le sexe de son frère était peut-être la chose qu'elle connaissait le mieux au monde. Les poings serrés, le corps tremblant, Keido ne pouvait plus guère que s'efforcer de freiner la montée de la jouissance. Kirike murmura, d'une voix monocorde :

— Keido, il ne faut plus que tu viennes. Depuis ce jour où tu m'as demandé de fuir avec toi, j'ai fait d'horribles songes. J'étais la proie des flammes, j'étais comme un démon enflammé et je courais dans le jardin. Plus fort, le jour, je désire partir avec toi, et plus fort, la nuit, le cauchemar me consume. Ces visions naissent et me terrifient car c'est mon cœur qui est terrifiant. Je ne t'aime pas comme on doit aimer son frère.

Keido haleta. Le mouvement des mains l'entraînait irrésistiblement vers l'explosion. À sa respiration, il comprit que Kirike pleurait en silence. Comme il imaginait que les larmes de sa sœur allaient ruisseler le long de son sexe, la semence s'échappa. Keido cria ; la sensation l'avait poignardé.

Quelques minutes plus tard, Keido réalisa que le plaisir n'avait pas épuisé son envie ; il se prit à espérer que sa sœur allait recommencer et, sachant qu'il n'en serait rien, son ventre se contracta comme s'il s'attendait à recevoir un coup.

— Une nuit, dit Kirike, j'ai rêvé que j'avais dans les mains ta virilité. Mes doigts me brûlaient atrocement. Puis ce n'était plus ton sexe, mais celui de notre père, et il s'enflamma. Je courus dans le jardin, les mains en feu, et le sexe carbonisé de notre père me poursuivait.

Keido écarquilla les yeux. Quel était le sens de ce rêve ? L'intervention du père lui causait un profond malaise. Il interrogea Kirike du regard.

— Il faut que tu saches... commença Kirike. Lorsque Dame Ohare est morte, nous étions des enfants... La mère de notre père ne fut soudain plus là pour me surveiller. Un soir, je pénétrai dans la chambre de notre père endormi et me couchai près de lui. Il se réveilla, nu devant moi. C'est alors qu'il me montra ce que je fis plus tard avec toi.

Elle baissa la tête. La honte empourprait ses joues. Visualisant la scène, Keido eut l'impression d'étouffer. Quelque chose venait de l'arracher au rêve si doux qui nimbait son union avec Kirike. À

présent, il était empêtré dans un monde intermédiaire, où il flottait comme un bout de bois mort.

— Cela n'arriva qu'une fois, reprit Kirike. Par la suite, notre père me tint à l'écart de lui.

Dévorant son âme, aussi nette qu'un objet réel, Keido ne vit plus que la poupée qui s'ouvrait comme une boîte.

— Enfant, balbutia-t-il, je croyais que tu habitais à l'intérieur de la poupée.

Kirike céda aux sanglots. Elle pleura, tordant ses mains où la semence de son frère avait séché en laci. Brutalement, elle se leva et partit en courant dans le corridor. Keido se dressa sur les genoux.

— Kirike ! appela-t-il. Kirike !

Mais son ombre s'était déjà effacée au fond du couloir. À l'image de la sœur comme à celle de la poupée, se substituait désormais le visage sévère du père, ses traits sans âge gravés dans la chair déjà fripée. Keido sortit. Dehors, la floraison empoisonnait l'air, comme les relents du survol de démons moqueurs.

Ce n'est que le lendemain matin qu'on annonça dans le domaine le suicide de Kirike et qu'on sut que les préparatifs de la fête seraient retardés afin d'incinérer le corps exsangue.

Keido se maria avec la fille du Seigneur Riojuni. Il passa les jours précédents à chevaucher dans les montagnes. La nuit, il but du thé en méditant. On le vit ainsi maintenir allumées jusqu'à l'aube les lampes à huile du temple. Puis celle qui serait la Dame du Roseau arriva avec son équipage et Keido contempla les nouveaux venus du haut d'une colline. Il resta immobile sur son cheval, impassible comme une sentinelle.

Le soir des noces, il songea aux cauchemars de Kirike en fixant, hypnotisé, le démon de papier qui flambait en craquant et la joie de son père lui parut être celle, stupide, d'un enfant.

Il se retira rapidement avec son épouse dans la chambre nuptiale. Il se dévêtit et fut surpris d'être excité. Il fit agenouiller son épouse nue et un peu apeurée, puis plaqua ses épaules blanches contre le sol. Il se plaça derrière elle ; il ne voyait que ses fesses, qu'il jugea trop maigres. Il s'enfonça d'un coup en elle, lui arrachant un cri de douleur. Agrippé à ses hanches, il l'empêcha de remuer. Lui seul se démenait et il lui sembla que le sexe de cette jeune femme était bon. Il s'arrêta soudain et alla boire du thé. Il regarda en souriant son épouse qui n'osait pas bouger et présentait toujours ses fesses ouvertes et, nichés en dessous, les replis luisants de sa chair. À cause de la fraîcheur du soir, des frissons coururent sur la peau fine, très pâle. Keido revint derrière elle, la maintenant dans la même position ; mais il entra dans les fesses, logeant avec effort son membre dans le petit orifice froissé. La jeune femme poussa un cri très aigu et appliqua la

main contre sa bouche pour étouffer des sanglots naissants. Il remua en elle, à présent presque aussi serré qu'entre les doigts de sa sœur. Il jouit en quelques secondes. La jeune femme cria de nouveau lorsqu'il se retira puis elle se laissa choir sur le ventre, tous les muscles tendus.

Keido exhiba alors un cimeterre, qui attendait dans un coin de la pièce, sous des coussins brodés, et il décapita son épouse. Il passa aussitôt dans la pièce voisine, la main crispée autour de la poignée en corne du sabre ensanglanté. Il se rhabilla et ouvrit un coffre où il prit deux choses : les pièces métalliques d'une armure propre à la caste des Guerriers et la poupée de bois peint qu'il avait naguère volée. À l'intérieur de la boîte se trouvaient effectivement quatre cartes du Jeu de la Trame : le Tourbillon, la Tête Tranchée, la Dame Muette et la Faille.

Un sac à la main, le cimeterre dans l'autre, il sortit du pavillon, traversa le jardin et entra sans bruit dans la chambre où son père dormait avec une servante. Il les tua tous deux, frappant et coupant avec méthode. Peu habitué au maniement du lourd sabre, il eut aussitôt mal aux épaules et dans le dos.

Ce n'est qu'au bout d'un long moment que, perché sur un cheval au galop dans les collines, il éprouva que ses muscles avaient retrouvé leur souplesse. Parvenu sur un sommet, il arrêta le cheval et s'efforça de distinguer en bas les faibles lueurs du Manoir du Roseau. Il sortit la poupée du sac et en retira les quatre cartes, qu'il glissa dans un pan de sa robe, à l'exception de la Faille. Il jeta la poupée à terre et invoqua la carte, d'une voix enrouée. Le sol trembla dans un bruit de ruines qui s'écroulent, et le cheval hennit de peur. Keido l'éperonna, tournant résolument le dos au Manoir du Roseau où trois corps baignaient paisiblement dans leur sang.

La poupée avait disparu dans une crevasse qui se fermerait sans doute d'ici quelques jours, recollant la colline et sa toison de bosquets fleuris.

CHAPITRE PREMIER

Keido vit la Muraille de Pierre dans les premiers jours de l'été, à l'issue d'un long voyage avec une caravane de marchands. Descendant des montagnes, il avait aperçu le convoi cheminant au centre d'une plaine couverte de graminées, de buissons aux feuilles d'un vert acide et de saules géants. Il s'était joint aux marchands, apportant son concours pour le soin des chevaux.

Lorsqu'on avait vu la Muraille immense barrer l'horizon, il restait des jours entiers de voyage avant de l'atteindre. La caravane traversa des champs abandonnés à perte de vue. Ici et là, surgissaient à peine au-dessus des hautes herbes les huttes de terre des bergers. Une région plus aride succéda à la plaine. Des lits de cailloux tapissaient le sol. Chaque jour, à l'horizon, la Muraille sombre grandissait, hérissée de créneaux ou de pointes ; chaque jour, le monument repoussait la limite entre ciel et terre et, pour qui ignorait qu'au-delà s'étendait le Pays de Cendre, on eût dit le bout du monde.

Un soir, alors qu'un campement de fortune avait été dressé en bordure d'un massif de joncs, le chef de la caravane vint trouver Keido. Il s'assit près de lui, fixant la bouilloire qui sifflait sur un feu de broussailles. Keido sut que leur chemin allait bientôt prendre des directions différentes. Nombreux étaient les marchands qui avaient remarqué les mains fines et blanches de Keido, et sa maladresse à accomplir les tâches quotidiennes. Mais personne ne lui avait posé de questions sur son origine, ni sur les raisons de son comportement de fugitif.

— As-tu une direction précise ? demanda soudain le chef.

— Non, confessa Keido.

Mais il n'ajouta rien. L'homme dut sentir sa réticence à en dire plus car il s'empressa de briser le silence :

— Rassure-toi, je n'ai pas d'autre curiosité. Demain, nous allons t'oublier. Tu devras quitter la caravane. Si tu ne sais où aller, file droit vers le nord. Tu atteindras la Douzième Porte. La ville est aux mains d'un Seigneur puissant et autoritaire. Mais on n'y refuse pas les étrangers. On a besoin de soldats pour se défendre contre les nomades qui vivent dans le désert de cendre.

— Il y a donc des hommes qui vivent dans le Pays de Cendre ? fit Keido avec surprise.

— D'où sors-tu ? ricana le chef des marchands. Du Pays des Collines, sans doute ? Ne réponds pas, c'est mieux ainsi. Il y a des nomades, dans le désert brûlé, qui veulent franchir la Muraille. Ils sont prêts à risquer mille morts pour y parvenir ! Mais on les craint comme la peste. On dit qu'ils sont malades. Une maladie étrange qui fait que tout se consume sur leur passage.

Il se leva et contempla Keido, une lueur d'ironie dans le regard.

— La vie dans tes collines, reprit-il, est bien différente de ce qui t'attend. Chez vous, les Seigneurs comme les paysans sont pareils à des arbres qu'aucune tempête ne peut déraciner. Ici, c'est le contraire, rien n'est stable malgré les apparences. Moi, je suis un peu entre les deux mondes, je vais sans cesse de l'un à l'autre. Il en sera ainsi tant que la Muraille de Pierre sera debout. Un jour, elle sera peut-être débordée par les nomades et, avec eux, par la maladie du feu. J'espère avoir rejoint mes ancêtres depuis longtemps lorsque ce jour arrivera !

Il avait peu à peu élevé la voix, puis il éclata de rire devant la mine ahurie de Keido qui, une fois seul, se demanda s'il n'avait pas rêvé. Il s'endormit en fixant, au loin, la Muraille qui formait comme une haute vague d'encre figée dans la clarté lunaire. Sur ce ruban, s'imprima le visage de Kirike – mais là, c'était incontestablement un rêve.

Keido longea la Muraille sur des kilomètres. Par endroits les énormes blocs de pierre taillée étaient fendus en deux, mais l'ensemble ne semblait pas menacé d'effondrement. En hauteur, quelque chose scintillait parfois, agité par le vent, qui rappela à Keido les fils de la vierge flottant au-dessus du jardin du Manoir du Roseau.

La ville de La Douzième Porte était nichée sur le flanc de la Muraille, comme un gros furoncle. Des colonnes de fumée s'élevaient, droites jusqu'aux créneaux, puis le vent les emportait vers la plaine du Sud. Une foule serrée se pressait devant la large ouverture ovale de la porte de pierre et pénétrait lentement dans la ville. La nuit tombait et, au sommet des remparts, sur le fond rougeoyant du ciel, se découpaient les sentinelles face au désert de cendre, armées d'arcs et de flèches. Lentement absorbés par l'ombre, les guetteurs immobiles paraissaient taillés dans la même pierre que la Muraille.

Keido se mélangea à la foule, mettant pied à terre et tirant son cheval par la bride. À ses côtés, marchaient paysans en guenilles, soldats, bourgeois et prostituées. Un vol de corbeaux au-dessus des têtes paraissait surveiller leur entrée. Une grosse femme près de Keido évoqua alors des oiseaux qui planaient en cercles concentriques au-dessus de filets qui, selon elle, prenaient les nomades en provenance du Pays de Cendre. Autour d'elle, on approuva : de nombreux points de la Muraille étaient garnis de filets qui piègeaient ceux qui

escaladaient cette frontière. Keido frissonna. Les sentinelles ne se donnaient pas la peine d'abattre les nomades englués dans les filets. Les mailles scintillantes remplissaient plus lentement, mais aussi sûrement, leur mission meurtrière. Ballottés dans les filets par le vent, les corps paraissaient vivants longtemps après leur mort, jusqu'à ce que les oiseaux les eussent déchiquetés.

Plus tard, à cause des images produites par cette conversation de badauds, lorsque Keido vit réellement les filets et leurs macabres prises, il ne put jamais les regarder en face.

Une ronde intercepta Keido alors qu'il faisait ses premiers pas dans la ville. Quatre soldats de haute stature, en cotte de mailles, le contraignirent sous la menace du sabre à se rendre au poste de contrôle. On confisqua son cheval, mais son bagage lui fut remis intact, sans avoir été fouillé. – Keido respira : il contenait le cimeterre et l'armure d'un Guerrier ; on l'eût sans doute soupçonné d'avoir assassiné quelque membre de cette caste prestigieuse pour le voler. Keido glissa deux doigts dans les plis de sa ceinture où il avait roulé les quatre cartes. Le contact avec les pièces de soie magiques lui redonna courage. Son air perdu et ses grands yeux naïfs plaidèrent en sa faveur ; on l'enrôla.

— Pendant les premiers mois de ton séjour, tu seras surveillé, dit sèchement le soldat recruteur. Tu recevras une formation militaire. L'accès des étages supérieurs de la ville est interdit aux étrangers, ainsi que les chemins de ronde, de la périphérie jusqu'au sommet. Gare aux flèches si on te voit rôder par là ! Après l'entraînement aux armes, tu pourras choisir : rester définitivement soldat, ou non si tu trouves un métier ici. À la Douzième Porte, les mendiants sont jetés dans le Pays de Cendre !

Escorté de deux soldats, Keido fut conduit à la résidence pour les étrangers. On le logea dans une chambre minuscule, pourvue d'une petite fenêtre sur la rue. S'échappant on ne sait d'où, la voix d'une femme qui chantait parvint jusqu'à lui. Il s'allongea sur une natte. Les yeux fermés, il songea aux reflets de la lune sur le lac du Manoir du Roseau. Le chant de la femme était empreint de nostalgie, tout comme l'était le souvenir du lac. Puis Keido pensa à Kirike et son ventre fut comme déchiré par la mâchoire d'un fauve. Il se boucha les oreilles lorsqu'il lui sembla reconnaître dans le chant de la femme, dehors, des accents propres à sa sœur.

Pendant les mois d'été, Keido subit un entraînement militaire presque quotidien. Son unité se composait d'étrangers arrivés à la Douzième Porte depuis la fin de l'hiver et de quelques prisonniers de droit commun avec lesquels on avait dû être indulgent. Malgré d'éventuelles dispositions, Keido s'appliqua à faire preuve de maladresse au sabre et d'absence de précision à l'arc. On le jugea

souple, doué d'une excellente vue, mais sans doute peu intelligent et manquant de force physique. Toutefois, pris à partie par des compagnons ivres, il rossa sévèrement l'un d'eux, qui était un adversaire de poids. Cela ne fut pas noté.

Dans les derniers jours de l'instruction, le chef de la garde personnelle du Seigneur de la Douzième Porte effectua une visite à l'unité de Keido. C'était un homme grand, sec et nouveau, ayant sans doute le goût de la parade car son armure était flamboyante, ciselée de démons grimaçants et sertie avec de la pierre rouge. Il appartenait à la caste des Guerriers et avait donc probablement été acheté par le Seigneur pour diriger sa garde personnelle. Keido étudia avec attention son comportement. Hautain, le Guerrier ne descendit pas de son cheval. Il longea la colonne des hommes et stoppa à hauteur du plus jeune garçon de l'unité. De la pointe de son cimeterre, il dessina alors sur la joue imberbe une profonde balafre. Le jeune soldat ne broncha pas et le Guerrier parut satisfait. Il s'entretint brièvement avec l'instructeur, puis se tourna de nouveau vers la colonne et se dressa sur sa selle, sans prêter attention au jeune soldat qui continuait de perdre lentement son sang.

— Le Seigneur Amiko vous salue et vous souhaite la bienvenue dans sa cité ! déclara-t-il. N'oubliez jamais que vous lui appartenez corps et âme ! Et que pour assurer la puissance de votre ville, vous ne devez plus jamais réfléchir devant la mort, celle de vos adversaires comme la vôtre. Si vous restez entre ces murs, soldat ou pas, sachez que le Seigneur Amiko peut vous rappeler à chaque instant pour que vous lui fassiez le sacrifice de votre vie.

Plus tard, Keido dut quitter la résidence pour les étrangers. Il rendit son uniforme et personne ne souhaita le retenir. Il était désormais citoyen à part entière de la Douzième Porte. La nuit même, il fit la connaissance d'un vieux tisserand qui l'engagea aussitôt car il aima ses manières distinguées et la douceur de son regard. Ils burent quelques verres d'alcool de riz et le vieil homme offrit à Keido un logement au-dessus de l'atelier de tissage, situé dans le quartier des artisans, à mi-hauteur de la ville.

— Puis-je m'installer cette nuit, sans attendre ? demanda Keido, baissant la tête en signe de politesse.

— Oui, oui ! s'exclama le tisserand. Parfait ! J'ai besoin d'un licier dès maintenant. Viens avec moi.

Depuis plusieurs jours, un vent chaud soufflait du désert, déposant sur les maisons une pellicule de cendre noire et assombrissant le ciel qui finissait par prendre la même teinte que le sol ou les murs. On avait multiplié par trois ou quatre le nombre de sentinelles car les tornades masquaient la visibilité dans le Pays de Cendres. Les guetteurs déambulaient en désordre sur les chemins de ronde,

décochant au hasard des volées de flèches dès qu'une ombre adoptait dans le désert une forme humaine. Le vieux tisserand expliqua à Keido qu'après une telle tourmente, le travail ne manquerait pas. Déjà, beaucoup de filets devaient être remplacés. Ensuite, vêtements et tentures définitivement souillés par la cendre seraient rachetés en masse par les citoyens !

Le vieillard s'en frottait encore les mains lorsqu'il fit entrer Keido dans l'atelier, sombre et exigu. Malgré l'heure tardive, un des métiers à tisser continuait de fonctionner.

— C'est ma fille, dit le tisserand. Elle est aveugle, mais ses tapisseries sont plus belles que celles de tous les ouvriers que j'ai pu employer.

Il alla lui caresser les cheveux.

— Elle reconnaît la qualité et la couleur d'un tissu, ou même d'un fil, au simple toucher, reprit le vieillard. Ses mains valent tous les yeux du monde !

À la mention des mains de la jeune femme, Keido ne put s'empêcher de pâlir. Il approcha. Entendant ce pas, la fille du tisserand cessa d'actionner la machine et montra son profil. Était-ce l'obscurité ? Ou une nouvelle aptitude aux hallucinations ? Le profil était une contrefaçon approximative mais évidente des traits fins et charmants de Kirike. Contournant la silhouette et découvrant les yeux morts, éteints, de la jeune fille, Keido crut un instant au retour du cadavre de sa sœur suicidée.

CHAPITRE II

Keido accédait à sa chambre au-dessus de l'atelier par une échelle de bois. Dans la pièce, il avait rangé armes et bagages dans le coffre en osier qui constituait son seul mobilier.

La fille aveugle du vieux tisserand passait sa vie au fond de l'atelier, et dormait sur une natte au pied de son métier à tisser. Elle ne quittait sa place que pour se rendre aux bains ou au temple. Après plusieurs semaines au service du tisserand, Keido avait fini par s'habituer à sa présence silencieuse. Il l'observait parfois, attiré par son visage blanc sans expression, son regard vide glissant sur les choses sans jamais s'arrêter sur rien, et son corps sans formes apparentes. Keido avait rapidement compris qu'elle détestait son père et que ce sentiment emplissait sa vie entière. Son acharnement dans un travail sans fin dont elle ne verrait jamais le résultat se nourrissait de cette haine. Les voiles transparents destinés à la réfection des filets qu'elle tissait jour après jour semblaient sortir du bout de ses doigts comme une toile entre les pattes d'une araignée.

Lorsque son père pénétrait dans l'atelier, elle cessait parfois le travail, immobile et retenant presque son souffle. Un soir, Keido vit ses doigts se crispier sur la navette prise dans les fils de la chaîne. Le voile ondula comme une méduse. Keido guetta l'instant où l'étoffe allait se dresser et s'abattre sur le crâne du père pour l'étouffer, mais rien n'arriva. Après le départ du vieil homme, la fille reprit son travail jusqu'au moment où une servante apporta sur un plateau le repas du soir.

L'aveugle mangea à peine puis lissa ses cheveux avec un soin inhabituel, tout en tendant l'oreille en direction de Keido. Elle laissait retomber ses mèches noires et brillantes autour de son visage dont la blancheur s'en trouvait accentuée. L'image des filets resserrés sur les cadavres des nomades traversa l'esprit de Keido. Mal à l'aise, il but son verre de thé et se leva. Au moment où il posait le pied sur le premier barreau de l'échelle pour rejoindre sa chambre, la fille murmura quelque chose. Sa voix parut venir de loin et Keido étouffa un hoquet de surprise : il entendait l'appel d'un revenant, celui de Kirike. Il se hâta de grimper l'échelle et, allongé sur une natte, perçut

de nouveau la voix de l'aveugle. Il s'endormit.

Un frôlement le réveilla en sursaut. C'étaient les cheveux de la fille penchée sur lui, le chatouillant de ses mèches lâchées en désordre. Le désir qu'elle éprouvait pour lui la rendait fébrile. Engourdi de sommeil, Keido ne broncha pas jusqu'à ce qu'il sentît son corps nu contre le sien. La peau de la fille était soyeuse comme les étoffes qu'elle tissait tout le jour. La toison serrée de son sexe évoquait une broderie de fils noirs. Ses seins s'écrasèrent contre le torse de Keido. Ils étaient volumineux, avec deux pointes petites comme des grains de beauté. Le visage de l'aveugle restait immobile, figé dans une grimace qui ne s'adressait à personne, dont peut-être elle n'avait pas conscience. L'absence de regard donnait l'impression qu'elle voulait faire l'amour avec indifférence, ou détachement, et cela excita Keido. Il allongea la fille et la caressa. Ses doigts s'enfoncèrent dans le sexe humide, presque gluant, qui répandait une odeur salée, comme un épice qui cuisait. La fille se tordit autour des doigts de Keido, donnant des coups de reins impatients, désordonnés.

— Vite, vite, murmura-t-elle.

Elle attira Keido contre elle et il fut dans une gaine de moiteur qui le téta avec avidité. Chaque fois qu'il la heurtait, Keido voyait les seins sauter et les tétons minuscules paraissaient perdus dans les vagues de la poitrine. La fille accéléra et hurla. Sans doute avait-elle fait l'amour avec les ouvriers successifs de l'atelier, pendant que le père buvait de l'alcool de riz dans le bas de la ville. Elle enroula ses jambes autour du bassin de Keido et resta collée à lui. Il n'avait pas joui. Il se dégagea, prit la main de l'aveugle et la guida vers son membre. Il repoussa son visage lorsqu'elle voulut avaler le sexe dressé : il désirait ses mains, ses mains seules...

Le lendemain, le souvenir d'avoir fait l'amour avec elle flottait dans son esprit comme un rêve surgi d'un point très lointain dans le passé. Ce rêve avait pour nom Kirike. Il réalisait à présent qu'il avait fini par confondre sa sœur défunte avec l'aveugle.

Pourtant, il la laissa venir à lui plusieurs nuits de suite. Un soir, il la repoussa brusquement, alors qu'elle déposait de la salive en abondance sur le sexe de Keido, avant de le loger dans ses fesses. Il se débattit comme on se débat contre un démon invisible et se leva d'un bond. Les lèvres de la fille tremblèrent. Elle fut aussitôt au bord des larmes.

— Tu es fou ! dit-elle. Qu'est-ce qui te prend ?

Sans répondre, Keido dévala l'échelle, quitta l'atelier et se mit à courir dans les ruelles sombres. Il ralentit bientôt, de peur d'attirer l'attention d'une patrouille. Il parvint sur une petite place d'où descendait un large escalier, plongeant entre les toitures des quartiers inférieurs dont les reliefs d'ombre et de lumière se déformaient sous

les éclaboussures argentées de la lune. Keido dévala quelques marches, rasant les façades closes des habitations. En bas, il reconnut la zone des maisons de plaisir et des tavernes, où régnait une atmosphère lourde et fiévreuse. Des hommes ivres le bousculaient sans le voir. Il poussa au hasard une porte coulissante et pénétra dans un des établissements où des prostituées se tenaient agenouillées sur des coussins au fond de la salle. Les visages poudrés de blanc se détachaient dans la pénombre chargée de relents d'alcool et de sueur.

Au centre, un groupe s'était formé autour d'une table basse dont la laque s'était écaillée. Keido approcha à son tour. Celui qui parlait au milieu de cet auditoire improvisé était un grand gaillard, vêtu comme un étranger. Il était couvert de poussière et mangeait comme s'il était affamé, entre deux phrases. C'était un marchand ambulant, venu de loin, et qui racontait ses voyages.

— Je vous le dis ! s'exclama-t-il plusieurs fois en mâchant un gros morceau de galette de farine frite. Je l'ai vu de mes yeux. Vu et entendu ! Ce Seigneur est très puissant. Il possède un domaine immense et son armée tient en respect ses voisins.

— Et pourquoi t'a-t-il parlé spécialement à toi ? s'étonna quelqu'un.

— Est-ce qu'il t'a montré cette carte ? demanda un autre.

Flatté de l'importance soudaine qu'on lui accordait, l'étranger prit le temps de finir sa bouchée avant de répondre aux questions qui fusaient les unes après les autres.

— J'ai vendu la moitié de mon stock d'huiles parfumées au Seigneur, dit-il en se rengorgeant. Je n'ai pas vu personnellement la carte, mais on m'en a parlé après, dans la ville. Elle représente un assassin, aux yeux rouges. C'est un carré de soie brodée. La finesse de l'étoffe et des broderies est, paraît-il, extraordinaire. C'est un objet magique.

Le groupe avait fait silence. Attentif, Keido ne trouva aucun moyen pour empêcher l'homme de parler. Depuis son arrivée à la Douzième Porte, il n'avait rien appris au sujet du Jeu de la Trame. Mais aussi s'était-il soigneusement défendu d'aborder la question.

— Le pouvoir de cette carte est effrayant, reprit le marchand ambulant. Elle peut presque tout transformer en instrument de mort : les liquides s'empoisonnent, les murs deviennent des avalanches de moellons et l'air peut brûler plus vivement qu'une flamme !

Dans le groupe, quelques hommes frémirent, d'autres sourirent avec incrédulité. L'étranger promena un regard indolent sur son auditoire, dont les membres résistaient mal aux effets de l'alcool. La plupart écarquillaient les yeux comme s'ils éprouvaient des difficultés pour juger de la réalité physique de celui qui racontait toutes ces histoires. Agacé, l'étranger acheva rapidement son repas, paya puis s'en alla. Keido le suivit.

Les deux hommes marchèrent à une bonne distance l'un de l'autre. Ils gravirent quelques escaliers et traversèrent des ruelles désertes. L'étranger stoppa soudain et se retourna. Les deux hommes se trouvèrent face à face.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda sèchement l'étranger.

— Je t'ai entendu tout à l'heure, dans la taverne, dit Keido. Je sais que tu disais la vérité.

— Et comment le sais-tu ?

Keido ne répondit pas mais laissa échapper une question qui lui brûlait la langue :

— Le Seigneur dont tu as parlé possédait-il d'autres cartes que celle de l'Assassin ?

— Non. Réponds : comment connais-tu l'existence du Jeu de la Trame ?

— Peut-être que moi-même je possède quelques pièces de ce Jeu, sourit Keido.

Mais il regretta aussitôt cette parole imprudente. Il ajouta :

— Parle-moi de ce Seigneur, d'abord.

— Son domaine s'étend à deux mois de voyage d'ici, vers le sud-est. C'est le Seigneur Hirogawa. Il est fort et orgueilleux. Son épouse, Dame Soo-Iri, a tout fait pour qu'il déclare la guerre à son voisin. Ce voisin n'est autre que le premier mari de cette femme, Dame Soo-Iri. De lui, on dit qu'il possède la carte du Rêve.

Keido fit mine d'être impressionné par le savoir du marchand et celui-ci enchaîna avec contentement :

— Le pouvoir de cette carte serait de donner vie à diverses sortes de monstres.

— L'Assassin contre le Rêve, fit Keido d'une voix sourde.

— Entre les deux, il y a cette femme qui est une vraie démons ! précisa l'étranger. Dame Soo-Iri !

— Pourquoi parles-tu de ces cartes à n'importe qui ? demanda soudain Keido.

Le marchand haussa les épaules.

— Je te réponds. Je raconte ce qui me plaît. Pour beaucoup de gens, le Jeu de la Trame n'est qu'une légende. Ici, on ne sait rien des cartes magiques. Ailleurs, dans le domaine du Seigneur Hirogawa par exemple, le Pays de Cendre n'est qu'une histoire pour effrayer les enfants !

— C'est mieux ainsi, soupira Keido désormais résolu à tuer l'homme.

— Pourquoi m'as-tu suivi, alors ? ironisa le marchand.

— Approche, suggéra Keido en faisant lui-même un pas.

Il sortit un poignard des plis de sa ceinture. Mais l'étranger était sur ses gardes. Il bloqua le poignet de Keido et le tordit. L'homme était un

solide gaillard, plus lourd que Keido. L'arme tomba à terre. Il y eut une empoignade. Keido frappa le marchand à l'estomac, il hurla. Rendu furieux par la douleur, l'homme serra soudain le cou de son adversaire. Avant d'étouffer sous les mains puissantes, Keido le repoussa. L'autre le frappa des poings et des pieds. La douleur éclata en plusieurs endroits du corps de Keido : visage, ventre, cuisses. Il roula sur le sol. Les coups continuèrent de pleuvoir. À un moment, il sentit qu'on le poussait du pied. Le sol se déroba sous lui : il dévala soudain un escalier, comme un paquet jeté dans la pente.

En bas, les os meurtris, il se releva et fila en boitant. Il serrait les dents pour ne pas geindre et il insulta la lune pleine et lumineuse, témoin de sa défaite. Au moins le marchand ne le poursuivait-il pas. Humilié par cette correction, Keido eut le désir de se consoler dans les bras d'une prostituée. Mais son aspect, les douleurs cuisantes et sa claudication l'en dissuadèrent.

Il regagna l'atelier et se réfugia dans sa chambre, sans un regard pour l'aveugle endormie près de son métier à tisser. Il ouvrit le coffre en osier et serra longuement la poignée en corne de son cimeterre.

CHAPITRE III

Durant les deux semaines qui suivirent sa rencontre avec le marchand ambulant, Keido demeura dans l'atelier du tisserand, mettant à peine le nez dehors. L'aveugle ne témoignait plus le moindre intérêt à son égard. Elle poursuivait son lent travail d'araignée fileuse, le buste penché en avant sur l'étoffe soyeuse qui se répandait en vaguelettes figées autour d'elle, et la couvrait jusqu'à la taille. Keido la regardait à peine. Rien ne semblait s'être passé entre eux. Pourtant, certaines nuits, Keido se réveillait en nage et frottait son visage, croyant sentir la caresse légère des longs cheveux de la fille. Il se tournait ensuite et se retournait sur sa natte, incapable de se rendormir. Un violent désir l'étreignait, électrisant sa peau, le privant de sommeil, le laissant frémissant comme un animal. Il imaginait des mains blanches et fines, de longs doigts se serrant lentement sur son sexe. Le corps tout entier suspendu à cette sensation presque douloureuse, il croyait flotter dans un monde sans pesanteur. Il se sentait alors à jamais inassouvi.

Mais l'aube finissait par chasser toutes ses pensées et il reprenait son travail comme si de rien n'était. Le soir, après que la vieille servante eut apporté la nourriture, il s'avancait sous l'auvent et contemplait un moment les lointains blanchis par la lune, derrière les remparts de la ville. Il s'absorbait dans ses pensées et le vieux tisserand devait se demander souvent quel songe mystérieux pouvait si régulièrement envahir ce jeune homme mélancolique.

La lune décroissait. Bientôt, lorsqu'elle aurait tout à fait disparu, il serait temps de partir. Tourné vers le sud-est, Keido tentait d'établir mentalement la géographie de ces immenses contrées verdoyantes dont la région des collines de son enfance ne composait finalement qu'une petite partie. Ce qu'il imaginait ne pouvait se dissocier de ses souvenirs : les hautes collines sombres et humides, la terre gorgée d'eau et le bruissement des grands cèdres dans le vent.

Au centre de ces paysages tous identiques, se dressait le domaine du Seigneur Hirogawa. Keido n'avait plus qu'un désir : lui dérober la carte de l'Assassin, posséder cette pièce de soie magique. Oui, il serait temps bientôt de partir, une fois la lune disparue, à la faveur de

l'ombre. Avec le maigre salaire que lui versait le tisserand, il achèterait un bon cheval, au pied de la partie ouest de la Douzième Porte, où les montures étaient parquées.

Le soir où la lune cessa de se montrer dans le ciel, Keido résista à l'envie d'appeler l'aveugle.

Il attendit qu'elle fût endormie, descendit l'échelle, son bagage accroché à l'épaule, et s'éclipsa dans la nuit.

Le froid était vif dans les ruelles désertes et obscures. Vers le sommet de la ville, le long des chemins de ronde, de torches en torches, des globes de lumière orange semblaient se débattre contre le poids des ténèbres et se soumettre peu à peu. Bientôt, l'encre de la nuit aurait raison de la moindre étincelle.

Plus tard, Keido lança son cheval dans la plaine broussailleuse. Les sabots martelaient le sol gelé avec un bruit sourd et Keido serra son visage et ses bras autour de l'encolure de l'animal.

Il chevaucha des jours durant. Lorsque derrière lui, la muraille ne fut plus qu'une longue ligne noire sur le fond bleu-gris du ciel, il se débarrassa de ses vieux vêtements et enfila sa tenue de Guerrier. Puis il pressa les flancs de sa monture et s'élança en direction du sud-est.

Keido voyagea seul, s'enfonçant peu à peu dans la plaine semi-désertique. Il progressait d'un puits à l'autre le long d'une piste à peine ébauchée entre les champs de cailloux, sans jamais rencontrer âme qui vive. Près des puits, il découvrait parfois un tas de cendres et des amas de branchages, signes d'un passage récent. De temps en temps, dans le lointain, il apercevait de frêles nuages de poussière s'élevant au-dessus des rochers blancs pour se défaire dans le vent.

Il lui fallut une semaine pour franchir une barrière de montagnes violettes dont les sommets se perdaient dans les neiges. De l'autre côté, des plaines déroulaient à nouveau des tapis sans fin d'herbes jaunes battues par les vents. La pluie se mit à tomber et tomba sans interruption, transformant les pistes en marécages. Un soir, transi par l'eau glacée, Keido trouva refuge sous le flanc accidenté d'une montagne. Il aperçut la lueur d'un feu et entendit des hommes parler. Il s'approcha en se dissimulant derrière les pierres des éboulis. Sous l'avancée rocheuse, un groupe de moines s'était installé pour la nuit. Le feu crépitait. Les moines tendaient leurs mains glacées vers les flammes. Leur crâne rasé luisait comme des calebasses de cuivre. Ils portaient tous la même robe jaune et de grosses sandales à lanières.

Keido se dressa de toute sa stature de Guerrier et il se réjouit intérieurement de voir que l'apparition impressionnait. Détrempé par la pluie, il semblait surgi des éléments comme un démon des tempêtes.

— Paix sur vous ! énonça-t-il simplement et il s'assit près du feu.

Les moines à demi rassurés emplirent le silence de la nuit d'un flot

de paroles. Keido se contentait de hocher la tête et d'incliner parfois le buste, ce qui faisait cliqueter les éléments métalliques de son armure. Il apprit que les moines étaient originaires du grand temple du Mont Hakoo qui domine le Pays des Mille Nuages, que ce pays était partagé en deux immenses domaines en guerre perpétuelle.

Le moine qui parlait était le plus âgé. Ses jambes musclées apparaissaient entre les plis de sa robe qu'il agitait devant le feu pour la faire sécher. Il regardait fixement les flammes. Il se tut un moment puis, les yeux fermés, il ânonna quelques formules rituelles pour chasser les esprits qui ne manqueraient pas de les assaillir au cours de la nuit. Un jeune moine renversa sur le feu une poudre blanche. Avec des craquements, des étincelles bleues fusèrent dans l'ombre et un parfum douceâtre se dégagea sous l'avancée rocheuse.

Puis le moine parla de nouveau du Pays des Mille Nuages. Un domaine appartenait au Seigneur Hirogawa et l'autre, au Seigneur Kaneku.

— Ils prétendent tous deux être des descendants directs de l'empereur Soga, dit-il. Ils sont en guerre comme l'ont été leurs ancêtres. Mais la splendeur des guerres passées a disparu. Les deux pays s'épuisent lentement. Cette guerre sans fin est comme une maladie.

— Et Dame Soo-Iri ? risqua Keido, brisant soudain son mutisme.

— Si tu as entendu parler d'elle, tu sais qu'elle entretient le conflit. Elle pousse son amant le Seigneur Hirogawa contre celui qui fut naguère son mari, le Seigneur Kaneku. Dame Soo-Iri est possédée par le démon de la violence. Tu es un Guerrier, ajouta le moine. À qui vas-tu proposer tes services ? Au plus offrant ? Ou bien as-tu déjà choisi ton camp ?

Keido ne répondit pas.

— Cette nuit, dit un jeune moine, notre route a croisé celle d'un homme qui a la mort pour compagne. Son cimetière apporte le malheur. C'est un mauvais présage.

On lui fit signe de se taire ; il risquait de fâcher le Guerrier. Le jeune moine jeta de nouveau une pincée de poudre dans le feu.

Le lendemain matin, la pluie cessa. Juché sur son cheval, Keido accompagna sur quelques kilomètres les moines à pied. Il apprit encore que dans les domaines en guerre, les villages étaient peu à peu réduits en ruine, les champs abandonnés et les paysans chassés de leurs terres. Le Seigneur Kaneku était atteint de folie. Il usait de manière inconsidérée des pouvoirs que lui donnaient sa carte du Rêve et les monstres lâchés dans les campagnes paraissaient issus tout droit de son imagination déréglée.

Les moines transportaient des caisses de nourriture et des livres sacrés. Le grand temple du Mont Hakoo, comme tous les temples

appartenant à l'Ordre de la Robe Jaune, accueillait les populations affamées et sans abri. Les moines s'étaient enrichis sur le dos des paysans qu'ils employaient pour travailler leurs terres, à qui ils prélevaient un lourd tribut en échange de la protection contre les esprits, les calamités et le sentiment du malheur irrémédiable.

Le Pays des Mille Nuages commençait sur le flanc oriental d'une montagne et s'étendait à perte de vue en reliefs verdoyants et sombres qui dominaient des vallées irriguées. Les moines et Keido se hissèrent sur un promontoire rocheux et le vieux moine pointa un doigt en direction de la plus haute des montagnes qui se dressaient vers le levant. Le Mont Hakoo se perdait dans les nuages. De ce point d'observation, rien ne trahissait la guerre lente qui rongait la contrée et une sensation de paix profonde émanait des paysages immobiles. Le moine continua de parler du grand temple, mais Keido n'écoutait plus, suivant du regard les lacis argentés des rivières qui quadrillaient les vallées. De l'endroit où il se trouvait, Keido voyait le profil du vieux moine se découper comme un trait au pinceau contre le ciel, qui était lisse et blanc. Keido eut alors la poitrine serrée car il pensa soudain à son père et à ses paroles à propos du monde lisse et blanc comme une coquille qui ne cessait, à chaque instant, de se briser. Le Pays des Mille Nuages, sa terre sombre et ses collines rondes et compactes sur quoi s'imprimaient les lignes emmêlées des cours d'eau, évoquaient cette coquille brisée.

Au bout d'un moment, Keido réalisa que les moines repartaient. Il regarda les taches jaunes des robes flottant autour des corps vigoureux disparaître au loin, entre les troncs d'arbre.

La solitude lui parut alors propice à éclaircir les sentiments qui étreignaient son cœur. Keido pensa : le suicide de Kirike était une blessure que le meurtre du père et la fuite hors du domaine ne suffisaient pas à guérir. Un seul but pouvait désormais guider Keido : faire revivre Kirike, la ramener en ce monde, près de lui. Un de ses ancêtres avait façonné une poupée dans laquelle il avait dissimulé des cartes du Jeu de la Trame, dans le secret espoir de faire revivre son épouse morte. L'idée avait frappé Keido. Désormais, il consacrerait ses forces et son existence à réunir l'intégralité des trente-neuf pièces de soie brodée.

Complet, le Jeu de la Trame lui conférerait le pouvoir ultime : celui de rendre vie à sa sœur.

Son existence future lui apparut alors comme une manière de recoller les miettes de l'œuf brisé, une course en zigzag d'une carte magique à l'autre, comme trente-neuf points à relier, dont l'aboutissement était le visage blanc de Kirike.

CHAPITRE IV

Keido galopa une partie de la journée le long d'un chemin de terre raviné que personne ne semblait avoir pris depuis des années. En fin d'après-midi, il parvint en vue d'une bourgade située sur les berges d'un lac dont la surface lisse au fond d'une plaine formait comme un œil immense où se reflétait le ciel rosé du crépuscule.

Keido dévala le flanc de la colline. Des lumières éclosaient au centre du village. Keido mit pied à terre. Les premières maisons étaient inhabitées, les volets arrachés et les portes coulissantes crevées ou ouvertes sur des intérieurs encombrés de planches cassées et de poussière. Hormis le vent qui soufflait des montagnes en produisant un son flûté, le village paraissait plongé dans un silence de mort. Keido marcha en direction des lumières aperçues vers le centre. Des torches étaient accrochées au-dessus des boutiques fermées, et le vent les éteignait une à une.

Soudain des clameurs s'élevèrent. De l'autre côté de la place, des silhouettes surgirent, traînant leurs ombres étirées par les torches. Ces gens paraissaient fuir. Keido stoppa une vieille femme qui arrivait à sa hauteur, hors d'haleine.

— Les chiens ! balbutia la vieille. Les chiens blancs sont revenus !

Elle reprit sa course, terrorisée, et Keido l'observa, perplexe, s'évanouir dans l'ombre. D'autres femmes accouraient en criant et en levant les bras au ciel. Keido en arrêta une seconde, plus jeune et tout aussi apeurée. Il la maintint fermement par le bras.

— Qu'est-ce que c'est que ces chiens ? demanda-t-il.

— Des démons ! répondit la jeune femme entre ses dents. Ils se nourrissent du monstre qui émerge du lac et ils prolifèrent. On ne peut pas tous les tuer ! Et on ne peut pas tuer le monstre !

Keido se remit en selle, avançant lentement à contre-courant de la cohue. À la sortie du village, se déroulait un étrange spectacle. Une dizaine de soldats en armes faisaient face à une meute de chiens blancs, prêts à décocher des volées de flèches. Les puissants animaux paraissaient inconscients du danger qui les guettait. Ils pointaient leur gueule luisante de bave, dévoilant leurs crocs en direction des soldats ou de quelques villageois téméraires. Deux chiens hurlaient comme

des loups. D'autres se disputaient des charognes répandues autour d'eux. Le capitaine des soldats brandissait une lance et arborait, accroché à son casque, un fanion jaune et rouge. Il leva le bras et ses hommes tendirent les cordes des arcs. Le carnage commença. Des essaims de flèches se mirent à pleuvoir. Les chiens tombèrent les uns après les autres dans des flaques de sang. Certains, blessés, s'enfuyaient en glapissant. Des villageois armés de bâtons et de haches les poursuivaient et les abattaient sans pitié.

À présent, un épais tapis de fourrures blanches hérissées de flèches gisait aux pieds des soldats. Les villageois poussèrent des cris de joie. Ceux qui avaient fui revinrent peu à peu. On dressa un bûcher. On trancha la tête des chiens blancs qu'on rassembla à part, et on brûla les corps.

Lorsque la fumée se fut dissipée, des lumières apparurent sur la devanture de l'auberge de la place et Keido y pénétra. Les hommes riaient et buvaient un alcool de mauvaise qualité. Parmi les villageois, Keido vit le capitaine des soldats. Celui-ci ayant remarqué sa tenue de Guerrier, s'avança vers lui. Il ploya brièvement la nuque en guise de salut respectueux.

— Pourquoi avoir tué toutes ces bêtes ? demanda Keido.

Le capitaine le regarda, surpris.

— Je suis étranger, expliqua Keido. Je viens de la Muraille de Pierre.

— La Muraille de Pierre ?

Les yeux de l'homme s'arrondirent : la surprise se teintait à présent d'admiration.

— Pourquoi avoir coupé les têtes ? demanda Keido.

— Les têtes ?

— Les chiens blancs ! s'impatienta Keido.

— On ne brûle pas les têtes des chiens blancs ! s'exclama le capitaine. Sans quoi, leurs esprits se dispersent dans les airs et reviennent dans les rêves, nous tourmenter ou nous donner des maladies. Et encore cela n'est-il rien comparé à un chien blanc vivant !

— Voyons, dit Keido. Explique-moi pourquoi je pourrais redouter un de ces animaux ?

— Si un chien blanc te mord, il prend un peu de ton sang et te donne le sang de quelqu'un d'autre qu'il a déjà mordu. Toutes les mauvaises choses des hommes se concentrent dans les crocs et se transmettent par les morsures. Si un chien blanc te mord, répéta le capitaine, tu deviendras fou ou malade, ou tu mourras dans les secondes qui suivent.

Le capitaine ôta son casque et le posa sur la table. Keido examina le fanion, qui figurait un soleil rouge sur fond jaune.

— Ce sont les couleurs du clan Hirogawa, expliqua l'homme d'un

ton déferent. Je sers mon maître depuis que je suis en âge de porter les armes.

— Le Seigneur Hirogawa ? Je veux entrer à son service. J'ai traversé la désert et bien des montagnes pour lui offrir mon sabre !

Il bomba le torse et son regard, ainsi qu'il sied aux Guerriers, jeta un éclat d'acier.

— Ce n'est pas si simple, avança prudemment le capitaine. Il faut plaire à Dame Soo-Iri, son épouse. On dit qu'elle a un grand pouvoir sur son époux, ajouta-t-il en baissant la voix et Keido crut déceler dans ses propos une intonation sarcastique.

— Je saurai faire ce qu'il faut pour plaire à Dame Soo-Iri, décréta froidement Keido, puis il vida sa coupe d'un trait et se leva.

« Trouve-moi un gîte pour la nuit », demanda-t-il.

La vieille femme qui conduisit Keido dans son logement lança des poignées de fève par la fenêtre pour chasser les démons.

CHAPITRE V

La chambre était exiguë, sale et nauséabonde. Keido s'allongea sur une vieille natte. Une petite ouverture dans la paroi en bois de l'auberge donnait sur le lac. Des relents de poisson pourri pénétraient dans la pièce et Keido mit du temps à s'endormir malgré sa fatigue et ses muscles endoloris. Lorsqu'il fermait les yeux, il revoyait en esprit la meute des chiens blancs face au groupe de soldats, il entendait les cris des villageois, le hurlement des femmes. Quelle était la raison de la prolifération de ces animaux ?

Il finit par céder au sommeil et les souvenirs de son arrivée au village devinrent des images de son rêve : il s'avancait entre les premières maisons basses, juché sur son cheval ; devant une porte grande ouverte, il s'arrêta, mit pied à terre et attacha son cheval à un pieu planté là. À l'intérieur de la maison de bois, résonnait un gémissement musical. Il tendit l'oreille et crut reconnaître la voix d'une femme ; aussitôt, le visage de Kirike s'imprima dans l'encadrement de la porte.

— Kirike ! appela Keido d'une voix rauque.

Le gémissement cessa un instant, puis reprit, plus lancinant, et Keido distingua certains mots. S'agissait-il d'une plainte ou d'une prière ? La voix parlait de pruniers fleuris et de la clarté de la lune. C'était comme un poème ininterrompu qui évoquait le début des temps ou l'origine de toutes les choses. La voix était peut-être celle de Kirike en qui s'était incarnée une déesse. Un sentiment de sourde angoisse s'emparait peu à peu de Keido. Il pénétra dans la maison sur la pointe des pieds. Kirike n'était pas là. Malgré l'ombre, il vit sur le sol la poupée creuse de Kirike, d'où s'écoulait un sang noir. Lui-même était redevenu un petit garçon. Soudain, une masse blanche comme les fleurs de prunier surgit dans la pièce. C'était un chien. Il se jeta sur Keido qui tomba à la renverse. Les crocs se plantèrent dans sa cuisse. L'instant suivant, Keido se trouvait à l'extérieur de la maison, le nez écrasé dans la poussière de la rue. Sa cuisse saignait. Il sentit une vive chaleur s'insinuer dans ses veines et un picotement à l'extrémité des membres ; il comprit qu'il allait mourir, victime de la morsure du chien blanc. Il déchira la toile épaisse de son pantalon. La lune éclaira

la blessure dont les lèvres suintantes brillaient et palpaient, s'ouvrant et se fermant comme une grosse bouche sans dents. La vision se précisa. Keido contempla avec horreur la métamorphose de sa blessure en une bouche monstrueuse. Il comprit qu'un démon prenait forme dans son corps. Le chien l'avait contaminé et le démon dont il avait dû se repaître renaissait à présent dans ses chairs. Instinctivement il glissa la main dans les plis de sa ceinture. Il s'empara de la carte de la Muette et se servit de son pouvoir contre la créature monstrueuse qui s'engendrait dans sa cuisse. Des yeux apeurés s'ouvrirent au-dessus de la bouche, puis s'éteignirent. La bouche elle-même se pinça et forma une croûte pétrifiée sur la peau.

Keido s'éveilla en hurlant au moment où un autre chien surgissait de nouveau pour se jeter sur lui. Il demeura cloué sur sa natte. Des larmes apparurent dans ses yeux. Il ne savait pas si la peur en était la cause ou le souvenir soudain si vif, si proche de Kirike.

Une idée germa alors dans son esprit. Il dressa le buste dans le noir, les yeux grands ouverts sur le trou qui tenait lieu de fenêtre. Il porta la main à sa ceinture, comme il l'avait fait dans son rêve, et saisit la carte de la Muette. Un visage de femme sans bouche y était brodé à points si fins que les fils colorés semblaient presque se confondre avec la trame de l'étoffe. Keido ne pouvait-il imaginer quelque exploit réalisable au moyen d'une de ses cartes, et qui le ferait admettre dans l'entourage du Seigneur Hirogawa ? Il lui fallait d'une manière ou d'une autre offrir l'image d'un Guerrier très puissant...

À l'aube, des hommes qui criaient arrachèrent Keido à sa torpeur. Il vit par la fente dans la cloison de bois un attroupement à la lisière du village, au bord de l'eau. Des hommes accouraient, munis de haches et de vieux sabres aux lames rouillées. De grands bûchers se consumaient non loin et une fumée noire s'élevait en tourbillonnant, assombrissant la clarté grise de l'aube, tandis qu'une odeur acre de chair calcinée se superposait à celle des poissons pourris. Keido se pinça les narines en grimaçant.

Il quitta néanmoins sa chambre et gagna les berges du lac. Le capitaine et les soldats se trouvaient aux côtés des villageois ; le capitaine criait des ordres mais personne ne paraissait en tenir compte. Lorsqu'il vit Keido, il cessa de gesticuler et observa les réactions de celui qu'il prenait pour un Guerrier. Au spectacle qui s'offrait à lui, Keido ne put réprimer un frisson d'horreur : une montagne de chair vivante et sanguinolente s'extrayait du fond du lac, tandis que les haches et les sabres s'abattaient en cadence sur une carcasse écailleuse. Conscient d'être jaugé par le capitaine, Keido s'efforça de rester impassible. Il scruta le lac et ses profondeurs.

Le monstre était énorme et informe à force d'être tailladé de tous côtés. Les hommes découpaient à vive allure des quartiers entiers de

viande, que d'autres jetaient aussitôt sur les bûchers qui dégageaient une odeur épouvantable. Villageois et soldats travaillaient ainsi depuis les premières lueurs de l'aube, et pourtant, l'organisme du monstre ne cessait de croître ; les chairs gonflaient, éclataient comme des fruits trop mûrs et se répandaient en vagues flasques non loin des maisons. D'énormes pattes se développaient sur ses flancs, creusant de profonds sillons dans la terre gorgée de sang. Une partie de la créature demeurait plongée dans l'eau et il semblait que c'était en fait le lac qui la vomissait avec des spasmes réguliers. Une activité incessante de découpe était ainsi requise afin que l'organisme en expansion n'écrasât point les habitations.

Une meute de chiens blancs guettaient les bûchers. Si les villageois ne brûlaient pas assez vite les morceaux de chair, les chiens s'en emparaient. À deux ou trois, ils traînaient un quartier ensanglanté, rapidement hors de portée des hommes. Ainsi continuellement alimentés par les débris du monstre, les chiens blancs se multipliaient et devenaient à leur tour une menace pour les villageois. Comme le monstre lui-même, qui savait si les chiens blancs n'étaient pas une incarnation produite par la carte du Rêve ?

Parfois, un de ces animaux rendu fou furieux par l'odeur du sang se jetait directement à l'assaut des plaies vives du monstre, et périssait noyé dans le lac.

Keido réprima avec peine une sensation nauséuse : toute la scène était un affreux cauchemar de boue et d'entrailles. Le capitaine se planta près de lui.

— Depuis quand le monstre est-il là ? demanda Keido.

— Une année entière.

— Personne n'en est jamais venu à bout ? fit mine de s'étonner Keido. Il paraît pourtant bien mal en point !

— Les soldats du Seigneur Hirogawa se sont battus pendant des jours et des jours contre lui, répliqua le capitaine. Ils ont tranché plus de la moitié du monstre et l'ont cru mort. Mais la partie immergée est restée vivante. Et le monstre a repris sa croissance. Chaque nuit, il pousse, et chaque matin il faut découper toute cette chair, sans quoi le village serait détruit.

Plus tard, Keido remarqua que les hommes travaillaient avec moins d'acharnement. Ils cessèrent tout à fait lorsqu'une grande partie de la montagne de chair fut réduite en cendres. Ils se nettoyèrent plus loin, dans l'eau du lac et y rincèrent les armes.

À présent, le monstre ne bougeait plus. Pourtant quelque chose devait survivre au fond des plaies béantes. De l'écume moussait sur les chairs mutilées et un léger frémissement ridait l'eau autour du corps immergé. Keido leva les yeux vers les bois sombres et touffus qui s'étendaient au-delà du lac. Les chiens blancs y étaient terrés et

hurlaient longuement, en un concert lugubre.

— Le Seigneur Hirogawa a combattu le Seigneur Kaneku l'an passé, dans ces collines, expliqua le capitaine. C'est à ce moment que le Seigneur Kaneku a créé ce monstre avec sa carte magique.

— Je peux débarrasser le village de ce monstre, énonça sentencieusement Keido. Je peux réussir là où les troupes du Seigneur Hirogawa ont échoué !

Le capitaine redressa le menton, piqué au vif.

— Tu mets en doute la capacité de nos soldats ? demanda-t-il froidement.

Keido haussa les épaules sans répondre.

— Demande aux hommes du village de réunir toutes les cordes disponibles, poursuivit-il sur le même ton péremptoire. Des cordes et des pieux. Et j'aurai aussi besoin de tous les bras valides pour hisser le monstre sur la berge !

Keido parlait comme s'il était assuré de sa victoire contre la créature. Le capitaine eut un instant d'hésitation. Puis soudain, il ploya la nuque en signe d'assentiment.

Le bruit qu'un étranger vêtu de la tenue d'un Guerrier s'apprêtait à tuer le monstre du lac courut comme un éclair et se répandit en quelques heures dans les hameaux voisins. Bientôt des groupes de paysans en haillons, des vagabonds et des marchands ambulants affluèrent vers les berges du lac. Sur les instructions de Keido, le capitaine envoya un de ses hommes au poste de surveillance établi à l'entrée du château du Seigneur Hirogawa. De là, un messenger serait dépêché auprès du Seigneur afin de l'instruire de la nouvelle qu'un Guerrier désirait lui offrir ses services.

— Que le Seigneur Hirogawa sache que ma vie lui est acquise ! proclama Keido au capitaine. Qu'il sache que je suis prêt à mourir pour lui ! Et que pour preuve de mon courage et de ma dévotion, je lui fais don de la dépouille du monstre du lac !

Keido fut acclamé. La foule se pressait, des dizaines de visages hâves se tendaient vers lui. Keido monta sur son cheval. La lueur rosée du crépuscule incendiait la cime des arbres, de l'autre côté du lac. Des voiles de brume flottaient au-dessus de l'eau.

Cherchant à s'abstraire de l'agitation bruyante des villageois, Keido fixa, l'esprit vide, la ligne de partage entre la forêt et le ciel, que l'ombre finirait par confondre.

Puis il rejoignit le capitaine qui se tenait non loin du monstre. Il expliqua qu'il fallait attendre que les chairs se reforment et que les pattes poussent à nouveau afin d'offrir une prise plus solide aux cordages. Le capitaine répondit une fois encore d'une courbette mécanique. Lorsque Keido fit demi-tour, il devina le poids du regard du militaire sur ses épaules. Il le considérait avec crainte et respect,

mais peut-être aussi avec méfiance.

CHAPITRE VI

Vêtu de son armure sombre, dont les éléments cliquetaient au rythme du trot du cheval, Keido apparut sur les berges du lac, la tête haute. Il n'accorda aucun regard à la foule silencieuse qui s'écartait devant sa monture. Le soleil était haut dans le ciel et, tandis qu'il s'appliquait à une moue de dédain, Keido pensa que c'était une belle journée. Dans l'air transparent montaient les filets de fumée blanche et odorante, entretenus par des moines maigrichons venus d'un temple voisin. De temps en temps, à l'instar des moines en robe jaune qui avaient accompagné Keido jusque dans le Pays des Mille Nuages, ils jetaient sur les flammes une poudre blanche, provoquant un flamboiement d'étincelles bleues.

La peau grise et épaisse du monstre à la surface de l'eau frémissait et des palpitations affectaient la grosse masse flasque comme si un cœur y battait à tout rompre. D'énormes tentacules avaient poussé sur ses flancs et s'étaient soudés les uns aux autres, en d'étranges circonvolutions. Des crevasses couvertes de croûtes brunes rappelaient les blessures infligées par les coups de hache et de sabre. La créature s'étendait sur la berge et la façade en bois d'une demeure vide s'était fracassée sous l'impact d'une patte qui plongeait dans une pièce sombre. Keido s'avança vers le capitaine et mit pied à terre, dans un bruit de ferrailles entrechoquées.

— On ne peut plus attendre, commença le capitaine en désignant la façade détruite par le coup de patte du monstre. Si ton plan échoue, il sera trop tard pour endiguer la croissance du monstre !

— Le moment est venu, rassure-toi ! répliqua Keido. Dis aux hommes que tu as recrutés de planter les pieux et d'y enrouler les cordes. Prends au moins dix hommes vaillants par corde. Que tout soit en ordre au moment où je donnerai le signal de haler !

Puis, avisant la foule massée à quelques mètres, il ajouta :

— Demande à tes soldats de dégager la berge !

Un moment plus tard, des coups de marteau et de massue retentirent dans le silence inquiet qui s'était emparé des villageois. Des hommes creusaient, d'autres enfonçaient les pieux grands comme des arbres, dont les pointes avaient été taillées comme des flèches.

On ignorait la taille exacte de la créature, sa puissance réelle, et rien ne permettait de prévoir sa réaction. Cependant, Keido se remit en selle et suivit de loin l'exécution de ses ordres avec une apparente placidité. Le monstre se trouva bientôt cerné de toutes parts. On enroula les cordes autour des pieux qui devaient servir de levier lorsque les hommes commenceraient à hisser le corps de l'eau. Puis, avec précision et élégance, les soldats accomplirent le jet de dizaines de lances qui se fichèrent dans la peau de la créature. À présent, Keido concentrait toute son attention sur la masse frémissante, hérissée de lances. Il transpirait. Mais il ne trembla pas. Face aux milliers d'yeux qui balayaient l'espace le séparant de la créature, il s'efforça de préserver une posture raide, statuaire, suggérant le triomphe et l'invulnérabilité. Il glissa les doigts sous sa cotte d'arme et s'empara avec précaution de la carte de la Faille, qu'il enroula autour de la poignée de son sabre.

Le soleil atteignait son point le plus haut au-dessus des collines. Quelques nuages effilochés dérivèrent vers l'est, presque transparents. Autour de la lame brillante du sabre de Keido, l'air vibrail imperceptiblement et un murmure léger courait le long du métal de l'arme.

Au signal, les cordes se tendirent et les hommes halèrent. Des vagues se formèrent autour du monstre et s'écrasèrent sur la rive, se frangeant d'écume et trempant les villageois à l'œuvre. Quelque chose résista au fond de l'eau. Le capitaine encouragea les hommes. Les remous du lac prenaient les proportions d'une tempête sous un ciel étrangement limpide. Soudain jaillit un geyser d'eau teinté de sang, qui retomba en pluie chaude sur la berge. On crut que les eaux se fendaient. D'énormes pattes palmées émergèrent en se démenant et en frappant l'eau avec violence, telles des rames. Le souffle coupé, Keido fixait le monstre qu'on hissait sur la berge sans pouvoir le contenir. L'eau bouillonnait comme si un grand vide s'était fait au fond du lac. Elle se colorait de rouge, était striée par une écume écarlate. Les cordes grinçaient contre les pieux, la masse grise et pleine de replis s'arrachait du lac. La maison à la façade détruite s'écroula tout entière, dans un fracas de planches brisées. Une odeur écœurante de pourriture s'exhalait des chairs mutilées. Le monstre déjà hérissé de lances s'abattit sur les pieux pointus tandis que les hommes se repliaient en catastrophe : on vit enfin la tête du monstre, couverte d'algues, d'où se détachaient d'immenses yeux de poisson et des branchies roses, en forme de croissant, que l'air brûlait.

Keido entraîna alors son cheval au galop, le sabre dressé et vibrant comme si la lame avait été de cristal. Il serrait la carte de la Faille autour de la poignée jusqu'à en avoir mal aux phalanges. Le cheval se cabra devant le monstre ensanglanté et dont la tête boueuse cherchait

désespérément à regagner l'eau. Keido frappa la masse grise. Le sabre s'enfonça dans les chairs jusqu'à la garde, avec une incroyable facilité. Puis, à partir de l'impact initial de l'arme, la peau commença à se fendre, les chairs à se séparer, les os à casser. De profondes fentes s'ouvrirent en serpentant, disjoignant toutes les parties du corps du monstre, comme si une force invisible l'écartelait dans un bruit assourdissant de déchirements et de craquements.

On eût dit que, d'un seul coup de sabre, Keido avait rompu toutes les attaches qui font d'un corps une chose unie.

Puis le silence tomba. Peu à peu, une plainte craintive et admirative à la fois parcourut la foule des villageois et des soldats. Keido rangea prestement la carte magique dans sa ceinture, puis extirpa son sabre et le brandit.

Le capitaine s'approcha sur un signe du Guerrier.

— Maintenant, que l'on coupe la tête de cette créature, dit Keido. Que l'on confectionne un sac solide à sa mesure pour me le remettre avant la nuit.

— Bien, dit le capitaine.

— Je veux enfin une escorte de dix hommes. Je pars ce soir pour le château du Seigneur Hirogawa afin de lui remettre la tête sans tarder.

Plus tard, Keido vit la horde des chiens blancs sortir de la forêt, humant l'odeur des morceaux éparpillés du monstre qui flottait sur le village.

CHAPITRE VII

Keido quitta la bourgade en fin d'après-midi, escorté des dix soldats. Le petit groupe voyagea jusqu'à la nuit par un étroit chemin de terre qui sinuait dans la campagne. Des tapis d'herbes sauvages verdissaient dans les champs incultes et sur le flanc des coteaux. Les soldats connaissaient bien la région et se tenaient sur leur garde. Celui qui guidait la marche portait accrochée à la hampe de sa lance la bannière rouge et jaune du clan Hirogawa. Lorsque le soleil déclina, ils traversèrent une rivière puis pénétrèrent dans un bois et bientôt la lune parut au-dessus des arbres. Les troncs effilés et noirs paraissaient flotter au-dessus de la brume qui montait de la terre humide pour se répandre en vagues immobiles. À deux reprises, Keido et les soldats laissèrent souffler les chevaux. À l'aube, ils grimpèrent sur un promontoire rocheux et se reposèrent un long moment. Très loin vers l'est se dressaient des montagnes bleutées. Les hauts sommets crevaient la couche des nuages. Un soldat montra le pic le plus à l'est. Il s'agissait du Mont Hakoo où avait été construit le grand temple de l'ordre de la Robe Jaune, du temps de l'empereur Soga. Au pied du promontoire rocheux s'étendait une plaine rase et encaissée entre des plateaux de granit. Quelques bosquets d'un vert sombre et poussiéreux paraissaient y être posés comme des bouquets. Lorsque le groupe reprit la route, le soleil se levait au-dessus du Mont Hakoo. Ils parvinrent au poste frontière établi à l'entrée du territoire du Seigneur Hirogawa en milieu de matinée. C'était une solide construction de bois. Sur la toiture plate et ceinte d'une palissade de planches, Keido vit des hommes armés d'arcs et de flèches. Le soldat de tête exhiba la bannière au garde qui venait d'apparaître au milieu du chemin. Puis il mit pied à terre.

— Une montagne ? dit le garde en posant déjà la main sur la poignée de son sabre.

— Mille nuages ! répondit le soldat.

Une fois échangé le mot de passe, celui-ci désigna Keido en grommelant quelque chose. Keido s'avança. Le garde jeta un coup d'œil au sac de toile accroché à sa selle d'où s'exhalait une odeur nauséabonde. Il hocha la tête en grimaçant, fit un signe aux soldats en

faction sur le toit puis s'écarta pour les laisser passer.

Quelques heures plus tard, les soldats arrivèrent au pied du plateau de granit au sommet duquel, aussi vaste qu'une ville, se dressait le château du Seigneur Hirogawa.

Keido contempla un moment l'édifice qui paraissait aussi haut qu'une montagne. Une première enceinte surplombait la base granitique du plateau. De loin en loin, au-dessus de l'enceinte, se dressaient les tours à plusieurs étages. Les sentinelles, minuscules points sombres, allaient et venaient lentement d'un étage à l'autre. Une lourde porte de bois s'ouvrait sur le flanc de la muraille. On y accédait par un pont suspendu au-dessus du vide. Des milliers de cloches carillonnèrent lorsque Keido et les soldats s'y engagèrent. Au même instant, des nuées d'oiseaux se dispersèrent au-dessus du château, dans le ciel d'un bleu limpide, comme emportés par une bourrasque. Le soldat qui portait la bannière s'était détaché du groupe. La porte s'ouvrit devant lui et un homme en arme s'avança pour demander le mot de passe. Keido, entouré de son escorte, pénétra à l'intérieur de l'enceinte sur une vaste place où régnait une intense agitation. Les civils se mêlaient aux militaires. Le son assourdissant des cloches faisait frémir le sol et les maisons mais personne ne paraissait incommodé. Il cessa subitement. Keido leva les yeux vers le sommet des tours où claquaient les bannières jaune et rouge. Une étrange sensation de paix émanait de la forteresse balayée par un vent froid. L'air était pur.

Une deuxième enceinte s'élevait cinquante mètres plus loin. Les soldats y laissèrent Keido où un capitaine vint le chercher.

— Le Seigneur t'attend dans la salle du Conseil, dit celui-ci. On lui a parlé de ton exploit et il est curieux de savoir comment tu t'y es pris !

Puis il pivota sur ses talons. Keido abandonna son cheval à un garde et le suivit à pied le long d'une haie de soldats en armes. Une troisième enceinte moins imposante que les deux premières entourait le château proprement dit qui abritait les appartements du Seigneur Hirogawa, les demeures des membres de sa cour et des chefs militaires. Une porte en bois de cèdre finement ouvragée s'ouvrait sur une place dallée de marbre et plantée de saules pleureurs. Sur la gauche, devant l'entrée des appartements du Seigneur Hirogawa, se trouvait un bassin circulaire. De la mousse bleue et verte en tapissait les bords et sur l'eau, parmi les pointes des algues, flottaient des nénuphars blancs et jaunes. Keido contourna le bassin à la suite du capitaine et pénétra dans une salle plongée dans la pénombre. Le long des murs se devinaient les sentinelles immobiles comme des statues. Puis ce fut un long corridor éclairé par des lampes à huile, deux autres salles et le capitaine s'arrêta devant une porte coulissante à panneaux

de soie rouge. La porte s'ouvrit sur un jardin. Le capitaine s'éclipsa et Keido, clignant des yeux devant l'intensité soudaine de la lumière, s'avança. Au fond du jardin, assis sur un tapis, se tenait le Seigneur Hirogawa. Keido ôta son casque et ploya la nuque, les yeux baissés vers le sol. Le Seigneur Hirogawa demeura un long moment silencieux. On entendait le vent siffler le long des tours et des voix lointaines parvenaient de tous les coins de la forteresse. Le jardin était planté d'une baie de buissons en fleurs. Une large flaque de soleil tombait sur le Seigneur Hirogawa. Keido déposa son sac de toile devant lui.

— Qui es-tu ? dit enfin le Seigneur. D'où viens-tu, toi qui portes cette armure et ose bafouer la renommée de mon armée en prétendant être plus fort que mes soldats ?

— Que Sa Seigneurie me pardonne mon arrogance, dit Keido en posant un genou à terre. Je sais combien la renommée de votre armée est justifiée ! Jusqu'à la Muraille de Pierre d'où je viens, on parle de vos exploits !

— La Muraille de Pierre ? répéta le Seigneur Hirogawa, surpris. Tu viens donc de si loin ?

— Pour vous offrir mes services, dit Keido d'un ton déférent.

Comme le voulait le code de politesse, il ne regardait pas le Seigneur Hirogawa en face. Son champ de vision allait jusqu'à ses genoux et aux genoux de ceux qui étaient assis à ses côtés. À droite, il remarqua l'étoffe soyeuse d'un vêtement de femme. Il comprit qu'il s'agissait de Dame Soo-Iri. Il entendit que le Seigneur Hirogawa murmurait quelque chose à son voisin de droite puis qu'on ouvrait la porte derrière lui. Quelqu'un approcha.

— Lève la tête ! ordonna le Seigneur Hirogawa. Nous allons voir ce que renferme ce sac !

Keido redressa la tête. Son regard croisa celui du Seigneur Hirogawa. C'était un homme d'âge mûr. Son front était rasé jusqu'au milieu du crâne et ses cheveux noirs parsemés de fils argentés tombaient en une fine natte sur sa nuque. Une cicatrice partait d'un coin de ses lèvres et creusait une profonde ride jusqu'à l'oreille droite. Il donnait l'impression de sourire tout en affectant un air grave et sévère. La Dame maintenait le visage baissé. Keido lui jeta un bref coup d'œil. Elle lui parut très belle mais il détourna rapidement la tête. L'homme qui se trouvait à la droite du Seigneur Hirogawa semblait le toiser et il en conçut un sentiment de malaise. Il était vêtu d'une robe brune. Ses cheveux blancs étaient également nattés. Keido comprit qu'il s'agissait du Maître de Discipline. Il organisait les cérémonies religieuses et présidait à tous les rites sacrés. Son pouvoir paraissait grand auprès du Seigneur Hirogawa. Keido pensa qu'il lui faudrait se méfier de cet homme. Le garde qui venait d'apparaître

dans le jardin commença à défaire la lanière du sac de toile. Il en vida le contenu sur le gravier devant l'assemblée intriguée. La tête roula aux pieds du Seigneur Hirogawa qui réprima un sursaut de dégoût. L'amas de chairs visqueuses répandait une odeur insoutenable. Les yeux avaient été crevés. Du sang échappé par les branchies avait noirci en séchant et formait des croûtes brunes. Le garde recula en portant une main devant sa bouche.

— C'est la tête du monstre du lac ! dit-il au Seigneur Hirogawa.

À ces mots, la Dame releva la tête. Son regard croisa celui de Keido. Celui-ci entendait à peine à présent ce que disait le Seigneur Hirogawa. La beauté de la Dame lui coupa le souffle. Son visage était très pâle et ses yeux d'un noir d'encre. Un sourire timide étirait ses lèvres et pourtant son regard demeurait froid et distant. Le Seigneur Hirogawa congédia le garde.

— Comment t'y es-tu pris ? demanda-t-il à Keido. Quel est le mystère de ta force ?

— Il n'y a pas de mystère, dit Keido lentement. La valeur d'un Guerrier est de savoir utiliser à ses propres fins la force qui s'oppose à lui.

Le Seigneur Hirogawa se tourna vers le Maître de Discipline qui hochait la tête.

— Tu réponds à côté ! s'exclama-t-il. Mais peu importe, ta réponse me plaît !

Keido comprit alors qu'il l'acceptait dans les rangs de ses soldats. Un peu plus tard, le garde revint armé d'une lance sur la pointe de laquelle il planta la tête du monstre. Pendant trois jours et trois nuits, le trophée macabre serait exhibé sur la plus haute des tours. Le Seigneur Hirogawa se leva, suivi de Dame Soo-Iri et du Maître de Discipline. Celui-ci s'avança vers Keido.

— Le Seigneur désire que tu sois instruit de la très longue histoire de sa lignée, dit-il d'une voix gutturale. Ainsi que des récents développements de la guerre avec le clan Kaneku. Puis tu devras prêter serment dans le Temple du Nord devant l'assemblée des moines et en ma présence. Dans les jours qui viennent, le Seigneur te fera connaître ta mission au sein de son armée !

Il pivota sur ses talons. Keido le suivit dans les corridors et les salles de la demeure seigneuriale. Le vieil homme avançait la tête haute, d'un pas souple et silencieux. On s'écartait devant lui en signe de respect. La demeure était plongée dans un silence solennel. En de rares endroits, par de petites fenêtres ouvertes sur le ciel, tombaient des rais de lumière dorée. Ils marchèrent longtemps puis ils parvinrent devant une grande porte coulissante à panneaux de papier opaque. Un garde se précipita devant le Maître de Discipline pour l'ouvrir. Ils se trouvaient à l'extrémité de la place, à quelques mètres à peine du

Temple du Nord. C'était un édifice imposant et austère, taillé dans une pierre blanche. L'entrée occupait une grande partie de la façade sud. Une vingtaine de moines se trouvaient dans la grande salle des prières, assis sur des nattes de paille autour d'un brasero où se consumaient des braises odorantes. Ils psalmodiaient des prières d'un ton monocorde et triste. On les entendait de loin, sur la place, comme un bruissement d'insectes. À l'arrivée du Maître de Discipline, ils se turent et se courbèrent à trois reprises, les yeux rivés sur leurs genoux. Puis ils se levèrent dans un froissement d'étoffe pour se disposer en deux lignes parallèles, de part et d'autre du brasero. Ils étaient tous vêtus de la même robe jaune et avaient le crâne rasé. Le Maître de Discipline s'avança entre les deux lignes, suivi de Keido. Sans un regard pour les moines, il gagna le fond de la salle des prières. Une petite porte s'ouvrit devant lui, sur une salle plus petite. Des étagères couraient le long des quatre cloisons, ployant sous le poids de milliers de livres empoussiérés. Le centre de la pièce était occupé par de grands coffres d'où dépassaient des étoffes de soie brodées de fils d'or et des tapis aux teintes sombres. Un peu plus loin se tenait un vieil homme assis en tailleur sur un coussin, devant un grand cahier posé sur un pupitre. Il avait un pinceau à la main. Il acheva sa page de calligraphie sans s'interrompre, attendit que l'encre fût sèche puis leva lentement les yeux vers le Maître de Discipline.

CHAPITRE VIII

Le Calligraphe était l'homme le plus âgé de tous les habitants du château. Il était entré au service du père du Seigneur Hirogawa. Il avait passé la plus grande partie de sa vie dans cette salle retranchée au fond du Temple du Nord, parmi les vieux livres, le pinceau à la main devant son pupitre. Pourtant, malgré son existence recluse à l'abri de la lumière et des bruits des combats, il connaissait mieux que quiconque les moindres détails de la guerre entre les deux clans rivaux. Le Seigneur Hirogawa le respectait comme son propre père. On racontait qu'au moment de sa mort, la puissance du clan Hirogawa déclinerait. Le château serait la proie des flammes et tomberait en ruine. Keido l'écouta parler un long moment, fasciné par le vieillard dont la silhouette paraissait sculptée dans un noyau de brume. Sa voix éteinte retombait dans la salle comme au fond d'un puits, aussitôt happée par le silence et la poussière des livres. Il parla longtemps de la construction du château du temps de l'empereur Soga puis des innombrables guerres contre les fiefs voisins, qui se soldèrent par des échecs cuisants. Le château brûla et fut abandonné. Deux siècles plus tard, il fut reconstruit par un membre de la famille Hirogawa.

— Ce fut l'époque des premiers soulèvements contre le fief du clan Kaneku, ajouta le Calligraphe après un silence. Hirogawa s'enferma dans ses murs à la tête d'une armée de paysans et soutint un siège de plusieurs mois. Il vainquit non par la force mais par la ruse et l'intelligence. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'on découvrit dans un lieu secret la carte du Jeu de la Trame. À cause de cette carte, la guerre a repris contre Kaneku, il y a plusieurs dizaines d'années.

Tout en parlant, il avait refermé le cahier et posé le pinceau sur son pupitre. Puis il avait balayé d'un coup d'œil les cloisons tapissées de livres.

— Toute l'histoire de mon Seigneur est consignée dans ces volumes par le soin d'une longue lignée de Calligraphes dont je descends.

Ses yeux sombres s'élevaient sur ses tempes comme deux traits noirs tracés au pinceau.

— Depuis un an, reprit-il du même ton fatigué, dix mille hommes ont trouvé la mort dans les collines, au pied du Mont Hakoo. Six mille

cavaliers et trois mille soldats d'infanterie. Les autres, ce sont les paysans installés sur le territoire du Seigneur Hirogawa. L'armée ennemie a subi des pertes similaires. Le gros des combats a cessé avec le début de l'hiver. Ils ont repris il y a quelques semaines et cesseront pour la trêve d'été. C'est à cette époque que les caravanes de marchands se risquent à venir jusqu'au pays des Mille Nuages.

— Pourquoi ne pas profiter de la trêve pour porter un coup décisif à l'ennemi ? demanda Keido.

Le Calligraphe leva les yeux vers lui, surpris.

— Ce serait déloyal !

— La loyauté est peut-être la ruse du lâche, se risqua Keido. Durant mes années d'apprentissage, j'ai appris à distinguer le sens de l'honneur du sens de la loyauté.

— De toute manière, répondit le Calligraphe en se détournant, je ne décide rien. Je consigne les événements dans les livres, je n'ai aucun pouvoir.

Après un nouveau silence, il évoqua rapidement l'état présent des forces militaires du clan Hirogawa.

— Elles s'amenuisent, conclut-il. Nous manquons de chefs compétents. Les soldats vieillissent. Et puis la région autrefois florissante s'est appauvrie. Les marchands hésitent parfois à venir jusqu'ici. La terreur qu'inspirent les monstres qui errent dans les collines en a dissuadé plus d'un !

Puis il se dirigea d'un pas traînant vers la porte.

Le Maître de Discipline se tenait agenouillé devant le brasero, la tête baissée. Un murmure incompréhensible s'échappait de ses lèvres que les moines reprenaient à l'unisson. De courts silences punctuaient les formules rituelles pendant lesquels on entendait les bruits extérieurs. Keido attendit que la prière fût achevée. Il avait l'impression que l'agitation allait croissant sur la place. Le Maître de Discipline se leva, disposa une grande natte en soie près du brasero et brûla de l'encens dans un vase en argent. Un moment plus tard, le Seigneur Hirogawa apparut sur le seuil du temple, accompagné de son épouse et du lieutenant de sa garde personnelle. Il prit place sur la natte de soie et les prières recommencèrent. Keido était assis face au Seigneur Hirogawa, de l'autre côté du brasero. Il avait ôté son heaume et sa cotte d'arme et demeurait tête baissée, immobile et attentif. À plusieurs reprises, il remarqua que Dame Soo-Iri lui jetait de brefs coups d'œil. Le Calligraphe était à l'écart, au fond de la salle. Le Maître de Discipline venait de poser une bouilloire sur le brasero. Lorsque l'eau fut chaude, il la versa dans un bol en laque noire puis y jeta une poudre verte. Keido trempa les lèvres dans la boisson épaisse et amère. Puis il s'agenouilla et se prosterna devant le Seigneur Hirogawa.

- Je suis résolu ! dit-il d'un ton ferme.
- À vivre pour ton Seigneur et maître, dit le Maître de Discipline.
- Je suis résolu, répéta Keido.
- À verser ton sang pour sa cause, à mourir pour lui.
- Je suis résolu jusqu'à la mort ! dit Keido en redressant la tête.

Puis le Maître de Discipline jeta une poignée de poudre blanche sur les braises. Une épaisse fumée blanche s'éleva au-dessus du brasero et se répandit dans la salle. Au milieu des volutes opaques, Keido vit le visage pâle de Dame Soo-Iri qui le regardait à présent d'une étrange façon. Dans la fumée, les lignes de son visage paraissaient se défaire. Seuls ses yeux noirs demeuraient comme deux perles, immobiles et perçants. Elle continua à le fixer lorsqu'il revêtit son armure. Puis il quitta le Temple du Nord. Il fut conduit hors de la citadelle intérieure, dans le quartier des logements des soldats, au pied de l'enceinte médiane. Sa chambre était de taille modeste. Une bannière aux couleurs du clan Hirogawa tendue sur une cloison en constituait la seule décoration. Une natte de paille était roulée et posée sur un coffre en osier. À côté du coffre se trouvait une lampe à huile. Une petite fenêtre s'ouvrait sur l'enceinte médiane. Keido s'y accouda et vit que le jour déclinait. Les cloches carillonnèrent à nouveau. On eût dit que les milliers de tintements tombaient du ciel et s'abattaient sur l'immense château comme une pluie de grêlons.

CHAPITRE IX

Keido fut réveillé à l'aube par le pas heurté des chevaux et les cris des soldats. Il était prêt lorsqu'un homme vint le chercher. Une puissance à peine contenue émanait de son corps souple et musclé de soldat bien entraîné. Keido avait conscience de sa propre allure moins imposante mais il était rusé et habile à esquiver les coups, sans pour autant paraître lâche ou faible. Il avait confiance en lui. Jusqu'à présent, tout s'était déroulé suivant ses plans. Il suivit l'homme d'un pas alerte et traversa une place encombrée de soldats en armes qui semblaient sur le point de partir. Entre la première et la troisième enceinte, des mouvements de troupes incessants donnaient l'impression que l'armée ennemie venait d'encercler le château pour l'assaillir d'un instant à l'autre. Il n'en fut rien. Keido fut conduit dans les bureaux de l'état-major où l'attendait le lieutenant de la garde personnelle du Seigneur Hirogawa. Il apprit qu'un messenger était arrivé au milieu de la nuit et avait annoncé qu'une partie de l'armée de Kaneku avait été mise en déroute dans la région des lacs, au pied du Mont Hakoo.

— Mais depuis trois jours, des monstres surgissent des lacs, ajouta le lieutenant. Trois cents de nos soldats sont retranchés dans une cuvette et doivent les combattre. Une unité de fantassins est partie à l'aube, pour leur prêter main-forte. Mille cinq cents hommes. Le Seigneur Hirogawa partira en personne à la tête de mille cavaliers. Ta première tâche est de former une compagnie de jeunes soldats à l'art de la guerre en vue d'une offensive générale. Tous les hommes valides et en âge de porter l'uniforme devront être prêts !

Sa voix tomba dans le silence de la pièce, claquant comme un coup de fouet. Dans d'autres pièces, Keido entendit des officiers qui palabraient. Dehors, l'agitation avait décréu. Le soleil brillait au-dessus des tours où les silhouettes noires des sentinelles tournées vers les collines paraissaient suspendues au-dessus du vide. Les bannières jaune et rouge flottaient de loin en loin, comme des flammes attisées par le vent.

Le lieutenant de la garde personnelle du Seigneur Hirogawa informa Keido que sa mission débutait aujourd'hui même puis il quitta

la pièce. On donna à Keido une monture munie d'une selle en cuir rouge sang. Flanqué de cinq capitaines, il avança au pas le long d'une colonne d'hommes en armure grise et blanche. Ils portaient des arcs et des flèches et un sabre à lame longue accroché à leur ceinture. La colonne s'étendait sur une cinquantaine de mètres. Keido évalua le nombre de soldats à quatre ou cinq cents. Il s'arrêta à mi-hauteur de la colonne et se tourna vers les hommes. Effaré, il constata qu'il s'agissait en fait d'adolescents d'une quinzaine d'années.

Les cinq capitaines s'étaient disposés en demi-cercle, quelques mètres derrière Keido. Celui-ci observa les visages tendus vers lui un à un, comme s'il voulait tous les connaître d'un seul regard. Leur heaume tombait bas sur leur front. Les armures paraissaient trop grandes et empêtraient leur corps à peine formés. Dissimulant sa surprise, Keido leva lentement la main droite. Les jeunes soldats pivotèrent sur leurs talons d'un même mouvement et se dirigèrent vers la porte principale de l'enceinte extérieure. Celle-ci s'ouvrit sur un ciel d'un bleu éclatant. Keido s'avança le premier sur le pont suspendu au-dessus du vide. Devant lui, s'étendait à perte de vue la nappe verte des collines et des plaines, morcelée par le sillon argenté des rivières. Soudain des coups de gong résonnèrent, provenant de la citadelle intérieure, bientôt suivis du tintement aigre des cloches. Keido dressa la tête en éperonnant doucement les flancs de sa monture. Un vent froid le heurta de plein fouet, sifflant à ses oreilles. Il entendit un moment le son des cloches et les coups de gong puis, parvenu à l'autre bout du pont, il lança son cheval au galop.

La colonne s'enfonça dans les collines jusqu'à une vaste clairière. Les soldats mirent pied à terre. Keido donna les instructions aux cinq capitaines. Il prit part lui-même à plusieurs exercices d'entraînement, à la tête d'une centaine d'adolescents. En raison de leur jeune âge, ils manquaient de force et d'adresse. Pourtant, ils faisaient preuve de bonne volonté et Keido admira leur courage. La même ardeur à vaincre l'ennemi imaginaire les animait tous et les portait bien au-delà de leurs limites physiques. La menace perpétuelle de la guerre les avait profondément marqués. Ils bandaient les cordes de leur arc et lançaient les flèches comme si les cibles étaient vivantes. Ils couraient comme après un ennemi, pendant des kilomètres. Des volées de flèches fendaient l'air lumineux de la clairière. Assis en bordure du camp d'entraînement, Keido prodiguait à présent des conseils et donnait des ordres aux capitaines. Le soleil déclina au-dessus des collines. Les rangs se reformèrent. La colonne regagna le château avant la nuit.

Keido s'appliqua soigneusement à sa tâche durant plusieurs jours. Les jeunes soldats apprenaient vite. Ils savaient qu'ils partiraient bientôt se battre. Cette perspective les emplissait de joie.

Le soir, après avoir partagé un repas frugal avec les soldats de son unité, Keido se retirait dans sa chambre. Il parlait peu et demeurait à l'écart. Il prenait parfois un peu de temps et déambulait dans les ruelles sombres et désertes, entre l'enceinte médiane et l'enceinte intérieure. Un jour, il comprit qu'on le suivait. Il se retourna brusquement. Un homme sortit de l'ombre et s'avança vers lui. C'était un serviteur vêtu avec soin. Il portait un message de Dame Soo-Iri qui désirait rencontrer Keido dans ses appartements. Celui-ci, perplexe, songea au beau visage tel qu'il l'avait aperçu au travers de la fumée, dans le Temple du Nord. Puis il se souvint de ce que lui avait dit le marchand, plusieurs mois auparavant à la Douzième Porte. « Une vraie démonsse ! » s'était-il exclamé. Derrière son ton acerbe, Keido avait décelé la crainte que la Dame lui inspirait, à lui comme à tous les habitants du Pays des Mille Nuages. Le serviteur demeurait planté devant Keido, attendant une réponse. Il jetait des coups d'œil inquiets autour de lui. Piqué par la curiosité, Keido lui annonça qu'il était prêt à le suivre. Il était tard et la citadelle sombrait peu à peu dans un profond sommeil. La nuit était sans lune. Keido regarda les étoiles qui paraissaient basses et, sans raison précise, se sentit soudain plus confiant.

CHAPITRE X

Dame Soo-Iri occupait l'aile est de la demeure seigneuriale. On y accédait par une porte qui s'ouvrait sur la place, non loin du Temple du Nord. Des sentinelles allaient et venaient d'un bout à l'autre de la place. Le serviteur fit signe à Keido de ne pas faire de bruit et les deux hommes se coulèrent dans l'ombre, au pied de la façade de la demeure. La porte coulisssa derrière eux dans un léger bruissement. Un peu plus tard, Keido se trouva dans une petite pièce faiblement éclairée par une lampe à huile. Le serviteur venait de s'éclipser. La demeure était une enclave de silence, de paix et de raffinement à l'intérieur du château. Les bruits de la guerre n'y parvenaient que sous forme d'échos, comme une réalité désincarnée simplement destinée à alimenter les chroniques du Calligraphe. L'architecture générale de la citadelle intérieure évoquait à Keido celle du Manoir du Roseau. Elle était plus complexe pourtant et témoignait d'une plus grande puissance. Mais cette ressemblance marquait l'origine commune des grands domaines seigneuriaux qui dataient de la fin du règne de l'empereur Soga. Keido s'était assis sur une natte au milieu de la pièce. Au bout d'un moment, il vit une lueur et des ombres grandir peu à peu au travers du papier opaque de la porte close. Puis, se découpant dans la clarté d'une bougie, Dame Soo-Iri apparut. Elle était accompagnée de deux suivantes. Son visage poudré paraissait extraordinairement blanc dans la pénombre. La flamme de la bougie se reflétait dans ses yeux. Elle portait une robe de soie bleu marine serrée à la taille par une ceinture vert d'eau. Elle pénétra dans la pièce, congédia les deux suivantes et referma la porte. Ses longs cheveux se répandirent sur ses épaules comme un voile. Ils tombaient jusqu'à terre. D'un geste souple, elle les rejeta en arrière. Elle fit brûler de l'encens puis s'agenouilla face à Keido.

— On dit que tu es très habile au combat, commença-t-elle en regardant Keido dans les yeux. Et que les soldats à qui tu apprends l'art de la guerre ont fait de grands progrès !

Keido la remercia.

— J'ai moi-même appris pendant de longues années, dit-il. La formation d'un Guerrier requiert beaucoup de patience.

— Et tout autant de force et d'intelligence, continua Dame Soo-Iri. Ce qui n'est pas le cas des soldats dont tu as la charge !

— Ils sont jeunes et pleins d'enthousiasme !

— Peut-être mais cela ne servira à rien.

— Que voulez-vous dire ? demanda Keido.

Dame Soo-Iri contempla un moment la fumée qui s'échappait de l'encensoir. La lueur de la lampe à huile dessinait des ombres frêles sur les cloisons. La Dame soupira sans répondre. Puis elle regarda Keido à nouveau.

— Comment t'y es-tu pris pour tuer le monstre ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint, avec un sourire narquois. Les hommes qui sont au service de mon époux sont puissants et prêts à risquer mille morts pour défendre sa cause, enchaîna-t-elle. Pourtant aucun d'eux n'est jamais venu à bout d'un monstre ! Tu es le premier qui a accompli un tel exploit !

Elle plissa les yeux, mais Keido ne broncha pas.

— On peut imaginer que lorsque Kaneku aura pris connaissance de ton exploit, il entrera dans une rage folle et prendra des mesures exceptionnelles !

Sa voix s'était faite soudain plus aiguë et son visage paraissait tendu. Elle sortit un éventail des plis de sa robe et l'agita doucement devant elle. Elle guettait une réaction de Keido.

— Il faudra bien que la guerre s'achève ! reprit-elle au bout d'un moment. Mais bientôt il sera trop tard pour espérer quelque gloire d'une victoire ! Il faut réveiller l'ardeur des soldats ! Qu'ils se battent de toute leur âme et périssent dans les combats les plus sanglants !

Elle se dressa sur ses genoux. Elle eut un sourire engageant et se pencha vers Keido.

— Quand je t'ai vu la première fois dans le jardin, murmura-t-elle, j'ai senti que tu cachais quelque chose.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu es puissant, dit-elle en passant la main sur l'épaule de Keido. Tu as l'air courageux, mais tu sembles craindre quelque chose.

Keido réprima un geste de recul. Il se sentit soudain mal à l'aise, pensant que la Dame se moquait de lui. En même temps, le parfum lourd qui s'exhalait de ses longs cheveux éveillait en lui une sensation trouble. Elle se mit à rire, puis se leva et se mit à marcher dans la pièce. Les cheveux paraissaient se congutiner dans l'ombre et finissaient par se confondre avec la soie brillante de sa robe. Keido la contempla, fasciné. Il ne distingua bientôt plus qu'une ombre fantomatique dont seul le visage se détachait comme un masque.

La Dame s'arrêta et fit face à Keido.

— Il faudra bien que la guerre s'achève ! dit-elle sèchement puis elle referma son éventail dans un léger claquement. Viens ! ajouta-t-

elle. Suis-moi !

Elle se dirigea d'un pas alerte vers la porte puis s'enfonça dans le corridor par où elle était venue. Keido la suivit. Il lui sembla avoir parcouru une longue distance lorsque la Dame s'arrêta devant une porte. On n'entendait aucun bruit. La vaste demeure paraissait déserte. Le corridor se poursuivait bien au-delà de la porte. On pouvait rejoindre les dépendances de l'aile nord et l'aile ouest sans mettre le nez dehors.

Keido pénétra à la suite de la Dame dans une pièce bien éclairée par des dizaines de lampes à huile accrochées sur les murs. Les flammes immobiles dessinaient des ronds de lumière rousse et dorée sur les cloisons. Keido demeura bouche bée devant la splendeur des tentures et des peintures à l'encre diluée qui les tapissaient. Au centre de la pièce se dressait une estrade couverte de nattes épaisses et de coussins. Dame Soo-Iri souffla les lampes à l'exception d'une seule puis se hissa sur l'estrade et s'agenouilla sur un coussin. Keido s'avança vers elle avec le sentiment désagréable que chaque instant de la soirée avait été prémédité. Il ignorait quel était le dessein secret de la Dame, mais lorsqu'il s'agenouilla face à elle, il comprit qu'il ne pouvait plus faire marche arrière. La Dame posa une main glacée sur sa nuque. Elle souriait, le visage tout près du sien. Keido ne broncha pas. Le grain de sa peau était d'une finesse soyeuse et dans son regard noir et intense, des braises paraissaient couvrir. Il était comme serré dans un étau tandis que le souffle de la Dame s'accélérait, emplissant tout l'espace autour de lui. Elle semblait guetter dans le corps de Keido les signes du désir qu'il éprouvait pour elle. Elle voulait qu'il soit prêt à se soumettre le premier. Keido imagina qu'elle était comme un Guerrier, comme une armure scintillante et invincible. Bientôt, elle se trouva nue contre lui, ses seins étaient aussi blancs que son visage. Elle exerça une légère pression du buste. Keido se pencha en arrière. L'instant suivant, elle se coucha sur lui et posa la main sur son sexe. Keido ferma les yeux, pétrifié. Un frisson le parcourut des pieds à la tête. Il serra violemment les dents pour ne pas gémir.

CHAPITRE XI

Dame Soo-Iri s'était revêtue à la hâte et, à présent, rallumait les lampes à huile. Elle allait de l'une à l'autre à petits pas. Ses gestes lents et mesurés semblaient participer à un rituel répété chaque nuit. Keido s'avança vers elle, les yeux rivés sur les tentures et les peintures qui émergeaient peu à peu de l'ombre.

— Voilà l'histoire du clan Hirogawa résumé en quelques œuvres d'art, commenta Dame Soo-Iri. C'est une vieille tradition. De siècle en siècle, des dizaines d'artistes ont usé leur vie sur ces pièces !

Elle s'était arrêtée devant un grand carré de soie noire où figurait un champ de bataille. Derrière la ligne des combattants, Keido remarqua une étrange scène : un grand nombre de têtes coupées avaient été fichées sur des bâtons et les bâtons plantés en terre. Les têtes étaient affublées du même masque.

— Ce motif illustre un épisode de la guerre du Masque de Brume, dit Soo-Iri. C'était le nom d'un Guerrier qui a trahi son Seigneur. À la tête d'une armée de paysans masqués, il a tenté de s'emparer du château. Il a été vaincu. Tous ses hommes ont été décapités !

Elle effleura l'étoffe du bout des doigts.

— Le sang des brodeuses s'est mêlé aux fils de soie, ajouta-t-elle d'une petite voix. N'as-tu jamais vu pareille finesse ?

Elle leva les yeux vers Keido. Celui-ci pensait aux cartes du Jeu de la Trame, mais ne répondit pas. La Dame s'avança vers une autre lampe, l'alluma et désigna une nouvelle tenture de taille plus modeste, légèrement effilochée sur les côtés.

— Voilà la plus ancienne, continua-t-elle.

Elle la souleva dans la clarté de la lampe.

Keido tressaillit. Soo-Iri le regarda en souriant.

— C'est une carte ? demanda Keido.

— Sa fidèle reproduction, rectifia la Dame. On a exécuté la brodeuse une fois son travail terminé.

— Pourquoi ?

— On craignait qu'elle soit capable de reproduire le pouvoir magique avec la carte. Il était dangereux de la laisser en vie.

La broderie représentait un homme portant sa tête entre les mains.

Des flammes s'échappaient de son cou sectionné. Une tête de mort gisait à ses pieds.

— C'est l'Assassin ? demanda Keido.

— Que connais-tu du Jeu de la Trame ? dit Soo-Iri en laissant doucement retomber le carré de soie.

Keido détourna ses yeux de la silhouette décapitée qui, en ondulant, paraissait tout à coup se ranimer.

— Ce que connaît tout le monde, mentit Keido. Que le Seigneur Kaneku possède le Rêve et le Seigneur Hirogawa l'Assassin. Et aussi que l'apparition des cartes a bouleversé l'histoire de l'empire de Soga.

Soo-Iri plissa les yeux et observa Keido entre ses cils noirs. Keido soutint son regard un moment. Puis il s'éloigna d'elle.

— Que voulez-vous de moi ? dit-il d'un ton sec.

Sa voix retomba dans le silence feutré de la pièce, aussitôt suivie du rire narquois de la Dame. Keido, agacé, pivota sur ses talons et se précipita vers elle. Il demeura soudain stupéfait devant l'expression de son visage. À présent, elle paraissait métamorphosée en une très vieille femme. Mais l'impression ne dura pas. La beauté et la laideur se superposaient dans les traits figés de son visage comme si plusieurs personnes étaient en elle.

— Que se passe-t-il ? demanda Keido. Qui êtes-vous ?

La Dame recula. Elle eut une expression méchante, puis passa rapidement le revers de sa main sur son front comme pour effacer cette expression. Elle ouvrit la porte coulissante d'un coup sec.

— Tu sauras assez tôt ce que je veux ! dit-elle. Maintenant, va-t'en ! Si quelqu'un te voit dans cette pièce, tu seras exécuté sur-le-champ ! Va-t'en ! répéta-t-elle d'un ton glacial.

Pendant quelque temps, Keido poursuivit l'entraînement, à la tête de l'unité des jeunes soldats. Les mouvements des troupes s'accrurent. Un matin, avant le lever du soleil, des messagers vinrent annoncer que l'armée ennemie s'était reconstituée et faisait route vers la région des lacs.

C'était une belle journée de printemps. La lumière, adoucie par d'imperceptibles voiles de brume, inondait les collines verdoyantes. Un calme profond régnait dans la nature. Les hommes paraissaient s'y mouvoir comme des marionnettes, sans trouver de prise à leur agitation.

Après l'arrivée des messagers, le Seigneur Hirogawa, accompagné du lieutenant de sa garde personnelle, convoqua l'état-major. On prit toutes les dispositions nécessaires en vue de l'offensive générale Contre les troupes de Kaneku.

La mission de Keido était de conduire son unité au-delà des lacs en effectuant une large boucle par le sud afin de ne pas se faire repérer. Il devrait se dissimuler sur le flanc d'une montagne et attendre l'ennemi

pour le prendre par surprise au moment du repli. Il était également convenu qu'il viendrait prêter main-forte aux autres unités, sur les champs de bataille, dans le cas où celles-ci seraient menacées. Pendant toute la durée de la réunion de l'état-major, Dame Soo-Iri demeura aux côtés du Seigneur Hirogawa, le visage baissé. De temps en temps, celui-ci se tournait vers elle et guettait un assentiment. Elle hochait la tête en silence.

Keido se mit en route au crépuscule, dirigeant la longue colonne des cinq cents adolescents. Le groupe voyagea sans discontinuer jusqu'au matin puis, à l'aube, s'installa à l'abri d'un bois touffu. On n'alluma aucun feu. On dessella les chevaux, puis on envoya des éclaireurs dans la campagne environnante. Les soldats se couchèrent à même la terre après avoir avalé un repas frugal.

Le voyage dura trois nuits. À l'aube de la quatrième, ils parvinrent dans une épaisse forêt de conifères, sur le flanc d'une montagne qui dominait les lacs. Keido donna l'ordre d'y dresser le camp. Il ne savait pas combien de temps durerait l'attente, peut-être une ou plusieurs semaines. Il dit aux capitaines de tenir les soldats prêts au combat chaque jour. Puis accompagné d'une dizaine d'entre eux, il poursuivit la route vers le haut de la montagne jusqu'à un étroit dégagement de terrain que protégeait une avancée rocheuse. De ce point, la vue portait très loin vers l'est et le sud. La surface argentée des lacs apparaissait dans le moutonnement sombre et serré des collines. Pendant plusieurs jours, les soldats se relayèrent pour guetter, juchés sur l'avancée rocheuse. Ils apercevaient parfois près des lacs les mouvements des troupes. Mais ils étaient trop loin pour savoir de quel camp il s'agissait.

Une nuit, une vive lueur déchira l'ombre et dura un long moment au-dessus d'un lac, se reflétant sur l'eau en de longues traînées de flammes. D'énormes volutes de fumée montaient à la verticale et se répandirent bientôt au-dessus des bois avoisinants. En même temps, des plaintes lugubres, étirées comme le son d'une flûte, résonnèrent. Porté par l'écho, le bruit se propagea contre les flancs des montagnes. Les soldats qui étaient avec Keido ne craignaient pas la mort. Pourtant, cette nuit-là, quelques-uns ne purent dissimuler leur peur. Les manifestations étranges durèrent jusqu'à l'aube. Keido rassura ses hommes en leur parlant du monstre du lac dont il était venu à bout.

— Celui qu'on a vu cette nuit est d'une autre sorte, dit l'un d'eux.

— Comment le sais-tu ? demanda Keido.

Dans la lueur grise de l'aube, il vit que le visage du soldat était déformé par d'horribles cicatrices. Il avait perdu l'œil gauche dont les deux bords de la paupière étaient définitivement soudés.

— J'ai participé à la bataille au début du printemps, près des lacs, expliqua-t-il rapidement. Les monstres que j'ai vus là-bas n'avaient pas

de forme. Ils se manifestaient au travers des sortes de boules de feu embrasant tout sur leur passage. C'était terrible ! continua-t-il en frémissant. Rien ne pouvait les arrêter ou les détruire. J'ai été brûlé, mais tous ceux qui étaient avec moi ont péri. Ils sont tous morts !

Un long silence suivit ses paroles. Les soldats s'apprêtaient à retourner à leur guet lorsque Keido leur fit soudain signe de se taire. Quelque chose venait d'attirer son attention. Il tendit l'oreille puis, d'un geste de la main, désigna un creux dans la roche. Les soldats s'y glissèrent sans bruit. Keido balaya l'espace autour de lui d'un bref coup d'œil. Il ne vit rien. Il suivit ses hommes. Tous attendirent. À présent, un silence de mort régnait sur le flanc de la montagne. Le vent avait forci. On percevait à peine son souffle, très loin au-dessus des conifères. Keido ne savait pas dire ce qui l'avait inquiété, mais il demeura sur ses gardes une bonne partie de la journée. En fin d'après-midi, les chevaux de son unité, que l'on avait parqués près du campement, se mirent à hennir. Le bruit s'accrut. Keido comprit qu'ils avaient été effrayés par quelque chose. Il laissa quatre hommes en faction sur l'avancée rocheuse puis, suivi des autres, descendit le flanc de la montagne.

CHAPITRE XII

La nuit était tombée lorsque le petit groupe parvint aux abords de la clairière où avaient été parqués les chevaux. Leurs silhouettes massives émergeaient à peine de l'ombre. À présent, un silence profond régnait dans les sous-bois et on ne distinguait rien à trois mètres. Keido décida d'attendre que le jour se lève. Avec ses soldats, il se coucha à même la terre. Il eut du mal à trouver le sommeil. À plusieurs reprises, il lui sembla entendre craquer des branches et des bruits mous, amortis par la terre humide. Mais il ne broncha pas.

Un hurlement aigu l'éveilla en sursaut. Il bondit dans la lumière froide de l'aube et, hébété, regarda autour de lui. Le hurlement se répéta et soudain des craquements sinistres ébranlèrent la forêt. Les bruits venaient du campement. Keido et les soldats, empoignant leur sabre, s'y précipitèrent. Un désordre indescriptible régnait parmi les hommes à peine éveillés. La plupart étaient déjà debout, l'épée à la main ou bandant la corde de leur arc et visant au hasard. Certains commencèrent à courir.

D'autres tombaient déjà, mortellement blessés par des volées de flèches. Keido comprit que l'ennemi attaquait. Les soldats tombaient des arbres comme des singes en poussant des hurlements sauvages. D'autres, en rangs serrés, s'approchaient du campement qui se trouvait bientôt cerné de toutes parts. Keido s'avança parmi ses hommes, incapable de prendre la moindre initiative. Un de ses capitaines vint vers lui en brandissant la bannière rouge et jaune. Keido le regarda fixement. L'homme criait quelque chose, mais il ne comprenait pas. Soudain, une grimace lui tordit la bouche. Il tituba et s'affala d'un coup dans les bras de Keido. Une flèche venait de lui traverser la nuque. Keido le rejeta violemment. Il se mit soudain à crier et agita son sabre autour de lui sans atteindre personne. Pendant quelques instants, il devint comme fou. Il avait peur. La confusion autour de lui atteignait à son comble. Partout, ce n'étaient que des râles et des hurlements de bêtes sauvages. Les adolescents tombaient les uns après les autres. Keido se mit à courir, sautant par-dessus les corps. Il ne distinguait plus entre les soldats de son unité et les ennemis. Il revint sur ses pas. Ses hommes se battaient comme des diables, mais ils

seraient rapidement dépassés par le nombre croissant des soldats ennemis. Keido s'arrêta à nouveau. Puis soudain, sans plus penser à rien, il se rua vers les buissons. Il esquiva un coup de sabre puis, plié en avant, courut un moment au milieu des buissons. Des flèches tombaient à ses côtés sans l'atteindre. Peu après, il parvint à s'emparer d'une monture, se hissa sur son dos et éperonna violemment. Au moment où l'animal s'élança sous les arbres, quelque chose s'abattit lourdement sur ses épaules. Arrêté net dans son élan, le cheval se cabra. Keido et le soldat ennemi qui s'était laissé tomber sur lui furent projetés à terre. Le soldat se redressa à la vitesse de l'éclair. Il lança un poignard vers Keido. La lame se planta en vibrant dans la terre, à quelques centimètres de son visage. Keido se leva à son tour en brandissant son sabre. Les deux hommes se dévisagèrent un court instant, les yeux brillants de haine. Keido vit que son adversaire était plus grand que lui, plus puissant. Il paraissait assuré de sa victoire et Keido, pendant quelques secondes, demeura sur la défensive. Une branche craqua derrière le soldat. Keido poussa un cri strident. Profitant de l'effet de surprise, il fit mine de s'élancer vers le soldat. Il fit un brusque écart au moment où celui-ci assénait un coup de sabre. Hors de lui, le soldat grogna comme un animal. Il fit face à Keido à nouveau, les yeux injectés de sang. Il revint à la charge. Keido esquiva à la dernière seconde, pivota sur ses talons et abattit sa lame qui trancha net le bras du soldat. Un flot de sang gicla sur le visage de Keido. Il fut aveuglé, mais continua à jouer de son sabre. Le corps tomba à ses pieds, mis en pièces. Hébété et à bout de forces, Keido recula lentement, contemplant avec horreur la dépouille frémissante de l'homme qui se vidait de tout son sang.

Puis il tourna lentement sur lui-même, regardant aussi loin qu'il pouvait. Des branches bougeaient et des cris isolés parvenaient jusqu'à lui. Cent mètres plus bas, la rumeur de la bataille s'était accrue. La plupart des chevaux s'étaient échappés de l'enclos et Keido choisit de continuer à pied. Il recommença à courir. Il allait de buisson en buisson, au pied desquels, à l'abri, il reprenait son souffle. Une fois hors d'atteinte des flèches, il s'accroupit contre le tronc d'un arbre. Il se trouvait sur une pente abrupte et caillouteuse. Parfois, très loin entre les arbres, il apercevait les armures noires de l'ennemi et celles, grises et blanches, de ses soldats, se démenant comme des pantins. Un long moment passa. Désorienté, Keido ne comprenait pas ce qui arrivait. Lorsque le calme revint, en milieu d'après-midi, il mit du temps à réaliser que les soldats ennemis étaient repartis. Il se frotta le visage où le sang séché avait formé des croûtes brunes puis se leva péniblement. Titubant comme un ivrogne, il redescendit vers le campement.

Il fut surpris par le silence qui y régnait. C'était un silence irréel sur

quoi la voûte des arbres paraissait se déployer comme un linceul. Des dizaines de corps gisaient dans la poussière. Quelques-uns, le visage exsangue et les yeux exorbités semblaient s'être tournés vers le ciel pour mourir. Keido alla de l'un à l'autre en courant, revint sur ses pas et tourna sur lui-même, balayant d'un regard circulaire le champ de cadavres. Il se souvenait à présent du jour où il les avait vus pour la première fois et du courage dont ils avaient fait preuve lors des séances d'entraînement. Un sentiment d'absurdité le submergea. Dans leurs armures démantibulées et maculées de sang, les soldats paraissaient plus jeunes encore, plus fragiles et Keido réalisa combien la victoire de l'ennemi avait été facile. Ce n'étaient que des enfants, des enfants déguisés en hommes !

Le vent se leva, agitant mollement la voûte des arbres. La lumière commençait à décliner. Keido, brusquement inquiet, scruta les buissons autour du campement comme s'il devinait que quelqu'un l'épiait debout parmi ses soldats morts. Il était le seul survivant, à l'exception des quatre hommes qui étaient restés en faction, plus haut dans la montagne. Bientôt, on viendrait dénombrer les cadavres et récupérer les armes et les armures. D'un geste fébrile, Keido ôta son heaume et son épaulière qu'il jeta loin de lui. Puis, il saisit son sabre et, sans plus réfléchir, appliqua d'un coup sec le tranchant de la lame sur son avant-bras. Il entailla la chair. Un filet de sang apparut. Il fit quelques pas au hasard parmi les cadavres. Puis il s'affaissa soudain, le nez dans la poussière. Les hommes qui viendraient le trouveraient blessé.

CHAPITRE XIII

Le Seigneur Hirogawa avait revêtu une armure flamboyante, dont le heaume était rehaussé d'un cercle d'or figurant un soleil auréolé de flammes. Il était assis sur une chaise pliante devant le Temple du Nord, sur la place. Immobile et la tête haute depuis un moment, il paraissait d'une humeur sombre. À ses côtés se trouvaient le lieutenant de sa garde personnelle, des officiers de l'état-major, puis venaient les rangs bien alignés des sous-officiers, des capitaines et des aides de camp. Tous les regards convergeaient vers le centre de la place où gisaient les corps des officiers morts au combat. On avait nettoyé les visages ensanglantés, pansé les blessures et remis en état les armures de telle sorte que les hommes à présent paraissaient dormir d'un sommeil paisible. Un silence respectueux régnait parmi l'assemblée. De la porte ouverte du Temple du Nord provenait comme un bruissement lointain la voix des moines qui priaient. Lorsqu'ils se taiseaient, on entendait le vent dans les tours. Une autre prière semblait s'élever et couvrir la citadelle entière, venant on ne sait d'où, que les religieux reprenaient un ton plus bas.

Keido, debout avec les capitaines, se sentait mal à son aise. Il avait été ramené avec les autres blessés, sans plus d'égards que pour un simple soldat. Pendant deux jours, le château avait été en effervescence. De longs convois de voitures tirées par des chevaux étaient arrivées des champs de bataille, chargées des blessés et des armes et des armures récupérées sur les morts. Le gros de l'armée avait survécu, mais les hommes étaient épuisés et au bord du découragement.

Lorsque les moines cessèrent leurs prières, le Seigneur Hirogawa fit un signe de la main aux capitaines qui se détachèrent des rangs d'un seul mouvement. Ils enveloppèrent les corps des officiers dans des linceuls de soie aux couleurs de la bannière et les transportèrent hors de l'enceinte intérieure. Ils seraient incinérés à la tombée de la nuit et le brasier, alimenté avec du bois sacré, brûlerait jusqu'à l'aube. Puis les cendres seraient jetées du haut des tours et dispersées au pied de l'enceinte extérieure.

Le Seigneur Hirogawa dit quelque chose à son lieutenant et se leva.

La cérémonie était achevée. La lumière du jour commençait à décliner. Keido leva les yeux vers les tours qui se dressaient vers le sud, non loin de la porte principale. Son cœur était serré. L'image des filets de la Muraille de Pierre lui traversa l'esprit. Il se sentait comme les nomades venant mourir dans leurs mailles gluantes.

Il demeura sans bouger tandis que les rangs se défaisaient autour de lui. Puis, au moment où il se dirigea vers la porte, un murmure confus s'éleva au-delà de l'enceinte intérieure. Une épaisse fumée noire monta en tourbillonnant. Keido comprit que le bûcher venait d'être allumé.

Plus tard, on lui annonça que le Seigneur Hirogawa l'attendait dans la salle du Conseil.

Celui-ci avait ôté son heaume et allait et venait autour du brasero, d'un pas sonore. L'éclat des braises se reflétait sur son visage et semblait creuser la cicatrice qui le coupait en deux.

— Que s'est-il passé ? dit-il sèchement à l'arrivée de Keido. Comment un tel massacre a-t-il pu être possible ?

Keido, se courbant avec respect, vit que Dame Soo-Iri n'était pas là. Au fond de la salle se tenaient des gardes immobiles.

— On a été trahi, dit-il. Tout se déroulait comme prévu. Seul un traître a pu révéler notre présence à l'ennemi !

Le Seigneur Hirogawa cessa tout à coup de marcher et se planta devant Keido. Des flammes brillaient dans ses yeux.

— Un traître ?

— Je ne vois aucune autre explication, dit Keido.

Les deux hommes se dévisagèrent un court moment. Puis le Seigneur Hirogawa reprit ses va-et-vient plus lentement.

— Malgré les apparences, nous sortons vainqueur de cette bataille, dit-il d'une voix blanche. Mais la guerre n'est pas finie ! Kaneku use de plus en plus des pouvoirs de la magie. Et à trop vouloir montrer sa force, il révèle d'autant ses faiblesses ! Son armée est moins puissante que la nôtre ! ajouta-t-il en haussant le ton. Un vent de panique commence à courir dans ses rangs !

Il se tourna vers Keido avec un air de défi. Sa cicatrice lui conférait une expression implacable que démentait le regard pusillanime.

— Et vos propres pouvoirs ? dit Keido.

— J'ai toujours répugné à user du Jeu de la Trame comme arme offensive, répondit-il rapidement. Une malédiction pèse sur notre terre depuis la Guerre des Portes, à cause de ces cartes. Nous avons échoué cette fois-ci, mais rien n'est perdu si nous continuons à jouer le jeu de l'ennemi ! Les monstres tuent, mais ne se battent pas ! Ils ignorent la ruse et peuvent se retourner contre Kaneku lui-même. Il faut s'attaquer à ses monstres et le contraindre à en lâcher de plus en plus !

Sa voix résonnait dans la grande salle vide. Il s'approcha à nouveau

de Keido, parut triste et usé.

— Il y a quelques mois, j'ai pensé que le recours à une offensive suivant les tactiques traditionnelles de la guerre pourrait nous apporter la victoire. Mais le massacre de ton unité a bouleversé mes plans ! Je dois te dire que j'ai eu bien du mal à calmer la colère de mes généraux. Sans l'intervention de Dame Soo-Iri, tu serais déjà décapité !

— Ce retournement de situation était imprévisible, dit Keido sans ciller. Malgré cela, j'en assume l'entière responsabilité. Je n'aurai de cesse de racheter ma faute ! Confiez-moi la mission la plus dangereuse. Je réussirai ou je mourrai !

Le Seigneur Hirogawa hocha la tête.

— Il faut savoir qui a trahi ! dit-il d'un ton impatient. J'ai une confiance entière en mes chefs militaires. La tâche sera difficile. Dans les semaines qui viennent, il faut remettre l'armée sur pied ! J'aurai besoin de tes services au début de l'été. Pour le moment, tu peux disposer !

Keido quitta la citadelle intérieure et regagna son logement. La nuit était tombée. Le bûcher destiné à l'incinération des morts jetait de grandes lueurs sur les parois de l'enceinte médiane. À heure fixe, les cloches tintaient de loin en loin puis rendaient le château à un silence funèbre.

Keido s'allongea sur sa natte, dans l'ombre de sa chambre. Il n'avait encore obtenu aucun renseignement précis sur la carte de l'Assassin. Où se trouvait-elle ? Qui connaissait sa cachette ?

Il songea à Dame Soo-Iri, à son visage tour à tour ironique et grave. À l'instar de son époux, elle paraissait double. Elle était très habile à jouer de cette duplicité qui lui donnait une grande force. Ainsi, il lui devait d'être encore en vie. Elle avait pris sa défense contre les chefs militaires et son propre époux. Dans quelle intention ?

Keido mit du temps à trouver le sommeil. Il fût réveillé au milieu de la nuit par un léger frottement contre sa porte. Il se leva d'un bond. Il entendit quelqu'un qui s'en allait. Puis, dans la pâle clarté lunaire, il vit qu'on avait glissé un carré de papier sous la porte. On avait calligraphié à l'encre noire quelques minuscules signes. À la lueur de la lampe, Keido lut l'heure et le lieu du rendez-vous que lui fixait Dame Soo-Iri.

CHAPITRE XIV

Deux nuits plus tard, au moment où la lune apparut au-dessus des tours, Keido quitta son logement. Il se dirigea sans bruit vers les appartements de Dame Soo-Iri. Des hommes en armes veillaient devant le Temple du Nord, d'autres allaient et venaient sous les saules pleureurs. Leurs pas indolents troublaient à peine le silence. Keido se coula dans l'ombre au pied de l'enceinte intérieure et contourna la place tout en surveillant les mouvements des sentinelles.

À l'instant où il parvint devant la porte de l'aile est de la demeure seigneuriale, elle s'ouvrit sans bruit sur une ombre épaisse et fraîche. À peine distingua-t-il le serviteur qui l'attendait. Celui-ci referma la porte, alluma une torche et fit signe à Keido de le suivre. Il allait sans bruit. La demeure paraissait déserte et les lampes avaient été éteintes. Le serviteur s'arrêta devant une porte, donna deux petits coups et l'ouvrit.

Dame Soo-Iri se tenait immobile dans la douce clarté des lampes. Elle était vêtue de noir et de blanc, les cheveux défaits sur ses épaules. Elle était agenouillée sur l'estrade devant un plateau où fumaient deux bols de thé. Un parfum suave s'exhalait de l'encensoir. Keido la contempla un long moment, paralysé devant la porte que le serviteur venait de refermer. La Dame paraissait absorbée dans ses pensées. Lorsqu'elle dressa enfin la tête vers Keido, la lumière parut redoubler d'intensité autour de son visage. Elle souriait. Keido s'avança vers elle. Ils burent le thé puis Dame Soo-Iri écarta le plateau et les bols. Le parfum de l'encens avait imprégné les coussins et ses vêtements.

— J'ai pensé à un moment que tu ne viendrais pas, dit-elle. À cause de ta défaite ! Depuis la fin de la bataille, il me semble que le calme qui s'est abattu sur le château est lourd de menaces !

— Vous êtes inquiète ?

La Dame haussa les épaules sans répondre, puis s'empara de son éventail.

— Si tu n'étais pas venu, je t'aurais fait couper la tête ! dit-elle dans un souffle.

Keido se força à sourire, mais demeura silencieux.

— As-tu jamais fait l'amour à quelqu'un qui est sur le point de

mourir ? demanda-t-elle.

Puis elle s'avança lentement vers Keido comme un animal qui ramasse ses forces pour se jeter sur sa proie. Keido secoua la tête sans dire oui ni non.

— As-tu jamais fait l'amour à un corps qui s'éteint au moment du plaisir ? susurra-t-elle à son oreille. De telle sorte qu'on ne sait plus d'où vient le rôle, de la mort ou bien...

— Pourquoi cette question ? coupa Keido froidement.

— J'ai vu mourir des hommes, continua la Dame en se redressant. Des soldats qui sont morts parce que je l'ai voulu !

Elle fixa d'une étrange manière, entre ses paupières à demi fermées, comme si des images passées s'imprimaient tout à coup devant elle.

— Mais ce genre de pouvoir est illusoire, ajouta-t-elle au bout d'un moment. On n'exerce de pouvoir que sur quelqu'un de vivant !

Elle secoua la tête comme pour chasser les vieilles images et sa voix devint plus triste.

— Avec le seigneur Kaneku, nous partagions les mêmes conceptions du pouvoir, les mêmes ambitions.

— Et le Seigneur Hirogawa ?

— C'est maintenant mon époux ! répliqua-t-elle. Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur lui !

— Vous le méprisez, dit Keido doucement. Vous n'avez jamais aimé personne.

La Dame parut piquée au vif. Ses yeux noirs étincelèrent.

— Et toi ?

Puis elle éclata d'un rire sonore. Keido blêmit. Pendant un instant, il la détesta violemment. Mais il ne broncha pas lorsqu'elle effleura sa joue du bout de ses doigts glacés. Son visage était tout près du sien.

— Pourquoi es-tu venu dans ce château ? demanda-t-elle, mais elle ne lui laissa pas le temps de répondre. Tu es fourbe, continua-t-elle. Tu as peur mais parfois ceux qui ont le plus peur sont ceux qui savent le mieux se défendre ! Et la peur aiguise les sens !

Elle le contraignit doucement à s'allonger sur les coussins. Keido se laissa couvrir par la longue chevelure noire. Des mains, il chercha le corps déjà fiévreux de la Dame, sous les replis et les couches du tissu soyeux. Soo-Iri se démena pour que Keido pût la dénuder. La peau était plus douce encore que l'étoffe et ce contact fit chavirer Keido. Un désir immense déferlait, se concentrait dans le bas de son ventre. Il se dévêtit à son tour, en tremblant d'impatience. La sensation était trop forte, il ne pourrait se retenir longtemps : son ventre allait exploser.

Dame Soo-Iri perçut peut-être la brutalité de ce plaisir. Elle empêcha Keido de la couvrir et de la pénétrer. Leur accouplement ressembla un instant à une lutte. Puis Soo-Iri empoigna les cheveux de Keido et lui arracha un cri de douleur en tirant sa tête pour la

conduire entre ses jambes. Keido sentit son nez s'enfoncer dans la chair brûlante et fragile du sexe de Soo-Iri. Il la lécha, mêlant sa salive à la liqueur odorante de la vulve. Soo-Iri souleva le bassin et ondula en gémissant. Son pied vint frotter le sexe de Keido et la fraîcheur de ce contact lui rappela les doigts de Kirike. Soo-Iri guida la main de Keido entre ses jambes. Il caressa la fente ouverte, profonde, puis son doigt humide glissa vers les fesses et s'insinua dans le petit orifice contracté. Il força. Soo-Iri cria puis l'aida d'une poussée des reins. L'anus avala le doigt, qui se mit à le fouiller sans ménagements. Keido retourna alors Soo-Iri, l'allongeant sur le ventre sans retirer son doigt profondément logé dans les fesses, puis il s'enfonça en elle d'un coup. Le plaisir fut presque immédiat pour Soo-Iri. Elle continua à remuer jusqu'à ce qu'elle sentît de longues coulées de semence la remplir.

CHAPITRE XV

— Pourquoi êtes-vous partie ? demanda Keido à brûle-pourpoint.

— Partie ?

— Pourquoi êtes-vous venue dans le château du Seigneur Hirogawa ?

La Dame redressa le buste et prit appui sur ses avant-bras.

— Je suis partie quand j'ai compris que le Seigneur Kaneku allait perdre la guerre !

Elle se tourna vers Keido avec un air de défi.

— Comment pouviez-vous le prévoir ? dit celui-ci. Ses pouvoirs sont grands !

— Les pouvoirs de sa carte ?

Elle eut un vague sourire puis se leva et se rhabilla. Keido la regarda allumer les lampes puis laissa glisser son regard le long des cloisons. Les scènes de guerre brodées ou peintes émergeaient de l'ombre. Des têtes tranchées semblaient flotter dans un espace sans pesanteur. Keido ferma les yeux un instant en frissonnant, au souvenir du massacre de ses jeunes soldats. Il crut sentir une odeur de sang flotter dans la pièce. La Dame revenait déjà vers l'estrade. La fascination qu'elle exerçait sur lui lui avait fait perdre de vue son but : s'emparer de la carte de l'Assassin. Il était persuadé qu'elle connaissait sa cachette. Il tenta de se représenter le plan du château et l'immense édifice lui apparut sous la forme d'un labyrinthe inextricable.

— Tu as l'air soucieux, dit la Dame.

Elle venait de repoudrer de blanc son visage. Ses cheveux lissés tombaient derrière elle.

— Je pensais à Kaneku, mentit Keido.

— Il est comme un enfant. Il imagine pouvoir soumettre le monde entier à ses désirs ! Pour lui, le monde n'a pas plus de réalité que les monstres dont il s'amuse ! Il est comme un enfant, répéta-t-elle. C'est ce qui m'a éloignée de lui !

— Il n'en est pourtant pas réduit à envoyer des enfants se faire massacrer ! dit Keido sèchement.

La Dame le regarda, surprise. Keido se rhabilla à son tour. L'issue de la guerre lui était indifférente. Il devait seulement se défendre de la

Dame, plus que de quiconque, et il lui avait semblé, à l'entendre parler de son ancien époux, qu'une pointe de regret perçait dans sa voix.

— De plus, continua Keido, le Seigneur Hirogawa a peur du pouvoir de sa carte.

— S'il t'entendait parler ainsi, tu serais déjà décapité ! dit la Dame. J'ai dû user de toute ma force de persuasion pour te sauver après ta défaite et le massacre de ton unité.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Je veux que la guerre cesse ! Ta présence dans l'armée de mon époux est un élément décisif. Non pas à cause de ta valeur de Guerrier, ajouta la Dame d'un ton ironique, mais à cause de la tête du monstre que tu as offerte au Seigneur Hirogawa. Elle est restée exposée pendant trois jours et trois nuits. On en parle encore dans les villages ! Hirogawa s'en est servi pour redonner courage à son armée. Kaneku est furieux ! Pour avoir ta tête, il massacrera tous les soldats du Seigneur Hirogawa, du premier au dernier ! Je veux que le sang coule ! Que le bruit des batailles franchisse la ligne des montagnes et se répande jusqu'aux confins du monde !

La Dame se tenait debout près de l'estrade. Ses yeux jetaient des éclats de haine. Abasourdi, Keido la dévisagea en silence. À présent, elle paraissait prendre le parti du clan Kaneku.

— Si votre époux vous entendait parler... commença Keido.

— Il sait ce que je pense ! coupa la Dame. Il a confiance en moi. C'est ce qui a sauvé ta tête !

Elle se tut. Bientôt, le son lointain des cloches troubla le silence feutré de la pièce. Dame Soo-Iri alla jusqu'à la porte.

— Le jour va se lever ! dit-elle froidement. Va-t'en ! Il ne faut pas qu'on te trouve ici !

Keido quitta la Dame sans un mot et marcha longtemps dans la nuit froide qui commençait à pâlir, comme un somnambule. Une fois dans son logement, il s'allongea tout habillé sur sa natte. Il lui semblait encore entendre la voix aiguë de Dame Soo-Iri. Les premiers rayons de soleil frappèrent la bannière rouge et jaune accrochée sur un mur de la chambre. L'étoffe ruisselait de lumière et, les yeux grands ouverts, Keido fixait un point vague par la fenêtre. Son but était identique à celui du Seigneur Kaneku : s'emparer de la carte de l'Assassin. Keido se sentait inquiet et fébrile. Un sentiment de rage à l'égard de Dame Soo-Iri l'étreignit. Il était comme après un long combat, sans force, l'esprit défait. Il était temps d'agir afin d'échapper à son influence pernicieuse. Il retomba sur sa natte et tenta de trouver le sommeil. Puis il se leva d'un bond. Il se mit à marcher dans la lumière du matin, comme un fauve emprisonné. Soudain, il s'arrêta. Il venait de réaliser de quelle manière le Seigneur Kaneku pourrait l'aider à son insu à s'emparer de la carte. Il devait profiter des avantages acquis par le

Seigneur rival et, pour cela, l'aider à vaincre le Seigneur Hirogawa. Hâter sa perte ! Mettre le château à feu et à sang ! Il s'avança vers la fenêtre et balaya les tours d'un long regard, imaginant de hautes flammes s'échapper des fenêtres à chaque étage, entendant déjà les cris des soldats et la rumeur des combats d'un point à l'autre de la citadelle.

CHAPITRE XVI

Keido dut attendre l'arrivée des marchands pour mettre son plan à exécution. Les premières caravanes apparurent sur le flanc des montagnes de l'est. L'été commençait. Un semblant de vie reprit dans les campagnes et sur les places des villages tandis que les marchands, escortés par des soldats, allaient le long des chemins du Pays des Mille Nuages. Les bruits de la guerre furent rapidement supplantés par les cris des femmes marchandant des carrés d'étoffe et des colifichets tandis que les hommes faisaient des réserves de riz et de pommes de terre et achetaient de l'alcool.

Les caravanes les plus riches venaient jusqu'au château dont les portes avaient été grandes ouvertes pour l'occasion. Juché sur le chemin de ronde qui courait le long de l'enceinte extérieure, Keido contempla la poussière qui suivait l'une d'elles et se dispersait au-dessus des collines. Depuis plusieurs jours, il attendait avec impatience. Profitant de l'effervescence qui régnerait dans le château, il pourrait partir discrètement et se rendre chez le Seigneur Kaneku.

On distribua de grandes quantités d'alcool aux soldats. Dans les ruelles, les hommes furent rapidement ivres, à l'exception des sentinelles et des unités de sécurité. On brûla des parfums dans les salles sombres de la citadelle intérieure. Sous les saules pleureurs, les membres de la cour du Seigneur Hirogawa se délectaient de pétales de roses confites et de galettes de riz aux amandes. D'un bout à l'autre du château régnait un air de fête.

Un matin, Keido changea son uniforme de soldat pour une tenue ordinaire en toile brune. Il jeta une grande cape sur ses épaules et glissa un sabre à lame courte dans sa ceinture. Le soleil brillait haut dans le ciel lorsqu'il s'en alla en compagnie d'un petit groupe de marchands. Il chevaucha avec les hommes jusqu'en milieu d'après-midi, puis bifurqua vers l'ouest et s'élança à bride abattue par un chemin qui s'enfonçait dans les collines.

Le château ennemi était aussi vaste que celui du Seigneur Hirogawa. Construit suivant une architecture similaire, il était flanqué d'une haute enceinte extérieure qui courait sur le pourtour d'un plateau. Sur le sommet des tours, des drapeaux noir et blanc se

défaisaient dans le vent comme des écheveaux de soie.

Keido se joignit à un groupe de villageois qui venaient profiter des réjouissances, pour pénétrer dans le château. Il se mêla à la foule des soldats et des civils et erra un moment au hasard des rues dans les quartiers périphériques. Le long de l'enceinte médiane, il remarqua que des hommes en faction se tenaient devant chaque porte. Ils étaient vêtus d'une armure noire, immobiles comme des statues, jetant des regards placides à la foule qui passait devant eux. Mais Keido savait qu'à la moindre alerte, ils bondiraient comme des fauves. Lorsque le jour déclina, on alluma les torches le long des chemins de ronde. L'agitation ne cessa pas pour autant. Keido franchit l'enceinte médiane et continua à marcher au pied de l'enceinte intérieure. Il lui semblait avoir fait plusieurs fois le tour du château lorsqu'il trouva un passage libre qui donnait dans la citadelle intérieure. La demeure du Seigneur Kaneku se composait d'un grand nombre de pavillons rassemblés comme une petite ville. On allait de l'un à l'autre par des passerelles de bois ornées de buissons en fleur et de petites statues de marbre blanches et noires. Au centre de ce dédale, plus haut que tous les autres, se dressait le Pavillon Rouge dont la toiture basse et incurvée formait un large auvent au-dessus de la porte d'entrée. Celle-ci était ouverte sur une vaste pièce éclairée par des dizaines de lampes où évoluaient les membres de la cour du Seigneur Kaneku, en habits de soie aux couleurs éclatantes. Keido s'avança d'un pas prudent vers le capitaine de la garde qui surveillait l'entrée du Pavillon Rouge. Il lui annonça qu'il désirait parler au Seigneur Kaneku de toute urgence.

Celui-ci reçut Keido dans une pièce retirée, à l'abri des bruits de la fête. Il était assis sur une natte aux côtés de deux très jeunes filles à demi dévêtues, dans un petit cercle de lumière ocre que dispensait une lampe à huile sur pied. Keido s'agenouilla devant le Seigneur Kaneku, baissa la tête et attendit qu'il parlât le premier.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il jouait avec la chevelure de l'une des filles. De temps en temps, il vidait un petit verre d'alcool de riz et claquait la langue. Keido redressa lentement la tête. Il comprit que le Seigneur Kaneku était déjà ivre. Son visage était rond et ses joues cramoisies à cause de la boisson.

— Je viens du château ennemi, commença Keido. Je dispose de certains renseignements qui ne manqueront pas de vous intéresser !

Le Seigneur Kaneku leva vers Keido un regard incertain.

Une fille gloussa tandis qu'il fermait une main sur son sein dénudé.

— Qu'est-ce que tu as donc à vendre de si cher ? dit-il avec dédain.

— Rien. Je ne suis pas un marchand.

Le Seigneur Kaneku eut un hoquet. Il repoussa la fille et se pencha vers Keido.

— Qui es-tu alors ?

— Un soldat.

Il écarta un pan de sa cape et montra son sabre à lame courte.

— Cette arme ne prouve rien, dit le Seigneur Kaneku d'un ton sec. Des pillards sillonnent les champs de bataille. Ils s'emparent des armes qu'ils trouvent pour les revendre. Qui me dit que tu n'es pas un de ces pillards ?

— Je suis un soldat, répéta Keido, imperturbable. Je viens vous proposer mon...

— Tais-toi ! cria soudain le Seigneur Kaneku. Pour un soldat, tu es bien impertinent !

Ses lèvres tremblaient. De la sueur se forma sur ses tempes. Les deux filles s'étaient écartées de lui en roulant des yeux effrayés. Il se calma brusquement.

— Comment va la Dame ? dit-il. Toujours aussi belle ?

— À ma connaissance, elle se porte bien.

Keido commençait à se sentir mal à l'aise.

L'état d'ébriété du Seigneur Kaneku ne lui facilitait pas la tâche. Celui-ci plissa les yeux de plaisir à l'évocation de Dame Soo-Iri. Il regarda Keido fixement.

— Sais-tu combien de têtes ont roulé à ses pieds du temps où elle était mon épouse ?

— Non.

— Sais-tu à quoi elle condamnait les traîtres ? As-tu jamais entendu les cris des suppliciés qu'elle envoyait à la torture d'un seul regard ?

— Non, répéta Keido.

Le Seigneur Kaneku se resservit un verre d'alcool et but lentement. Il paraissait avoir soudain oublié la présence de Keido. Il contraignit les filles à boire avec lui. Un moment plus tard, il se leva en titubant. Il se précipita vers la porte, le sabre à la main comme si un ennemi venait d'apparaître. Puis il appela un garde.

— Emmenez-les ! cria-t-il en désignant les deux jeunes prostituées. Mes sirènes ont faim !

Le garde en appela deux autres et les trois hommes empoignèrent les filles en les menaçant de la pointe de leurs lances. Celles-ci blémirent de terreur. Keido se demanda pourquoi elles paraissaient si effrayées. Le Seigneur Kaneku revint sur ses pas, vida le restant de l'alcool puis jeta la carafe à l'autre bout de la pièce.

Soudain, il s'immobilisa et, les yeux écarquillés, se tourna vers Keido.

— Tu entends ? chuchota-t-il.

Keido tendit l'oreille. Seuls lui parvenaient les échos confus de la salle où se tenaient les membres de la cour, à l'autre bout du Pavillon Rouge.

— Tu entends ? Tu entends ? répéta le Seigneur Kaneku d'une voix aiguë.

À présent, il paraissait excité comme un enfant. Keido fronça les sourcils et balaya les cloisons de la pièce d'un long regard. C'est alors qu'un sifflement s'éleva au-dessus des autres bruits, s'intensifiant lentement. Sans raison précise, Keido frissonna. Il lui semblait avoir déjà entendu un tel sifflement. Il avait oublié dans quelle circonstance. Le Seigneur Kaneku gonfla les joues et arrondit les lèvres comme pour siffler à son tour.

— Les sirènes ! murmura-t-il. Mais n'aie crainte ! Je t'épargnerai ! Mes sirènes sont délicates et ta vieille carcasse les rendrait malades !

Il éclata d'un rire sonore. Il paraissait comme fou et Keido comprit qu'il ne parviendrait pas à se faire entendre. Soudain, la mémoire lui revint. Les sifflements étaient les mêmes que ceux qu'il avait perçus en compagnie de ses jeunes soldats, sur le flanc de la montagne. Il s'agissait des monstres ! Des monstres à qui il venait d'offrir en pâture les deux jeunes prostituées. Une peur irraisonnée l'étreignit. Il jeta un bref coup d'œil autour de lui comme si les monstres étaient tapis dans l'ombre, prêts à bondir sur lui. Puis son regard se porta sur le Seigneur Kaneku qui l'observait, un sourire amusé aux lèvres.

— Sais-tu à quoi Dame Soo-Iri condamnait les traîtres ? répéta-t-il.

Il secoua la tête. De l'alcool régurgité s'échappa de ses lèvres. Il s'affala sur sa natte.

— Il n'y a pas si longtemps, elle venait encore me trouver la nuit et me réveillait pour me dire : « J'entends le bruit de tes rêves. C'est comme des cailloux qui s'éboulent le long d'une pente, ou des os qui se brisent ! Je vois les images que produit ton esprit et les monstres qui t'assaillent ! Le pouvoir de ta carte est sans limites ! Le monde entier est comme un seul de tes rêves ! »

Son regard hébété erra un moment dans la pièce puis plongea dans celui de Keido.

— Je n'ai que faire de tes renseignements ! glapit-il. Je sais tout ce que je veux savoir ! Hirogawa ne me fait pas peur ! Je détruirai jusqu'au plateau de granit sur quoi repose son château ! J'écorcherai vif tous ses plus valeureux soldats ! Je ne crains rien ni personne ! Le seul ordre possible sera issu de la ruine définitive de notre monde, tu entends ? Il faut tout détruire. Il faut que le sang se répande ! Tu entends ?

Il s'était emparé de son sabre et fendit l'air du tranchant de la lame. Il était livide. Ses yeux brillaient d'un éclat d'acier. Il s'avança vers Keido.

— Je sais tout ce que je veux savoir ! répéta-t-il sur le même ton. Et tu vas apprendre ce qu'il advient aux traîtres qui osent pénétrer sous mon toit !

CHAPITRE XVII

Pendant quelques secondes, Keido se crut plongé au sein d'un cauchemar. Trois gardes, alertés par les cris du Seigneur Kaneku, firent irruption dans la pièce. Keido recula, le dos collé au mur. Les gardes le regardèrent puis se tournèrent vers le Seigneur Kaneku.

— Arrêtez-le ! dit celui-ci en essayant de se relever de sa natte.

Le sifflement des monstres s'était accru. À présent, le bruit paraissait courir au ras des murs et des plafonds comme si des milliers de monstres invisibles avaient envahi la citadelle. Très loin, au-delà de l'enceinte intérieure, on entendait la rumeur de la foule. Keido vit que les gardes hésitaient à obéir aux ordres de leur Seigneur. Celui-ci était ivre mort et l'allure de marchand de Keido les désorientait. Mais d'autres hommes accouraient et Keido savait qu'ils n'hésiteraient plus longtemps.

— Arrêtez-le ! répéta le Seigneur Kaneku. C'est un traître !

Il fit un pas vers ses hommes. Puis soudain, il s'affala à leurs pieds et se mit à ronfler.

Keido poussa un cri et brandit son sabre. Les trois gardes se précipitèrent vers lui, pointant leurs lances. Keido fit un bond sur le côté. Les pointes des lances se fichèrent dans le plancher en vibrant. Un garde poussa un cri de rage. Keido, se propulsant au milieu de la pièce, s'empara de la lampe à huile et la projeta vers les trois hommes qui lui faisaient face à nouveau. Le liquide enflammé se répandit à leurs pieds. Keido se rua vers la porte. Il s'élança à toutes jambes dans un couloir bien éclairé. Derrière lui, un groupe de soldats venait d'apparaître.

Keido courut longtemps sans s'arrêter. Il traversa plusieurs pièces, monta un escalier puis parvint sur une terrasse qui s'ouvrait sur une passerelle. Celle-ci descendait en pente douce vers les pavillons voisins. Keido s'y engagea. Il se perdit un peu plus loin dans le labyrinthe des passages qui allaient d'une demeure à l'autre. Soudain, des dizaines de cloches tintèrent à l'unisson. Puis ce furent des coups de gong. Keido comprit que plus personne ne le suivait. Il reprit son souffle. Un nuage de fumée s'échappait du toit du Pavillon Rouge. Keido pensa que les gardes et les soldats devaient s'occuper à maîtriser

l'incendie qu'il venait d'allumer. Le sifflement des monstres était à peine perceptible. Keido se sentit rassuré. Il ne savait pas où se trouvait l'enceinte intérieure. Mais, le dos tourné au Pavillon Rouge, il lui suffisait d'aller tout droit autant que les passerelles le permettaient. Il marcha un moment et traversa des pavillons vides et plongés dans la pénombre. Tout à coup l'enceinte se dressa à une dizaine de mètres devant lui. Retranché sous un auvent, Keido vit des sentinelles sur le chemin de ronde, au sommet de l'enceinte. Elles faisaient les cent pas, prêtes à décocher des volées de flèches à toute silhouette suspecte. Keido ôta sa cape trop voyante. Il devait faire vite et profiter de l'agitation causée par l'incendie pour franchir les portes des trois murailles. Il quitta son abri, s'allongea sur le sol et rampa jusqu'au pied de l'enceinte. Le dos collé contre la pierre, il glissa lentement dans l'ombre, comme pour s'y fondre.

Les portes de l'enceinte intérieure étaient closes à l'exception de la principale au-dessus de laquelle brûlaient des bouquets de torches. Dans les zones éclairées, Keido aperçut des groupes de soldats. Ils portaient des seaux d'eau en direction du Pavillon Rouge où des flammes commençaient à s'échapper de la toiture. Le tintement des cloches redoubla d'intensité. Des hurlements fusèrent tandis que la foule se déchaînait devant la porte pour sortir. Keido s'écarta de l'enceinte, contourna deux pavillons et se mêla aux serviteurs affolés. La menace du feu les terrorisait. Ils savaient que les pavillons en bois pouvaient s'embraser d'un instant à l'autre comme de la paille et le feu se répandre d'un bout à l'autre du château.

Des gardes tentaient vainement de contenir la foule aux abords de la porte afin de ménager le passage pour les soldats qui apportaient de l'eau. Soudain une clameur s'éleva des premiers rangs, suivie d'une bousculade. Les gardes furent contraints de s'écarter. Keido, entraîné par les autres, se trouva bientôt de l'autre côté de l'enceinte. Il se mit à courir. Personne ne faisait attention à lui. Tous les hommes qui n'avaient pas pris part aux festivités étaient mobilisés pour lutter contre le feu. Les autres, en état d'ivresse, avaient à peine réalisé ce qu'il arrivait. Les sentinelles en faction devant les portes de l'enceinte médiane avaient disparu. Keido regagna en quelques minutes le quartier périphérique. Il déroba un cheval à un soldat qui dormait aux pieds de sa monture, sauta en selle et fendit la foule des villageois en éperonnant violemment.

Il parvint aux abords de la première colline un moment plus tard. Il laissa souffler le cheval. Une lueur orangée couvrait le centre du château. Le son lointain des cloches se répandait dans toute la campagne environnante. Keido secoua la tête comme pour chasser une image troublante. Quelques heures à peine après son arrivée au château du Seigneur Kaneku, il repartait épuisé comme après une

bataille.

Un vent d'est se leva. Le ciel pâissait lorsque Keido se remit en route. Il chevaucha jusqu'au milieu de la journée, prit un long moment de repos puis lança le cheval au galop jusqu'à la tombée de la nuit.

Bientôt, il vit le château du Seigneur Hirogawa, posé comme une immense boîte sur le plateau de granit. Le crépuscule jetait sur les tours de longues coulées de lumière dorée et rouge.

CHAPITRE XVIII

Keido regagna son logement dès son arrivée au château, sans se mêler à la foule des soldats et des villageois qui festoyaient toujours. Il était fatigué et d'humeur sombre. Un sentiment de solitude l'étreignit. Il s'allongea sur sa natte, ferma les yeux et tenta d'oublier le tumulte que faisait la foule à l'extérieur. Très longtemps, il crut entendre les cris des hommes ivres, l'appel rauque des marchands et des rires aigres des femmes que se disputaient les soldats. Mais, à présent, Keido s'était endormi. Il rêvait.

Dans son rêve, il vit la silhouette fine de Soo-Iri qui allait parmi les prostituées venues avec les marchands. Son visage était sans expression. Elle regardait un point vague dans l'espace au-dessus des têtes. Keido jouait du coude pour progresser dans la foule serrée. Quelque chose le poussait irrésistiblement vers l'épouse du Seigneur Hirogawa. Lorsqu'il parvint devant elle, un étrange silence tomba autour de lui. Puis des murmures s'élevèrent, scandant à l'unisson quelque chose qu'il mit du temps à comprendre :

— Tu vas mourir ! Tu va mourir ! Tu vas mourir !

C'était à lui que s'adressaient ces paroles. Il prit peur et réalisa qu'il ne pouvait plus revenir sur ses pas. La foule l'encerclait comme une haie de statues en marbre. Il leva les yeux vers Soo-Iri. Il frémit d'horreur en voyant que son cou saignait. Le sang s'échappait d'une plaie béante qui allait d'une épaule à l'autre. C'était peut-être elle qui allait mourir, pensa Keido tandis que la Dame penchait lentement son visage vers lui. Une expression de douceur et de satisfaction irradiait de ses yeux. Jamais Keido ne l'avait vue si belle. Il tenta en vain d'articuler quelques mots. À l'instar de la foule, il était pétrifié comme une statue. La Dame mourait de seconde en seconde.

Il se réveilla inondé de sueur et resta sans bouger un long moment, la gorge serrée par l'angoisse. Puis il alla vers la fenêtre. La nuit était bien avancée. Des images de décapitation lui traversèrent l'esprit tandis qu'il contemplait fixement la lune, ronde, blanche, comme un œil exorbité. Il se secoua. Quelqu'un venait. Ce fut d'abord un bruit de pas feutré puis on gratta doucement contre sa porte. Avant même qu'il eût le temps de réagir, un message fut glissé sous la porte. Le bruit de

pas reprit et décrut rapidement. La Dame souhaitait à nouveau le rencontrer.

Pendant de longues minutes, Keido ne put détacher son regard du cou fin et blanc de Dame Soo-Iri. Un silence feutré régnait dans la pièce. Très loin au-delà des cloisons, Keido crut entendre des gens qui parlaient puis un claquement rythmé comme si quelqu'un se mettait à courir. Dame Soo-Iri se tourna vers lui. Il frémit, la voyant tout à coup telle qu'il l'avait vue dans son rêve. Il ne comprenait pas le sens de ce rêve mais avait le sentiment qu'il était de mauvais présage.

— Qu'est-ce que tu as ? dit soudain Soo-Iri, brisant le silence. Tu es malade ?

— Non, balbutia Keido. Fatigué et...

Il laissa sa phrase en suspens tandis que Dame Soo-Iri s'éloignait de l'estrade. Elle se mit à marcher dans la pièce. Elle paraissait nerveuse, moins sûre d'elle qu'à l'ordinaire.

— Quelqu'un t'a vu quitter le château, dit-elle. Tu étais déguisé en marchand. Où es-tu allé ?

Keido ne répondit pas. Il lui paraissait improbable que quiconque l'eût reconnu dans cette tenue.

— Tu es rentré après deux jours d'absence.

— Comment le savez-vous ? demanda Keido sèchement. Vous m'espionnez ?

La Dame cessa brusquement de marcher et, surprise, leva la tête vers lui.

— Je sais tout ce qu'il se passe dans le château ! répliqua-t-elle sur un ton de défi.

Keido s'avança vers elle et soutint son regard flamboyant. Le Seigneur Kaneku lui avait dit la même chose quelques jours plus tôt. Ce rapprochement fortuit le fit soudain réfléchir.

— Vous savez où je suis allé, dit-il. Vous le savez parce que vous avez conservé des liens avec votre ancien époux !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quel est mon rôle dans vos manigances avec le Seigneur Kaneku ?

— Ton rôle ! s'exclama soudain Soo-Iri en partant d'un éclat de rire. Tu t'attribues une bien grande importance !

Keido se sentit humilié mais ne répliqua pas. Il s'éloigna de la Dame et longea une cloison, les yeux rivés sur les scènes de guerre brodées sur la soie. Il s'arrêta devant l'épisode du Masque de Brume. Il caressa l'étoffe du bout des doigts. Les têtes masquées et ensanglantées ondulèrent doucement comme de grosses fleurs agitées par le vent.

« Quel masque porte la Dame ? » se demanda Keido.

Il pivota sur ses talons, la vit grimacer sous l'effet de la colère.

— Pour qui te prends-tu ? lança-t-elle. Tu n'es qu'un vulgaire

étranger, avide de pouvoir !

— Vous m'avez laissé entendre une fois qu'on se ressemblait, dit Keido. J'ai pris ça pour un compliment ! Mais malheureusement, je n'ai ni votre réputation de démons, ni votre force !

— Je te ferai couper la tête ! siffla la Dame entre ses dents. Ce que tu sais ne te donne aucun pouvoir sur moi ! Des témoins t'ont vu venir ici, dans mes appartements ! C'est suffisant pour te faire couper la tête !

— On est à égalité, dit Keido calmement. Vos plans serviront les miens.

Il s'avança vers elle. Ses yeux étaient injectés par la haine. Pourtant Keido se sentait étrangement serein. Les complots de la Dame avec son ancien époux le dépassaient, mais il avait maintenant le sentiment d'être le maître du jeu avec elle. Le désir qu'elle suscitait en lui s'en trouva accru. Il l'embrassa. Elle se laissa faire en frémissant. Il tira doucement en arrière ses cheveux qui étaient froids et paraissaient gluants comme des algues. Elle était aussi belle que dans son rêve, pâle comme une morte. Ils firent l'amour dans la lumière des lampes à huile. Au plus fort du plaisir, pour la première fois, le visage de Kirike se substitua à celui de Soo-Iri et le rôle de Keido devint comme un cri de douleur. Il la repoussa soudain avec violence. Il n'aimait pas cette femme. À peine avait-il pu la haïr ! Mais ce qui le poussait irrésistiblement vers elle, comme dans le rêve, il le comprit à cet instant, c'est l'abîme au bord duquel elle se tenait en permanence comme si elle devait repousser chaque instant à une mort imminente. Il regarda son profil. Elle reposait sur les coussins, les yeux fermés. Peut-être s'était-elle endormie ?

— Je comprends, balbutia-t-il pour lui-même. Vous aussi, vous allez mourir !

— Que dis-tu ?

La Dame se tourna vers lui et il la trouva d'une laideur extrême. Il contempla un point vague du plafond.

— Je n'ai vraiment aimé qu'une seule fois, dit-il pour répondre à la question qu'elle lui avait posée lors de la deuxième nuit passée avec elle. Il y a très longtemps. Tout à l'heure, avec vous, j'ai pensé à cette femme. L'amour que j'avais pour elle la condamnait. Je le savais. Je l'aimais d'autant plus fort !

La Dame avait refermé les yeux mais à présent Keido savait qu'elle l'écoutait. Un vague sourire étirait ses lèvres.

— C'était ma sœur, dit Keido doucement. Elle s'appelait Kirike.

CHAPITRE XIX

Le départ des marchands approchait. Ils avaient déjà commencé à remballer les marchandises invendues et les places au pied des tours étaient encombrées de chevaux et de voitures de charge. Les hommes paraissaient las et moroses. Les soldats avaient revêtu leur uniforme et déambulaient dans les rues en pressant les villageois de quitter le château. Keido se joignait parfois à eux. Il attendait.

Le Seigneur Hirogawa avait très vite appris qu'un de ses soldats, déguisé en marchand, était parvenu à s'infiltrer dans la demeure du Seigneur Kaneku. Un incendie avait entièrement détruit le Pavillon Rouge et le Seigneur Kaneku était devenu fou furieux. Il était probable que la trêve d'été s'achèverait bientôt ! Seule Dame Soo-Iri connaissait l'identité du soldat, mais elle garda le secret. Comme Keido et pour des raisons que celui-ci ignorait encore, elle souhaitait un affrontement décisif entre les deux clans rivaux. Keido était maintenant convaincu qu'elle œuvrait pour le Seigneur Kaneku. C'était sans doute elle qui avait trahi lors de l'offensive générale du printemps et avait informé l'ennemi de la position de Keido et son unité de jeunes soldats. Mais, à l'instar de la Dame, Keido garda son secret. Il lui fallait attendre à présent que la guerre reprît.

Au cours de la nuit qui précéda le départ des marchands, Keido fut réveillé en sursaut par le tintement assourdissant des cloches. Quelque chose était arrivé. À l'extérieur régnait une vive agitation. Des soldats couraient dans tous les sens en criant, pris de panique. Keido se dirigea vers l'état-major où les officiers s'étaient rassemblés. Au-delà de l'enceinte intérieure, il vit une épaisse fumée noire tourbillonner entre les saules pleureurs. Un incendie s'était déclaré dans le Temple du Nord. Keido, hébété, contempla la scène qui lui rappelait l'incendie du Pavillon Rouge. Les soldats avaient formé une chaîne et se passaient des seaux d'eau. D'autres, munis de nattes et de couvertures, tentaient d'étouffer les flammes. Des moines surgissaient de la salle des prières et se répandaient sur la place, parmi les soldats. Les robes jaunes faisaient comme d'étranges traînées de lumière dans la pénombre. Un capitaine bouscula Keido et lui ficha un seau dans les mains.

— Que s'est-il passé ? dit Keido.

— On a tenté d'assassiner le Calligraphe ! répondit le capitaine.

— Il est mort ?

— Non, blessé. Mais je ne sais pas si c'est grave. Il faut aider à éteindre le feu ! dit-il.

Puis il s'éloigna au pas de course. Keido le suivit et se joignit à la chaîne qui s'était formée pour lutter contre l'incendie. Pendant un long moment, il œuvra sans vraiment se rendre compte de ses gestes. Il pensait à Dame Soo-Iri et au Seigneur Kaneku. Celui-ci avait-il voulu se venger de l'incendie du Pavillon Rouge ? Quelle que fût la raison de cet acte sacrilège, celui qui avait osé porter la main sur le Calligraphe était fermement décidé à précipiter la ruine du clan Hirogawa.

Les gros murs de pierre résistèrent aux flammes. Le Temple du Nord était à présent comme une grosse boîte vide. Un silence de mort s'était établi sur la place. Les moines, groupés près du bassin, entonnèrent une longue prière.

— Les livres ! Les livres ! hurla soudain l'un d'eux. Il faut sauver les livres !

Il se précipita vers l'édifice religieux qui fumait encore. Deux soldats l'arrêtèrent. Il tenta de leur échapper. Puis, les yeux révulsés, il tomba à genoux et se mit à sangloter.

En attendant le jour, Keido erra le long des enceintes, parmi les marchands qui chargeaient les voitures. Les caravanes s'étaient reformées. Lorsque les cloches tintèrent pour marquer le point du jour, Keido retourna sur la place de la citadelle intérieure.

Le Seigneur Hirogawa apparut un moment plus tard, accompagné du lieutenant de sa garde personnelle et du Maître de Discipline. Celui-ci avait revêtu une tenue de deuil. Il annonça d'une voix rauque que le Calligraphe vivait encore mais qu'il était très affaibli. Puis il se joignit au groupe de moines et pria avec eux près du bassin. Après les prières, le Seigneur Hirogawa fit appeler Keido dans la salle du Conseil.

— C'est la fin, articula-t-il d'une voix cassée. Tout a brûlé ! Des siècles de notre histoire réduits en fumée !

— Le Calligraphe a survécu, dit Keido. Il se souvient. Il pourra...

— Il va mourir ! coupa le Seigneur Hirogawa. Et sa mort marquera le début de notre chute ! Mais ce n'est pas pour te parler de cette prophétie que je t'ai appelé.

— A-t-on arrêté le coupable ?

— Non. Un moine a vu quelqu'un s'infiltrer dans le temple à la tombée de la nuit. Il portait une tenue de soldat ! Cela rappelle étrangement l'incendie du Pavillon Rouge. Mais c'est plus qu'une vengeance !

— Que voulez-vous dire ?

— En s'attaquant directement au Calligraphe, c'est une manière de signifier que la guerre va reprendre et s'achever ! J'ai encore besoin de tes services ! As-tu une piste pour savoir qui a trahi et causé le massacre de ton unité ?

— Rien de précis, éluda Keido, soudain mal à l'aise.

Le Seigneur Hirogawa s'avança vers lui et le regarda froidement.

— Le Maître de Discipline me presse de te mettre à l'épreuve, dit-il. Et n'oublie pas que c'est à Dame Soo-Iri que tu dois d'être encore vivant ! Mais nous verrons cela plus tard. La tradition veut que je souhaite bonne route aux marchands ! Accompagne-moi ! Faisons bonne figure devant eux !

CHAPITRE XX

Le Seigneur Hirogawa, accompagné du lieutenant de sa garde personnelle, des chefs de l'état-major et de Keido passa en revue le gros de son armée puis s'avança vers l'esplanade au fond de laquelle s'ouvrait la porte principale du château. Les voitures attelées aux chevaux avaient été parquées devant l'entrée. À l'arrivée du Seigneur Hirogawa et de son escorte, les marchands se groupèrent. Un silence subit s'établit et tous les visages se tournèrent vers le Seigneur Hirogawa. Celui-ci prit un certain temps avant de parler. Il était près de midi et un vent chaud sifflait le long de l'enceinte intérieure.

— J'espère que vos affaires ont été florissantes ! commença le Seigneur Hirogawa en se dressant sur ses étriers. Souvenez-vous de l'accueil qui vous a été fait entre ces murs ! Les portes vous seront à nouveau ouvertes au début du prochain été !

La voix résonnait contre les murs. Un murmure sourd de contentement lui répondit. Le Seigneur Hirogawa bomba le torse. Sa cicatrice dessinait une ligne cramoisie d'un coin de la bouche à l'oreille. Il paraissait sourire.

— La guerre sera peut-être finie ! ajouta-t-il. Les augures sont bons !

Il leva le bras droit pour signifier que son discours était achevé. À cet instant, quelqu'un se mit à crier dans l'assistance. C'était un homme plus grand que les autres d'une tête. À présent, il tentait de fendre les rangs des marchands afin de s'approcher du Seigneur Hirogawa. Celui-ci, irrité, se tourna vers son lieutenant qui, d'un signe de la main, ordonna à quatre gardes de s'emparer de l'individu. Le marchand n'opposa aucune résistance. Il se laissa conduire aux pieds du Seigneur Hirogawa. Il s'agenouilla. Les gardes avaient fiché la pointe des lances contre sa nuque. Il demeura sans bouger dans une attitude soumise, tête baissée.

— Pardonnez-moi, Seigneur ! dit-il d'une voix rauque.

Intrigué, Keido observa l'individu. Il lui semblait connaître le ton de cette voix et cette puissante stature.

— Que veux-tu ? demanda sèchement le Seigneur Hirogawa. Lève la tête et parle !

L'homme leva la tête et se tourna soudain vers Keido. Il paraissait hors de lui.

— Seigneur ! cria-t-il en tendant l'index, cet homme est un imposteur ! Je me suis battu avec lui à la Douzième Porte !

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'impatientait le Seigneur Hirogawa.

Puis il regarda Keido. Celui-ci venait de reconnaître le marchand qui l'avait roué de coups à la fin de l'hiver, peu de temps avant qu'il se mît en route pour le Pays des Mille Nuages.

— Eh bien, glapit le Seigneur Hirogawa, que réponds-tu à cette accusation ?

— Cet homme ment ! dit Keido fermement. Je ne l'ai jamais vu !

— Prenez garde, Seigneur ! insista le marchand. Je ne mens pas ! Je n'ai aucune raison de mentir !

— Qui me prouve le contraire ? dit le Seigneur Hirogawa.

— Je veux bien me battre à nouveau avec lui ! Le rosser comme je l'ai fait une fois déjà !

À présent, un silence de mort planait parmi les marchands. Le regard glacial du Seigneur Hirogawa se posa sur Keido qui tentait de faire bonne figure. Il s'impatientait. Keido comprit qu'il devrait relever le défi. Non pas tant pour prouver la bonne foi du marchand que pour éviter que l'incident ne nuisît à la réputation du Seigneur Hirogawa. C'était pour lui l'unique chance de redresser la situation. Il s'avança vers le Seigneur Hirogawa.

— Je suis prêt à me battre ! déclara-t-il.

Les deux hommes étaient face à face, chacun armé d'un sabre à lame longue. Le marchand s'était mis torse nu. De la sueur coulait sur sa poitrine. Il faisait jouer ses muscles tout en fixant Keido. D'emblée, celui-ci avait opté pour une tactique défensive. Il connaissait ses limites et comptait profiter de la trop grande assurance de son adversaire.

Un instant, des souvenirs de la Douzième Porte affluèrent à son esprit. À plusieurs reprises au cours des derniers mois, il avait pensé à l'aveugle, à son étrange vie recluse au milieu des étoffes. À présent, il avait le sentiment que leur route se croiserait à nouveau, qu'une force obscure avait lié leur destin. Peut-être cela venait-il du rapprochement qu'il avait établi entre elle et Kirike ?

Keido serra les dents. Le marchand avait fait un pas vers lui, un méchant sourire aux lèvres, l'arrachant brusquement à ses pensées. Puis il bondit en poussant un cri. La lame siffla près du visage de Keido qui était parvenu à esquiver. Le marchand se retourna. À présent, il se démenait comme un diable et les sabres cliquetaient. Mais à aucun moment, il ne parvint à toucher Keido. Celui-ci sautait ou se baissait à chaque coup avec souplesse. Il entendait crier la foule qui semblait avoir pris parti pour le marchand. Celui-ci grognait de

rage chaque fois que la pointe de sa lame touchait le sol. Après deux nouveaux échecs, il recula soudain de quelques mètres et projeta son arme de toutes ses forces vers Keido. Le sabre fendit l'air comme un éclair argenté. La foule hurla. Keido se précipita à terre, roula sur lui-même et culbuta vers le marchand. Il se redressa en brandissant son sabre. Au même instant, le marchand asséna un violent coup du tranchant de la main sur son avant-bras. Keido lâcha son arme en poussant un cri de douleur. D'un coup de pied, le marchand l'écarta. Il préférait la lutte à mains nues. Maintenant, Keido savait qu'il ne résisterait plus longtemps. Un sourire narquois déridait le visage de son adversaire qui se réjouissait de la bonne leçon qu'il allait lui donner. Il perdrait son crédit auprès du Seigneur Hirogawa et serait couvert de ridicule. Un sentiment de haine féroce redoubla ses forces. Les deux corps roulèrent à terre. Ils demeurèrent bloqués pendant quelques secondes. Le marchand enfonçait son bras dans la gorge de Keido. Celui-ci grimaça. Il ne parvenait plus à respirer, mais continuait à se débattre avec fureur. Tandis que le marchand se rengorgeait, il glissa la main dans sa ceinture. Seule la magie des cartes pouvait encore le sauver. Pendant quelques secondes, il continua à gigoter comme un serpent. Il s'empara de la carte de la Muette. L'étoffe était douce et chaude entre ses doigts crispés. Cette sensation lui redonna courage. Il banda tous ses muscles. D'un effort surhumain, il parvint à déséquilibrer le marchand. Surpris, celui-ci bascula sur le côté et Keido, d'un bon souple, se trouva sur ses jambes. Haletant et suant comme après une longue course, il se précipita sur son sabre. Le marchand était déjà sur lui lorsqu'il se retourna. Keido jeta la carte à ses pieds au moment où celui-ci faisait un pas en avant. Le pied du marchand écrasa l'étoffe. La magie opéra immédiatement. Le marchand parut soudain se vider de tout son sang. Il demeura quelques instants pétrifié, la bouche ouverte et les yeux exorbités. Keido poussa un cri de triomphe et, d'un seul coup, passa le tranchant de sa lame sur la gorge du marchand. La tête se détacha comme un fruit trop mûr et roula jusqu'aux premiers rangs de la foule qui, à présent muette de stupeur, contemplait le flot de sang jaillissant du cou sectionné de l'homme. Simulant une perte d'équilibre, Keido s'affala avec le corps du marchand dans une mare de sang. Il se ramassa sur lui-même et récupéra la carte de la Muette qu'il rangea dans les plis de sa ceinture. Immobile, la tête baissée, il reprenait son souffle. Le Seigneur Hirogawa le dévisageait froidement. Lorsque Keido croisa son regard, il comprit que quelque chose n'allait pas. Peu après, sur l'ordre du lieutenant de la garde personnelle du Seigneur Hirogawa, une dizaine de gardes accoururent, armés de lances. Keido se leva péniblement. Comme au travers d'un voile blanc, il crut reconnaître la silhouette de Dame Soo-Iri, derrière son époux. Mais les

gardes s'emparaient déjà de lui. Effondré, il n'offrit aucune résistance. On le conduisit sous bonne escorte au pied de la dixième tour, au nord du château. Puis on le jeta sans ménagements dans une petite pièce obscure et nauséabonde. Une lourde porte de fer se referma sur lui avec fracas.

CHAPITRE XXI

Keido reprit lentement ses esprits. Lorsqu'il réalisa qu'il venait d'être enfermé, il se précipita vers la porte en hurlant. Il tambourina puis, épuisé, comprit que personne ne viendrait lui ouvrir. Il tourna sur lui-même, balayant d'un long coup d'œil les parois crasseuses de la cellule. Elles étaient constituées de grosses planches entre lesquelles passait un peu de lumière du jour. Le bois était humide. Une odeur suffocante d'urine s'exhalait d'un coin de la pièce.

Keido colla un œil sur une fente d'une cloison. Il vit des soldats qui passaient au loin et entendit des voix. Il recommença à donner des coups de poings. Il cria, mais personne ne vint. Il se prit la tête dans les mains et fit les cent pas dans la cellule pendant un long moment. Ses muscles étaient endoloris. Il repensa au marchand et une bouffée de haine lui coupa le souffle. Pourquoi l'avait-on enfermé ? Le Seigneur Hirogawa s'était-il laissé convaincre par le marchand ? Dame Soo-Iri l'avait-elle dénoncé ? Keido cessa de marcher. Il était blême. Il avait peur. Il se souvenait de ce que lui avait dit le Seigneur Hirogawa le matin. Le Maître de Discipline voulait le mettre à l'épreuve. Il ignorait pour quelles raisons et de quelle manière, mais avait compris que le Seigneur Hirogawa commençait à le soupçonner.

Soudain, Keido pensa aux cartes magiques. Il demeura pétrifié un moment à l'idée que quelqu'un l'avait vu utiliser la Muette. À présent, le Seigneur Hirogawa pourrait facilement lui voler son trésor. D'un geste fébrile, il sortit les quatre carrés de soie. Elles chatoyaient dans la pénombre. Les figures paraissaient vivantes. Une sensation de chaleur glissa le long des bras de Keido. Un sentiment de tristesse l'étreignit. Des images du Manoir du Roseau traversaient son esprit comme de longues coulées de lumière. Il revit les nuées de pétales de fleurs emportées par le vent au-dessus du lac, comme des flocons de neige, retombant dans le silence de l'aube et tapissant l'eau d'un voile blanc. Kirike, sous la forme d'une très ancienne poupée de bois y flottait. Keido appliqua doucement les quatre cartes contre sa joue, comme pour donner plus de poids au souvenir de la peau de Kirike. Un frisson le parcourut. Des larmes jaillirent de ses yeux. Il redressa vivement la tête.

Un éclat de voix provint du sommet de la dixième tour. Inquiet, Keido regarda soudain autour de lui puis les cartes qu'il devait cacher avant que quelqu'un vînt. Il fit quelques pas.

Son talon heurta quelque chose qui affleurait du sol. C'était une vieille planche disjointe du plancher. Keido se baissa et vit qu'elle était à moitié pourrie. Il arracha un éclat de bois puis chercha un coin en meilleur état. Entre les planches couraient des fentes comblées par de la crasse et de la poussière. Keido dégagea l'une d'elles sur quelques centimètres. Maintenant, il agissait vite. Il lui sembla que des soldats approchaient. On allait venir d'un instant à l'autre. Après avoir dégagé un petit espace sous une planche, il déchira un pan de sa ceinture, y enveloppa les carrés de soie et glissa le paquet dans la cachette. Il recombla la fente et piétina la saleté. Rien n'y paraissait.

À présent plus calme, il se remit à faire les cent pas.

Le soleil déclinait lorsqu'un capitaine escorté de quatre soldats vint le chercher. Une lumière chaude tombait à l'oblique sur les tours. Keido cligna des yeux. Les soldats lui nouèrent les mains dans le dos et le poussèrent sans ménagements. Ils traversèrent une petite place qui s'étendait au pied de la dixième tour. Au pied de celle-ci s'ouvrit une grande porte de bois cloutée. Keido entra le premier dans une salle au plafond bas. Un garde allumait des torches. Au fond, sur des bancs couverts de tapis et de coussins se tenaient le lieutenant de la garde personnelle du Seigneur Hirogawa, flanqué de cinq officiers et sur les côtés, deux rangées de gardes munis de lances et de sabres.

Keido tomba à genoux devant le lieutenant qui le toisa d'un regard méprisant. Toutes les torches brûlaient maintenant dans un silence de mort. Les ombres jouaient sur le visage du lieutenant, creusant ses joues, et les flammes se reflétaient dans ses yeux enfoncés sous des paupières renflées. Des questions brûlaient les lèvres de Keido, mais il s'abstint de parler.

— Qu'as-tu à répondre de l'accusation du marchand ? demanda le lieutenant.

— J'ai déjà répondu au Seigneur. Je n'ai jamais vu cet homme ! dit Keido d'une voix rauque. J'ai relevé le défi et j'ai remporté la victoire !

— Comment t'y es-tu pris ? dit le lieutenant. Ce n'est ni ta force, ni ton habileté !

— Cet homme est mort et le combat a été loyal.

— Tu mens ! cria soudain le lieutenant. Tu as usé de la magie ! Le Seigneur n'a pas été dupe de ta manipulation !

Keido baissa la tête sans répondre. Il tenta discrètement de défaire ses liens puis renonça. Deux gardes se tenaient à ses côtés, le menaçant de leur lance. Au moindre geste suspect, il n'hésiterait pas à le transpercer. De la sueur s'était formée sur ses tempes. Il pensa qu'il

allait mourir.

— Où est la carte ?

— La carte ? balbutia Keido.

— Tu possèdes une carte du Jeu de la Trame. Le Seigneur le sait et il est prêt à tout pour la posséder !

— Il se trompe, dit Keido.

Le lieutenant se leva d'un bond. Le dominant de sa haute stature, il dit d'un ton glacial :

— Comme tu voudras !

Puis, s'adressant aux gardes :

— Fouillez-le !

Un moment plus tard, lorsqu'il vit que ses hommes n'avaient rien trouvé sur lui, il eut un étrange sourire.

— Sais-tu ce qui t'attend ? dit-il d'une voix aigre.

Keido secoua doucement la tête.

— Je ne possède aucune carte, le Seigneur se trompe ! répéta-t-il.

— Tu vas être mis à l'épreuve de la torture ! articula le lieutenant. Seul celui qui ne faillit pas sous la plus cruelle des épreuves est digne de confiance. Celui-là seul ne cache rien !

Il pivota sur ses talons et, suivi des officiers, donna des ordres aux capitaines puis quitta la salle. Keido s'était levé. Il avait serré les dents pour ne pas hurler de terreur. Il savait qu'il ne lui servait plus à rien de protester de son innocence. Il vit trois hommes approcher comme dans un voile de brume. Tout tremblotait autour de lui. Il sentit un violent choc dans les reins puis des poignes d'acier se fermèrent sur ses bras. On le poussa brutalement. Il marcha un moment comme s'il était ivre, sans rien voir autour de lui, sentant seulement la douleur de ses muscles et le courant glacial qui lui parcourait l'épiderme. Un moment plus tard, il réalisa qu'il descendait des escaliers. C'était un lieu sinistre où couraient des filets d'air nauséabonds qui semblaient provenir des entrailles de la terre. Les marches étaient étroites et glissantes. À plusieurs reprises, Keido manqua se rompre les os. Il continua à descendre pendant un temps qui lui parut infini. Puis il se trouva dans une salle circulaire creusée à même la roche. Il comprit qu'il était parvenu au cœur du plateau de granit, sous le château. Il écarquilla les yeux dans la pénombre tandis que les soldats le poussaient en grognant. Il vit de gros anneaux de fer et des chaînes scellés dans la pierre. Tout au fond, dans un angle plongé dans l'ombre, il lui sembla reconnaître des corps humains suspendus et des pinces comme de grosses mâchoires fichées dans les chairs. Il déglutit. Ses lèvres tremblaient. Il crut qu'un long cri allait jaillir de sa gorge mais rien ne vint. Il était déjà comme mort.

Les soldats le laissèrent près d'un plateau de pierre où se consumaient des bûches de bois. Soudain, deux hommes se dressèrent

de l'autre côté des flammes, comme des apparitions monstrueuses. Ils étaient torse nu et le visage couvert de sueur. L'un d'eux partit d'un grand éclat de rire et, dans sa bouche énorme, Keido crut voir des braises. Il sentit que quelqu'un défaisait ses liens. Il hurla tout à coup et, avec une violence inouïe, tenta d'échapper aux mains de son tortionnaire qui lui asséna un coup de poing sur la bouche.

— Tiens-toi tranquille ! glapit-il. Personne ne t'entendra !

Quelques instants plus tard, on l'allongea sur une plaque de métal. On l'attacha solidement, bras et jambes écartés. Au-dessus de lui, Keido vit des poulies reliées par de petites chaînes. Il entendit crépiter les flammes. Du métal cliqueta et une odeur de brûlé se répandit dans la salle. Peu après, les deux hommes torse nu s'avancèrent. Munis de grosses pinces, ils fixèrent aux poulies une sorte de tissu en mailles métalliques porté au rouge. Le tissu s'abattait sur Keido, imprimant la trame incandescente dans ses chairs.

Un bourreau se pencha sur Keido.

— Tu sais ce qu'il te reste à faire ! Si tu veux parler, tu fais signe !

Mais déjà, la voix de l'homme se défaisait comme emportée par une tornade. Tout se mit à tourner dans le champ de vision de Keido. Une intense chaleur se lova à l'intérieur de son crâne. Il perdit connaissance.

CHAPITRE XXII

Lorsque Keido reprit conscience, il palpa son corps des pieds à la tête. Surpris, il ne vit aucune blessure. Il était en nage et la fièvre le faisait frissonner mais il vivait encore et pouvait tenir sur ses jambes.

On l'avait jeté dans un cachot. C'était une sorte de trou creusé dans la roche sur le flanc du plateau. Une ouverture minuscule donnait sur le ciel. Le vent s'y engouffrait dans une plainte lugubre. À ce petit cercle tour à tour bleu, ocre et noir, on devinait que les jours et les nuits passaient. Mais Keido ne savait pas depuis combien de temps il était enfermé. À plusieurs reprises, il entendit des bruits de pas. Fou d'espoir, il s'accroupit devant la petite porte métallique. Mais la porte demeura close et le bruit de pas s'évanouit.

Lorsque le vent cessait de souffler, il croyait discerner des cris lointains, des râles et des cliquetis produits par des chaînes. D'autres prisonniers se trouvaient peut-être enfermés comme lui dans le souterrain. Il pensait avec horreur à la salle de torture. Au moment où la fièvre montait, il croyait sentir contre son corps la brûlure du métal. Il se débattait comme en plein cauchemar, poussait des cris rauques et se retrouvait sans force allongé sur la pierre froide. Il n'avait rien à manger. Il s'épuisait peu à peu. Il se recroquevilla contre la porte et décida d'épargner ses dernières forces. Il pensa que le Seigneur Hirogawa voulait l'affamer et viendrait le chercher à la dernière extrémité.

Un bruit de pas s'éleva à nouveau. Keido crut être victime d'une hallucination. Mais cette fois le bruit s'amplifia très lentement comme si l'on venait de l'autre bout du plateau par d'innombrables détours.

Keido se leva péniblement. Pas la petite fenêtre, il vit qu'une lumière blanche et chaude incendiait le ciel. Il devait être près de midi. Depuis la veille, des rumeurs confuses montaient du pied du plateau. Soudain un craquement sinistre retentit très loin au-dessus du cachot. Keido leva la tête vers le plafond voûté, terrorisé à l'idée de finir ses jours dans ce trou à rats. Le craquement laissa place à un silence de mort. Le bruit de pas reprit. Keido, plus calme, tenta d'actionner la grosse poignée tordue de la porte puis revint vers la fenêtre. La rumeur avait cessé et bientôt des hurlements fusèrent de

loin en loin, portés par le vent. Peu après, des volées de flèches noires traversèrent le champ de vision de Keido, comme des nuées d'insectes. Keido comprit que l'ennemi venait de donner l'assaut au château. Pendant quelques secondes, il resta pétrifié, pensant aux cartes magiques dissimulées non loin de la dixième tour puis à la prophétie suivant laquelle, à la mort du Calligraphe, le château serait la proie des flammes. Son cœur faisait des bonds dans sa poitrine. Aurait-il le temps encore de sauver les cartes ?

Sans réfléchir, il se rua vers la porte, tira sur la poignée puis, hors d'haleine, s'affaissa lentement sur le sol. Des larmes de dépit jaillirent dans ses yeux.

Soudain, il entendit qu'on glissait une clé dans la serrure. Il se leva et recula en titubant. Le panneau métallique s'ébranla lourdement, puis s'ouvrit en grinçant. Keido n'en croyait pas ses yeux. Quelqu'un parlait. C'était une femme qui apparut sur le seuil, silhouette noire découpée par la clarté chancelante des torches que portaient trois soldats.

— Soo-Iri ! balbutia Keido en résistant à l'envie de se jeter aux pieds de la Dame.

Celle-ci hésitait à pénétrer dans le cachot. Elle balaya la pénombre d'un bref coup d'œil.

— Approche ! dit-elle, puis elle se munit d'une torche.

Keido tremblait comme une feuille. Il doutait encore de la présence réelle de la Dame qui, devant ses yeux larmoyants, dansait comme un noyau de brume menacé par le vent. Lorsque la lumière de la torche tomba sur lui, la Dame réprima une grimace de dégoût.

— Lève-toi ! dit-elle froidement. Tu n'as donc aucune dignité !

Un grand mépris perçait dans sa voix. Lorsque Keido fut debout, elle recula dans le couloir.

— Donne-lui des vêtements ! ordonna-t-elle à un soldat. Aide-le à s'habiller. Vite !

— Que s'est-il passé ? dit Keido d'une voix rauque.

— Les troupes ennemies sont au pied du château et viennent de donner l'assaut, expliqua la Dame pendant que Keido changeait ses vêtements.

Il jeta une grande cape sur ses épaules. Il s'avança vers elle et plongea son regard dans le sien.

— Pourquoi me sauvez-vous ?

— C'est la fin du clan Hirogawa, dit la Dame, jubilant. La fin de la guerre ! Des milliers d'hommes sont massés autour du château ! Une grande partie a commencé à gravir les parois du plateau et s'attaque à la muraille Bientôt, le château cédera !

— Vous avez réussi ! lança Keido.

La Dame souriait. Le reflet des torches dansait dans ses yeux,

minuscules points d'or. Keido fit encore un pas et la touchait presque.

— Tu sens mauvais !

— Pourquoi venez-vous me libérer ?

— Je veux la carte !

— C'est donc ça ! ricana Keido. Je ne l'ai plus. Votre époux s'en est emparé !

— Tu mens ! dit la Dame.

— Eh bien ! cherchez-la vous-même ! cria soudain Keido en la bousculant.

Il s'élança comme un fou dans le couloir. La Dame hurla. Keido continua à courir sans se retourner. Il entendit bientôt le pas des soldats qui le poursuivaient. Les torches disséminées éclairaient à peine le passage, mais, dans sa fuite, Keido vit les portes des autres cachots. Il faiblissait rapidement. Il allait au hasard et, à chaque carrefour, choisissait les couloirs qui montaient. Il finirait bien par parvenir à la surface. Les soldats le talonnèrent un long moment. Puis le nombre de torches diminua et bientôt Keido se trouva dans une obscurité totale. Il était à bout de souffle. Il s'arrêta et tendit l'oreille. Les soldats s'étaient également arrêtés. Keido décida d'attendre. Il s'accroupit contre la pierre humide. Des voix provenaient de très loin. Mais il ne savait s'il s'agissait des prisonniers ou des soldats dehors.

Un long moment plus tard, il revint sur ses pas sans bruit. Parvenant en vue de la zone éclairée, il s'arrêta de nouveau et attendit d'être sûr que le passage était libre. Puis il erra au hasard des couloirs, allant de torche en torche toujours suivant la pente ascendante. Dame Soo-Iri et les soldats avaient dû remonter à la surface.

Le couloir s'élargit et, soudain, Keido entendit nettement des hommes qui parlaient, d'autres qui criaient et couraient. Droit devant lui, il vit de fins rais de lumière soulignant l'encadrement d'une porte.

CHAPITRE XXIII

Aveuglé par la lumière soudaine du soleil, Keido se retrancha derrière la porte qu'il venait d'entrouvrir. Celle-ci donnait sur une place où des hommes se battaient dans une confusion effroyable. Des lames étincelaient. Du sang jaillissait des blessures. Des soldats, paniqués par l'irruption massive de l'ennemi, se-démenaient comme des singes. D'autres tentaient de fuir en hurlant.

Lorsque la vision s'éclaircit, il avisa le cadavre d'un officier tombé près de la porte. Il le tira par les pieds dans son abri, revêtit son armure et s'empara de son sabre et de son bouclier. À présent, il n'avait plus qu'une idée en tête : récupérer les cartes avant que le château fût la proie des flammes. Le combat engagé depuis le matin paraissait être à son comble.

En quelques enjambées, Keido traversa la place et parvint au pied de l'enceinte médiane. Le souterrain l'avait conduit sur le flanc est de la muraille extérieure. Il devait se diriger vers le nord. Inquiet, il remarqua de nombreux tourbillons de fumée qui s'élevaient en plusieurs points du château. Des volées de flèches enflammées traversaient le ciel sans discontinuer et s'abattaient au hasard, allumant de nouveaux incendies.

Il glissa pas à pas, s'abritant derrière son bouclier collé contre la muraille. Au-dessus de sa tête, sur le chemin de ronde, des femmes hurlaient en projetant sur les ennemis de gros objets et des bassines d'huile bouillante. Keido s'avança prudemment pendant un long moment et parait les coups avec souplesse. Les hommes de Kaneku, en armure noire, surgissaient sur le sommet de la muraille extérieure comme des cafards. Ceux d'Hirogawa se précipitaient vers eux, tranchaient les mains ou, d'un coup de pied, les repoussaient dans le vide. Mais d'autres apparaissaient aussitôt, toujours plus nombreux.

Keido traversa plusieurs places au pied des tours. Au fur et à mesure qu'ils progressait, le nombre de combattants allait croissant. Les cadavres s'amoncelaient dans les mares de sang. La fumée se répandait au-dessus du château. La lumière prit une teinte jaunâtre. Les scènes de guerre paraissaient à présent issues d'un cauchemar, nimbées de cette étrange lumière. Les forces de Keido déclinaient.

L'armure pesait sur ses épaules comme du plomb. Il prit un peu de repos. Il était parfois contraint de jouer de son sabre. À plusieurs reprises, il toucha des soldats de l'armée du Seigneur Hirogawa.

Un long moment plus tard, il reconnut la dixième tour. Elle était en feu. Keido écarquilla les yeux avec horreur lorsqu'il vit de longues flammes s'échapper de chaque étage. Dans un effort surhumain, il se mit à courir. La baraque de bois où il avait été enfermé avant d'être jeté au cachot était hérissée de flèches enflammées. Il se rua comme un fou contre la porte. Après plusieurs coups d'épaules, celle-ci céda. Keido se trouva soudain face à un prisonnier accroupi dans un coin qui toussait et crachait tout en agitant les bras devant son visage. Lorsque l'homme comprit qu'il était libre, il se leva comme un animal et s'élança à l'extérieur. Un instant plus tard, Keido le vit s'étaler de tout son long, une flèche dans la nuque. Au même moment, des craquements sinistres coururent au-dessus de sa tête. La toiture était la proie des flammes et menaçait de s'effondrer. Sans perdre une seconde, Keido ficha la pointe de son sabre dans le plancher, gratta la saleté puis, s'aidant de sa lame comme d'un levier, brisa la planche sous laquelle étaient cachées les cartes. Le petit paquet apparut et grogna de contentement. Au moment où il le saisit, les poutres lâchèrent dans une gerbe d'étincelles. Keido plongea la tête la première en direction de la porte. Il suffoquait. Des bouts de bois enflammés s'abattaient sur lui et son armure commençait à chauffer. En se contorsionnant, il rampa jusqu'à l'air libre. Un filet d'air frais lui balaya le visage. Dans un dernier effort, il roula sur lui-même, à quelques mètres de la construction qui s'affaissa soudain dans une tornade de flammes et de fumée.

Le nez dans la poussière, incapable d'un geste de plus, Keido haletait. Son corps était brûlant et il se sentait peu à peu perdre conscience. Sa main était crispée sur les cartes. La sensation du petit paquet entre ses doigts le réconforta. Il leva péniblement la tête et vit qu'on avait cessé de se battre autour de lui. Les hommes couraient vers l'enceinte médiane en criant. Un soldat empoigna Keido par les épaules et le traîna de toutes ses forces vers la muraille. Keido tenta de tenir sur ses jambes. Il fit quelques pas puis s'affala à nouveau. Au milieu du vacarme que faisaient les hommes, on pouvait entendre le fracas des constructions qui s'effondraient les unes après les autres. La dixième tour commençait à chanceler.

— Attention ! hurla quelqu'un. Poussez-vous !

Keido se retourna au moment où la tour s'écroulait, emportant des dizaines de soldats. Les corps parurent flotter un instant comme portés par les vagues de fumée. Un silence de mort s'établit peu après. Très loin, Keido crut entendre sonner les cloches puis le râle des mourants. La fumée voilait le soleil couchant. Près de lui, il vit le soldat qui lui

avait sauvé la vie. Il était jeune, mais paraissait soudain vieilli. Son visage était couvert de cendres et de sang séché. Il avait reçu de nombreuses blessures superficielles. Consterné, il contemplait fixement les ruines incandescentes de la tour.

— C'est la fin ! dit-il d'une voix rauque. La moitié des hommes sont déjà morts.

Puis il se tourna vers Keido. Des larmes coulaient sur ses joues, traçant de fins sillons brillants sur la crasse.

— Le Seigneur Hirogawa lui-même a perdu confiance, ajouta-t-il. On dit que son épouse l'a trahi ! Elle est restée au service de Kaneku !

Pendant quelques secondes, sa voix vibra. Il haïssait la Dame et l'ennemi.

— Mais leur victoire trop facile ne leur rapportera aucune gloire ! siffla-t-il. Le château renaîtra de ses cendres et...

Il sursauta soudain en portant les mains à sa poitrine. Un étrange sourire joua sur son visage. Une flèche venait de l'atteindre en plein cœur. Il mourut sans se départir de son sourire.

Après la stupeur causée par l'effondrement de la tour, les combats reprenaient déjà. Les armures noires jaillissaient toujours plus nombreuses sur la muraille extérieure, comme poussées par un courant que rien ne pouvait plus endiguer. Les soldats d'Hirogawa se battaient avec l'énergie du désespoir. Les sabres tournoyaient, entaillant au hasard tous ceux qui passaient à leur portée. Une violence inouïe les animait.

Keido se hissa sur ses jambes chancelantes. Puis, évitant les coups, il longea la muraille. Il devait s'arrêter très souvent pour reprendre quelque force. Puis il réalisa qu'il ne pourrait plus aller très loin. Son cœur sautait dans sa poitrine. Des frissons le parcouraient. Il glissa les cartes dans sa ceinture, puis s'adossa contre la muraille. À deux mètres devant lui, gisait le cadavre d'un cheval. Hébété, Keido fixa l'animal dont l'œil saignait comme une fontaine. Une odeur de sang écoeurante le prit à la gorge. Il lui sembla tout à coup qu'il s'enfonçait dans le sol comme dans une boue tiède. Tout devint subitement sombre autour de lui. Une nuit profonde où les étoiles crépitaient comme des flammèches.

CHAPITRE XXIV

La nuit était tombée lorsque Keido reprit conscience. Des torches accrochées au-dessus d'une porte jetaient des éclats jaunâtres autour de lui. En se redressant, Keido constata avec horreur qu'on l'avait abandonné sur un tas de cadavres. On l'avait pris pour mort et on s'était emparé de son armure et de ses armes afin de les distribuer à des hommes valides. À ses côtés gisait le soldat qui lui avait sauvé la vie. On avait récupéré la flèche dans sa poitrine. Il était à moitié nu, couvert de sang séché. Un haut-le-cœur secoua Keido. Il s'écarta vivement du spectacle macabre et marcha au hasard, sans trop savoir où le menaient ses pas.

Avec le déclin du jour, les troupes ennemies s'étaient retirées au pied du plateau. Un calme irréel avait pris la forteresse comme si le temps s'était tout à coup arrêté. Un vent tiède soufflait des montagnes. La lueur des brasiers trouait la nuit de loin en loin, dessinant les ombres instables des constructions en ruine.

Keido devait trouver de quoi manger et reprendre des forces. Après quoi, il partirait à la recherche du Seigneur Hirogawa. Il lui restait quelques heures encore, peut-être une journée, pour mettre la main sur la carte de l'Assassin.

Guidé par des éclats de voix, Keido parvint sur une petite place flanquée des maisons basses des civils. Des soldats s'y étaient réfugiés et dormaient à même le sol. Des femmes parcouraient les rangs des blessés. Elles prodiguaient des soins et distribuaient de l'eau et des vivres. Keido mangea des galettes de farine rassies. Il but quelques gorgées d'alcool de riz destiné à désinfecter les blessures puis se passa de l'eau froide sur le visage. La femme l'observait, les cheveux en bataille, la main sur la hanche. Elle paraissait exténuée, mais poursuivait sa tâche de bonne grâce.

Keido la remercia et lui demanda si l'ennemi était parvenu à franchir la muraille intérieure.

— Non, dit la femme d'une voix éteinte. Les portes ont été clouées. Le Seigneur a décuplé le nombre de sentinelles au pied de l'enceinte.

Elle leva les yeux vers l'enceinte médiane. Le halo des brasiers soulignait les silhouettes de nombreux soldats munis de leur arc, prêts

à réagir à la moindre alerte.

— Mais une partie de la demeure seigneuriale a brûlé, ajouta-t-elle très vite. Il y a eu de nombreux morts.

— Et le Calligraphe ?

— Je ne sais pas. On dit qu'il vit encore et qu'il est devenu à moitié fou. Il erre comme un fantôme dans ce qui reste de la citadelle en racontant les histoires qu'il a passé sa vie à consigner dans les livres qui ont brûlé. Il est fou, répéta la femme en baissant la voix. Ses jours sont comptés !

Elle frissonna comme si, dans un éclair de lucidité, elle entrevoyait soudain qu'elle allait bientôt mourir, elle aussi. Puis elle s'éloigna d'un pas fatigué vers d'autres hommes.

Keido erra longtemps, découvrant toujours les mêmes scènes de place en place. Sur son chemin, il trouva des armes et une cotte de mailles qui sentait le sang et la sueur. Lorsqu'il parvint sur l'esplanade devant la porte principale, il tomba en arrêt devant un spectacle macabre. Les têtes des soldats ennemis avaient été tranchées et entassées sous la vive lumière de dizaines de torches. Des gardes en armes allaient et venaient comme s'ils devaient veiller sur un butin précieux. Keido, mal à l'aise, contempla les visages exsangues et déformés par d'horribles grimaces. Des nuées de mouches bourdonnaient. Une odeur de sang séché s'exhalait, portée par le vent. Keido s'éloigna et se coula dans l'ombre pour ne pas attirer l'attention des gardes. Il demeura méfiant. Il ignorait si le Seigneur Hirogawa avait appris son évasion et si la Dame se trouvait toujours dans le château.

La place de la citadelle intérieure était plongée dans la pénombre. Les appartements de Dame Soo-Iri avaient été détruits. Des braises rougeoyaient encore dans les décombres. De fines colonnes de fumée montaient doucement puis se défaisaient, emportées par la brise. L'aile ouest de la demeure avait échappé au sinistre.

Keido fit quelques pas le long de la muraille. Sous les saules pleureurs, il vit des hommes allongés. Il ne savait pas s'ils dormaient ou étaient morts. Aucun d'eux ne bougeait. Partout régnaient le même silence, la même atmosphère de désolation, la même sensation de stupeur.

Des bougies se consumaient dans le Temple du Nord. Mais les moines avaient disparu, le temple était vide. Keido décida d'y attendre la fin de la nuit. C'était un lieu sacré et il savait que les hommes d'Hirogawa n'oseraient pas l'y déloger par la force. Une chaleur étouffante le prit à la gorge lorsqu'il pénétra dans la salle des prières. On avait vainement tenté de nettoyer les murs calcinés. Des centaines de petites flammes dorées portaient des ombres vacillantes sur le sol. Dans le brasero, les cendres étaient froides. Keido s'avança dans un

silence solennel jusqu'à la salle des livres. La porte coulissante aux panneaux de soie n'existait plus. Un courant d'air diffusait l'odeur âcre du vieux bois brûlé. La deuxième pièce était faiblement éclairée par une lampe à huile posée à même le sol. Keido cligna des yeux. Quelque chose, dans un angle, attira son attention. Il pensa qu'il s'agissait d'un paquet de vêtements. Mais soudain le paquet s'anima, se déroula lentement et prit une forme humaine. C'était le Calligraphe. Il était vêtu d'une grande robe de soie brune et épaisse qui lui tombait jusqu'aux pieds. Il s'avança vers Keido en écarquillant les yeux, les cheveux hirsutes. Puis il s'empara de la lampe à huile et l'éleva à hauteur de visage.

— Il y a des flammes dans tes yeux ! dit-il dans un souffle. Je te connais. Mais je croyais que tu étais mort.

Il rabaissa la lampe et balaya la pièce d'un regard vide. Il soupira. Il paraissait soudain avoir perdu quelque chose d'essentiel, approcha d'une cloison et la tapota doucement comme pour découvrir une faille. Puis il reprit sa place dans l'angle, se laissant lentement glisser sur un coussin. L'étoffe raide de la robe se gonfla autour de son corps. Seule la tête extraordinairement blanche dépassait. Il posa la lampe devant lui. Keido s'agenouilla à une distance respectueuse. À l'instar du Calligraphe, il se sentit submergé d'un sentiment de lassitude. Il songea soudain à son père et à ce jour où, dans le temple construit près de la cerisaie, il lui avait parlé de la guerre des Portes. Quelque chose était alors advenu en lui, brisant la belle ordonnance de l'enfance. Peu après, Kirike était morte et lui était devenu comme fou.

Il s'arracha à la pensée douloureuse de Kirike puis jeta un coup d'œil sur les cloisons noircies de la pièce. Les tentures anciennes avaient disparu avec les livres. Ne subsistaient que quelques morceaux de soie brodée et un coussin que le Calligraphe avait religieusement entassés près de lui. Aucun bruit ne parvenait de l'extérieur. Le lieu confiné paraissait coupé du monde, enchâssé dans le silence de mort et l'odeur de cendre froide. Le Calligraphe parlait tout seul.

— Est-ce que la Dame est toujours dans le château ? demanda Keido du bout des lèvres.

En guise de réponse, le vieillard hocha la tête d'un air vague. De la salive brillait sur ses lèvres. Il grimaça comme s'il devait fournir un effort pour parler.

— Elle reviendra ! dit-il. Semant derrière elle le feu et la ruine ! Tout disparaîtra avec elle. Elle reviendra sous un autre visage et un autre encore, là où on l'attendra le moins !

— Et la carte ? dit Keido. S'est-elle emparée de l'Assassin ?

Le Calligraphe sursauta, ouvrit grand les yeux et dévisagea Keido avec un sourire.

— Il y a des flammes dans tes yeux ! Ton visage en cache un autre

et le feu qui te consume est celui par quoi tu périras !

Il émit un son bizarre et fut secoué de soubresauts. Il riait tout en se recroquevillant dans sa robe où il paraissait se dissoudre.

— La carte ? Elle est où elle doit être ! déclara-t-il. L'histoire nous échappe ! C'est le Jeu de la Trame qui la fonde depuis des siècles et des siècles ! Tu n'as aucun pouvoir. Pas plus qu'elle n'en a, elle, la démons ! Et si tu parviens à ton but, cela se retournera contre toi ! Les flammes qu'il y a dans tes yeux consumeront ton esprit. Pas plus que quiconque, tu n'en réchapperas !

Le souffle lui manqua tout à coup. À présent, son visage était devenu grave. Il dressa la tête comme un oiseau qui veut sortir de son nid. Puis il s'affaissa brutalement sur lui-même. Seules quelques mèches de cheveux blancs dépassaient des plis de la robe.

Le Calligraphe venait de mourir.

Le sort du clan Hirogawa importait peu à Keido. Pourtant, il demeura ébranlé un long moment par la mort du vieil homme. Les siècles d'histoire dont il avait parlé paraissaient soudain s'être volatilisés.

Lorsque Keido entendit sonner les cloches au-dessus des murailles, il alla sur le seuil du temple. L'aube se levait. Un capitaine de la garde courait vers l'aile ouest de la demeure seigneuriale. Son pas résonnait sur la place où les soldats se réveillaient. Dans peu de temps, les combats reprendraient de plus belle. Devant l'agitation qui naissait soudain avec le jour, une idée traversa l'esprit de Keido. Il pouvait précipiter l'accomplissement de la dernière phase de la prophétie !

Il revint auprès du corps du Calligraphe et, fébrile, l'empoigna par les bras puis le tira jusqu'au seuil du temple. Le corps roula sur les marches. Sa découverte par les soldats activerait la reprise des hostilités. Au plus fort de la mêlée, Keido pourrait se lancer à la recherche du Seigneur Hirogawa et de la carte de l'Assassin. Il se retrancha dans la pénombre de la salle des prières et attendit. Les cloches cessèrent brusquement de sonner.

CHAPITRE XXV

Un grondement montait du pied du château comme si de hautes vagues venaient s'y fracasser. Les hommes du Seigneur Hirogawa étaient à leur poste. Sur les chemins de ronde et les tours, les sentinelles accroupies bandaient leur arc. À leurs côtés, les femmes entassaient des pierres et apportaient des bassines d'huile bouillante. Le château s'activait comme une fourmilière, puis l'attente commença. Pendant un long moment, rien ne bougea plus. Seul le grondement au pied du plateau captait l'attention des hommes.

Une nuée de flèches apparut soudain dans le ciel et tomba en pluie entre la première et la deuxième enceinte. Aussitôt des cris fusèrent de tour en tour, donnant le signal de l'attaque. De nombreuses sentinelles chancelèrent comme des statues poussées de leur socle.

La porte principale, qui avait subi des dommages au cours de l'assaut de la veille, céda rapidement. Une vague humaine déferla sur l'esplanade et se répandit dans les ruelles. Les troupes du Seigneur Hirogawa furent désorganisées en quelques heures. Les soldats légèrement blessés étaient transportés en toute hâte sur la place de la citadelle intérieure afin d'être soignés. Remis sur pied, ils repartaient se battre. Certains revinrent à deux ou trois reprises avant d'être abattus.

Keido quitta le Temple du Nord en milieu de journée et se réfugia dans les dépendances de l'aile nord. Il courut un moment dans des couloirs plongés dans la pénombre. Les cuisines avaient été désertées. Des soldats s'y étaient retranchés et agonisaient en poussant des râles. Keido poursuivit son chemin jusqu'à l'aile ouest. De temps en temps, il regardait le plafond, inquiet à l'idée qu'un incendie se déclarerait avant qu'il pût mettre la main sur l'Assassin. Il visita rapidement les salles, renversa les coffres et arracha les tentures au mur. Dans la salle du Conseil, il vit qu'on avait rassemblé les pièces précieuses du mobilier, comme si le Seigneur Hirogawa s'apprêtait à partir précipitamment. Il lacéra les paquets à l'aide de son sabre. À présent, il était hors de lui et frémissant d'impatience. Tout allait s'embraser d'un instant à l'autre.

La porte s'ouvrit tout à coup et cinq soldats ennemis firent irruption

dans la salle. Pendant qu'ils se jetaient sur les objets précieux, Keido décala. Il entendit des cris mais ne savait plus d'où ils provenaient. Il courait comme un fou d'une pièce à l'autre. Il croisa des groupes de soldats qui semblaient fuir. Tandis qu'il s'enfonçait dans la demeure, le bruit des combats décrut. Soudain, il se trouva devant la porte qui donnait sur le jardin où il avait rencontré le Seigneur Hirogawa pour la première fois. Il la fit coulisser sans bruit. Le Seigneur était là, au milieu des buissons de roses en fleur, immobile. Une atmosphère paisible émanait du lieu. Surpris, Keido demeura quelques instants sur le seuil. Le Seigneur était assis en tailleur sur un tapis de fin gravier blanc. Il tournait le dos à la porte et ne broncha pas à l'arrivée de Keido. Celui-ci, par un pressentiment subit, s'avança et l'appela doucement, le Seigneur hocha la tête. Il semblait contempler un point vague du jardin. À peine eut-il la force de lever les yeux vers Keido. Il était blême. Keido réalisa soudain qu'il allait mourir d'un instant à l'autre. Du sang coulait de ses entrailles où il venait d'enfoncer son sabre jusqu'à la garde. Lorsqu'il ouvrit la bouche, du sang s'échappa de ses lèvres. Keido se jeta soudain sur lui.

— Où est la carte ? hurla-t-il. L'Assassin ?

Un sourire triste étira les lèvres du Seigneur.

La douleur ou la peur de la mort qu'il se donnait lui-même avaient déformé son visage.

— Ma tête..., balbutia-t-il. Ne les laisse pas s'emparer de ma tête !

— Où est la carte ? répéta Keido.

— Il est trop tard !

— Trop tard pour quoi ? hurla Keido en le secouant. Où est-elle ?

Une expression désespérée traversa le regard du Seigneur.

— Ne laisse pas Kaneku prendre ma tête ! murmura-t-il. Coupe-la ! Brûle-la avant qu'il n'arrive !

Puis il tomba dans la flaque de sang où il était assis.

Keido s'écarta. Il tremblait des pieds à la tête. À aucun moment, il n'avait pensé que le Seigneur Hirogawa pût mourir et était maintenant muet de stupeur devant le corps inerte. La flaque de sang s'élargit sur le gravier blanc. La chaleur était intense. Le soleil inondait le jardin de nappes dorées.

Keido reprit très vite ses esprits. Il fit rouler le cadavre sur le dos et commença à défaire l'armure. À ce moment, il entendit un pas heurté. Quelqu'un approchait. Il n'eut pas le temps de se cacher derrière les buissons de rose. La porte s'ouvrit brutalement et le Seigneur Kaneku apparut sur le seuil, suivi de Dame Soo-Iri. Celui-ci portait une armure noire et blanche. Son visage rond était couvert de sueur. Il était essoufflé. Son regard étincela lorsqu'il reconnut Keido.

La Dame referma la porte et approcha du corps de son époux.

— Fouille-le ! lui ordonna Kaneku. Vite ! Sans quoi on va brûler

vifs d'ici quelques minutes !

Keido avait reculé au fond du jardin en dégainant son sabre. Il comprit qu'ils cherchaient l'Assassin. La Dame se redressa au bout d'un moment, bredouille. Elle regarda Kaneku puis se tourna vers Keido.

— Un pas de plus et je te tranche la tête ! glapit celui-ci.

La Dame souriait doucement. Le soleil éclairait ses cheveux qui lui couvraient la moitié du corps comme une armure souple et scintillante. Keido se hérissa, étreint par un sentiment de haine et de peur mêlées.

— Tu es arrivé trop tard ? demanda la Dame d'une voix aiguë. Et la carte ?

Kaneku demeurait légèrement en retrait et observait la scène entre Keido et Soo-Iri. Keido fit un pas vers la Dame, levant son sabre.

— Pour toi aussi, il est trop tard ! grogna-t-il.

La Dame parut pétrifiée, un sourire aux lèvres. Elle n'avait pas peur de mourir. Keido hésita. A l'instant où sa lame allait s'abattre sur la gorge blanche, le visage de la Dame se déforma soudain. Keido, médusé, laissa son geste en suspens, le regard rivé à celui de la Dame. Celle-ci se métamorphosait rapidement en quelque chose qui n'avait plus rien d'humain. Ses yeux se révélsèrent et sa peau se mit à luire, diaphane et lisse comme de la glace. La bouche s'élargissait lentement et la tête rentra peu à peu dans les épaules. À présent, ce n'était plus qu'un amas difforme de chair et de cheveux. Une pâleur bleuâtre s'en dégageait. Ce qu'il restait de Dame Soo-Iri s'affaissa lentement dans les vêtements. Un instant plus tard, le bas de la robe gonfla, ondula et l'étoffe se transforma en une matière visqueuse en produisant un bruit de succion.

Keido, terrorisé, regarda Kaneku qui jouissait du spectacle avec un sourire triomphant. Il comprit alors que la Dame était issue du pouvoir de la carte du Rêve : ce n'était qu'un monstre créé par Kaneku ! Une chose abjecte, sans réalité propre, à quoi il avait donné une apparence humaine, la plus belle des apparences ! La masse visqueuse se répandait peu à peu sur le gravier comme une coulée de gélatine translucide. On distinguait encore la teinte sombre des cheveux, le gris argenté et le bleu de la robe et les fines coulées carmin de sang. Mais la chose n'avait plus de forme.

Keido rabaissa son arme.

— Elle m'a ouvert les yeux, dit Kaneku en désignant le monstre à ses pieds. Elle a très vite compris ce que tu étais venu chercher dans le Pays des Mille Nuages et elle t'a manipulé suivant mes instructions !

Keido ne broncha pas. Il s'écarta du corps de Soo-Iri. Il recouvra ses esprits. Il lui faudrait faire vite, user de l'une de ses cartes avant que Kaneku n'usât de la sienne.

— Tu m'as aidé contre ton gré ! ajouta celui-ci. En précipitant la ruine de mon ennemi, tu as servi mes plans !

Il partit d'un rire rauque.

— Lorsque tu as eu l'audace de venir chez moi, j'aurais pu te tuer mille fois !

Une plainte aiguë émise par le monstre l'interrompit. Une membrane s'était formée et commençait à envelopper la tête du Seigneur Hirogawa.

— Ne touche pas à ça ! glapit Kaneku.

Il trancha la membrane d'un coup de sabre. Le monstre se recroquevilla et la plainte s'accrut pendant quelques secondes comme s'il éprouvait une vive douleur. Keido comprit que la tête d'Hirogawa serait son plus précieux trophée de guerre.

Profitant de cet instant d'inattention, celui-ci se saisit de la carte de la Tête Tranchée. D'un geste fébrile, il enroula le carré de soie autour de la poignée de son sabre, en appliqua vivement la pointe sur son front et entailla la peau. Un peu de sang coula. Kaneku réalisa soudain ce qu'il faisait. Il se précipita vers lui, puis s'arrêta net dans son élan. Il jeta des coups d'œil furieux autour de lui. Keido était devenu invisible ! Il bondit à son tour et abattit la lame de toutes ses forces sur la nuque de Kaneku. La tête roula comme une balle, laissant des traînées de sang sur la gravier. Du sang jaillit du corps décapité qui fut soudain pris de violents soubresauts. Puis, avant que Keido eût le temps de réagir, il s'effondra sur le monstre dont les tentacules s'emparèrent aussitôt. Fou de rage, Keido donna des coups de sabre au hasard dans la gélatine. Il dégagea le torse et le fouilla. Il coupa la main et après maints efforts ouvrit les doigts tétanisés. La carte du Rêve tomba à ses pieds.

ÉPILOGUE

Le château n'était plus qu'une immense torche dont les flammes s'élevaient très haut dans le ciel. Les toitures s'affaissaient les unes après les autres. Les poutres craquaient dans des gerbes d'étincelles. Des pluies serrées de braises et de flammèches embrasaient ce qui avait échappé aux flèches enflammées. Keido dut faire de nombreux détours avant de parvenir à la porte principale. Le vent rabattait la fumée dans les ruelles. Le château se trouva bientôt plongé dans une clarté neigeuse et étouffante. C'était la fin. Les soldats des deux clans avaient cessé de se battre et cherchaient désespérément à fuir la fournaise, se piétinant les uns les autres. De nombreux chevaux sans cavaliers, pris de panique, hennissaient de terreur. Keido parvint à agripper l'encolure de l'un d'eux, se hissa sur la selle et éperonna jusqu'au sang. L'animal se cabra puis s'élança ventre à terre dans la mêlée. Rien ne pouvait plus l'arrêter. Il traversa l'esplanade. À la dernière seconde, tirant violemment sur la bride, Keido reprit sa monture en main et l'orienta vers la grande porte de l'enceinte extérieure. Celle-ci avait volé en éclats. La voussure et l'encadrement brûlaient. Keido s'aplatit sur l'encolure du cheval qu'il étreignit de toutes ses forces pour ne pas être désarçonné. Il ferma les yeux. L'animal se rua au travers des flammes et s'élança sur le pont suspendu.

La tache sombre de l'armée de Kaneku s'étendait jusqu'aux collines. Keido fut surpris du grand nombre de soldats. Les unités soigneusement regroupées contemplaient le spectacle et attendaient les ordres pour se lancer à leur tour à l'assaut du château. Keido galopa un long moment, dépassant les fuyards qui se dirigeaient vers les collines. Il tenta vainement de réduire l'allure de sa monture. Il était épuisé et, à plusieurs reprises, manqua perdre l'équilibre.

La nuit tombait lorsque, exténué, le cheval s'arrêta. Keido mit pied à terre. Il tituba, se laissa tomber au pied d'un arbre et sombra dans un profond sommeil.

Un silence plat régnait autour de lui au moment où il s'éveilla. Il était au bord d'une petite clairière. La lune éclairait le sommet des arbres, découpant des formes spectrales dans l'ombre. Le cheval était à

côté de lui.

Keido se leva en étouffant un gémissement. Il était fourbu. Ses mains et son visage portaient des traces de brûlures. Il était couvert de sang séché. Il se hissa sur un tertre couvert d'herbes humides et fraîches. En direction du sud, une aura tremblotante incendiait le ciel, traversée par de hautes colonnes de fumée. Le château brûlait toujours.

Pendant un moment, Keido crut entendre les cris des blessés et des flammes crépiter. Il plongea le visage dans une touffe d'herbe couverte de rosée. Plus tard, reposé, il remonta en selle. La lune était ronde, brillante. C'était un moment calme, empreint de douceur et les étoiles étaient si basses au-dessus des montagnes qu'elles paraissaient à portée de mains. Un sentiment d'intense bonheur étreignit Keido. Il serra contre son visage les cinq cartes du Jeu de la Trame. Il lui semblait avoir survécu miraculeusement. Les cinq carrés de soie chatoyèrent dans un rayon de lune : c'était un trésor qui venait du commencement des temps.

Le cheval allait au pas. Keido rangea les cartes dans sa ceinture. Il leva la tête en direction du Mont Hakoo qui se dressait devant lui comme une immense porte. Puis il pensa à l'aveugle et au plaisir qu'il aurait à la revoir.

Il s'élança soudain au galop en direction du nord. Dans quelques semaines, il aurait rallié la Douzième Porte.

Trente-quatre cartes le séparaient encore du visage blanc de Kirike, comme trente-quatre marches à descendre pour parvenir dans le monde des morts.

Achevé d'imprimer en septembre 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'impression : 1655.
— Dépôt légal : septembre 1986
Imprimé en France

1486

ANTICIPATION

CORGAT
LECIGNE

LE RÊVE ET L'ASSIS

FLEUVE NOIR



GITANES BLONDES

Au-delà de la Muraille de Pierre, la terre est la proie d'immenses incendies. En deçà, des Seigneurs rivaux se livrent une guerre sans merci. Dans ce monde frénétique, le Guerrier Keido part à la recherche des trente-neuf cartes magiques du Jeu de la Trame dans l'espoir que leurs pouvoirs rendront la vie à sa sœur suicidée.



Doc. SARAH BROWN
(Mike Van Houten)

ISSN 0768-3014
ISBN 2-265-03369-3